

Le sang des Aliens

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

17

époque

Le Sang des Aliens

Fleuve
Noir

G.J. ARNAUD

LE SANG DES ALIENS

LA COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

17

Fleuve Noir

Série dirigée par François Ducos

© 2004, Éditions Fleuve Noir, département d'Univers Poche

ISBN : 2-265-07572-8



Salaine, Grand Maître Aiguilleur

CHAPITRE PREMIER

Son train spécial, doté d'une priorité absolue, ne parvenait cependant pas à quitter la périphérie de Salt Lake Station. Nées dans les confins de la capitale, des manifestations spontanées soulevaient des centaines, voire des milliers de gens qui s'empressaient de bloquer les voies, les postes d'aiguillage, de détruire les signaux. Movane Marqua s'efforçait au calme, mais autour d'elle tous ces notables, hauts fonctionnaires, s'énervaient, s'en prenaient au chef de train, aux services de sécurité incapables de venir à bout de ces émeutiers. Le convoi était blindé et disposait de lance-missiles de portée réduite, ainsi que de tout un équipement antiterroriste, mais le chef de train entré en communication avec le ministre de la Sécurité s'était vu interdire toute riposte meurtrière. Il décida alors d'utiliser les gaz, lacrymogènes surtout mais aussi incapacitants. La direction du vent fut contraire à cette manœuvre, et au lieu de faire fuir la foule ces jets blanchâtres, diffusés par turbine, ne firent que l'exciter, surtout lorsqu'elle se rendit compte que les gaz se rabattaient sur le train. Les manifestants lancèrent des assauts, mais le chef de train ordonna de passer outre, et Movane comprit que plusieurs manifestants n'avaient pas eu le temps de s'écarter des rails lorsque son convoi accéléra.

Aucun son ne parvenait de l'extérieur dans son compartiment, pas le moindre cri et les écrans qui remplaçaient les vitres devinrent aveugles. Elle préféra rejoindre le salon, tout à son indignation. Un chef de cabinet quelconque, qui depuis le début de ces incidents harcelait le chef de train, revint dans le couloir en déclarant que tout était redevenu calme et qu'ils allaient bientôt dépasser la grande périphérie. Il paraissait très satisfait de cette nouvelle. Movane remarqua le petit insigne qui le désignait comme maître principal Aiguilleur.

Se souvenant que parfois son père parlait à mots couverts de Narvik Station, Movane avait pris un billet pour cette agglomération sans trop savoir où elle se situait, ni ce qui l'attendait là-bas. Sur une carte installée dans le salon d'honneur du train, elle découvrit que Narvik était sur la côte Ouest du Groenland, en bordure de la banquise qui recouvrait la baie de Baffin.

Autour d'elle, dans ce salon, les conversations étaient animées, et contrairement à ce qu'elle pensait il ne s'agissait pas de commenter les incidents du début de ce voyage ni le coup d'État d'Opérasque, mais le changement de temps et surtout la hausse brutale des températures.

Un important personnage paraissait et ne cessait de se présenter comme

appartenant au comité des prévisions économiques.

— Vous comprendrez que nous avons constamment besoin des relevés de température et de luminosité. Les serres produisent nos indispensables denrées alimentaires, de même dans le domaine de l'élevage, mais si l'on peut réduire ne serait-ce que de dix pour cent l'éclairage ou la consommation d'énergie, c'est autant d'économisé sur notre prix de revient général. D'où une chute des cours pour la plus grande satisfaction des consommateurs.

— Et surtout celle de ces excités qui ont failli nous empêcher de quitter Salt Lake Station, mon cher Grand Maître Salaine.

— Croyez-vous qu'avec leurs faibles revenus ces gens-là peuvent consommer beaucoup ? demanda une voix anonyme qui fit hausser les sourcils du Grand Maître.

— Ces gens-là, comme vous dites, reçoivent des bons pour des repas équilibrés et le chauffage de leur compartiment.

— Pas plus de quinze cents calories ! Vous vivriez et vous chaufferiez-vous avec si peu ? insista la voix masculine dont le propriétaire ne cherchait nullement à se cacher. C'était un homme jeune au teint hâlé, vêtu d'une combinaison isotherme qui faute d'élégance n'en était pas moins exceptionnelle contre le grand froid. C'était une Simmons, la marque la plus célèbre depuis toujours, mais qui, démodée, n'était plus portée que par les gens qui en avaient réellement besoin pour affronter les grands froids.

— Ah, c'est vous, Jameson le contestataire. Voyageurs, je vous présente le capitaine de vaisseau Jameson, appartenant à la III^e Flotte, celle de l'amiral Kinnjone dont vous connaissez la réputation.

Il y eut un silence que Movane jugea non seulement hostile mais surtout consterné. Consterné peut-être à la pensée qu'un officier du fameux amiral puisse oser voyager au sein d'une si distinguée Compagnie.

— Vous ne portez pas l'uniforme, capitaine ?

— Je pars en permission, Grand Maître Salaine, mais je crains qu'une fois ma famille embrassée je ne sois forcé de partir rejoindre la III^e Flotte au plus vite.

— Je ne pense pas que vous soyez autorisé à rejoindre votre vieil amiral, mon cher. Vous feriez mieux de vous attarder chez vous en attendant que les événements futurs nous apportent enfin ce que nous attendons tous. Un gouvernement qui respectera les grandes valeurs de la Compagnie Panaméricaine et restaurera toute notre suprématie.

— La suprématie de votre Caste ? lança insolemment le capitaine.

Alors qu'elle s'apprêtait à rejoindre son compartiment, Movane, de plus en plus intéressée par ce jeune officier de marine, n'avait plus aucune envie de quitter le salon. Ce garçon ne manquait pas d'audace de s'en prendre ainsi à un Aiguilleur de haut grade. Le mot de Caste souleva un murmure désapprouvateur car les Aiguilleurs s'efforçaient désormais de faire oublier cette désignation péjorative pour leur corps. Mais dans une sorte d'effet boomerang on parlait désormais de secte, ce qui les faisait enrager encore plus.

— Vous devriez surveiller vos paroles, lança Salaine furieux, d'une voix hystérique. Nous ne sommes plus au temps où un Fortalès encourageait toutes sortes de laxismes. Nous reprenons les guides du pouvoir et tout le monde devra filer doux. Nous allons remettre de l'ordre dans le pays.

— En écrabouillant les contestataires ? J'étais aux premières loges en tête de ce train, quand j'ai vu qu'une douzaine au moins de contestataires passaient sous les roues de la machine.

S'il y eut des exclamations de frayeur, les plus nombreuses furent celles qui contredisaient ces affirmations. C'était un beau chahut et le capitaine de vaisseau faisait crânement face avec le sourire. Son regard tomba sur le visage de Movane qui ne put s'empêcher de lui sourire, comme si elle l'encourageait et il lui fit de l'œil, comme pour l'assurer qu'il n'allait pas renoncer à ses coups d'aiguillon.

Salaine ouvrit soudain sa combinaison de parade et découvrit son uniforme de Grand Maître.

— Officier, je vous demande de respecter ce grade. Vous n'êtes qu'un marin qui doit obéissance à ses supérieurs.

— Mon supérieur c'est l'amiral Kinnjone, car je fais partie de son état-major et dirige même l'escadre des contre-torpilleurs. Le gouvernement légal était celui du Grand Maître Fortalès et jusqu'à présent aucun arrêté, aucune ordonnance ne contraint un officier à changer de références.

Il semblait que ce fût la stricte vérité et que dans le chaos de cette prise de pouvoir par la force, bien des détails eussent été oubliés. Dans sa hâte de devenir président, Opérasque avait trop délégué ses fonctions, et les nouveaux venus se trouvaient empêtrés dans leur ignorance et dans des questions de rivalité.

— Et puisque nous en sommes aux premières défaillances de ce nouveau gouvernement, je me permets de vous signaler qu'une grande menace se

profile au sud de notre concession actuelle, à proximité de ce que nous appelons frontière temporelle qui ne désigne pas ce qui est éphémère, mais le territoire où la température autorise une présence humaine. Nous avons atteint le golfe de Californie et découvert que des envahisseurs venus du Sud s’y trouvaient déjà. Ce sont tous des dissidents obéissant à l’ex-Grand Maître Lascasas. Ces gens-là ont établi une base de départ pour une prochaine invasion.

Le Grand Maître eut un ricanement, repris d’ailleurs par quelques autres personnes.

— Il y aurait eu danger du temps de l’usurpateur Fortalès, mais désormais le danger n’existe plus. Lascasas et le Grand Maître Opérasque sont unis par une profonde amitié et la même vision des choses depuis fort longtemps.

Le capitaine de vaisseau n’en parut pas surpris et exprima dans un sourire toute sa répugnance.

— Qui se ressemble s’assemble mais je vous remercie, fit-il avec une évidente satisfaction, de cette révélation. Ce que nous subodorions se trouve donc confirmé par vous-même.

Là-dessus il s’inclina et dans un silence confus se rapprocha de Movane.

— Si nous allions boire un verre au bar ? Loin de ces gens.

— On se connaît ? répliqua la jeune femme, amusée.

— Non, mais on va le faire, dit-il en lui prenant le bras.

— Vous êtes un spécialiste de l’abordage en haute mer alors que la bataille fait rage, dit-elle en désignant le reste de l’assistance qui à nouveau s’animait avec indignation.

L’algarade avait attiré pas mal de monde, si bien que le bar était pratiquement désert et qu’ils s’installèrent dans un coin discret.

— Vous aviez l’air d’approuver mon intervention, dit-il, c’est pourquoi je vous ai accostée.

— Vous n’avez que des termes de marine à votre disposition ?

Il sourit.

— J’aurais pu dire pire, mais je désirais faire votre connaissance. Vous m’êtes très sympathique.

— Vous avez été surpris par le coup d’État ?

— Exactement, mais quoi qu'en dise ce prétentieux de Salaine, je ne resterai pas chez moi à attendre que la situation se stabilise. Je vais rejoindre la III^e Flotte, car je suis certain que l'amiral Kinnjone ne s'en laissera pas conter par ce malade mental d'Opérasque. Il s'est déjà opposé à lui dans le passé, notamment en Antarctique, et c'est un peu grâce au vieux que Fortalès est parvenu à la tête de l'État.

— Qui est ce Lascasas qui menacerait la Compagnie ?

— Un fou furieux, un mégalomane cent fois plus dangereux qu'Opérasque. Bien sûr qu'ils sont amis, du moins en apparence, mais si Lascasas parvient jusqu'ici avec sa propre flotte, Opérasque disparaîtra et ce sera ce cinglé qui gouvernera la Panaméricaine.

— Ce Salaine ne va pas en rester là, car vous lui avez fait affront.

— Bah, malgré son titre, Salaine n'est qu'un imbécile que le nouveau pouvoir préfère exiler dans le Grand Nord pour l'empêcher de sévir dans la capitale.

Ils dînèrent ensemble au milieu de gens qui visiblement les traitaient en pestiférés. Plus tard il la raccompagna à son compartiment, essaya de l'embrasser, mais elle lui glissa entre les bras et rentra chez elle.

Mais une heure plus tard il frappait à sa porte.

— Venez chez moi, la Sécurité vous recherche. Qui avez-vous assassiné ? Opérasque ?

— C'est tout ce que vous avez trouvé comme prétexte pour abuser de ma crédulité ?

— On recherche Movane Marqua, soupçonnée d'être une Alien. C'est vous ?

CHAPITRE 2

Grâce aux puissants émetteurs des Néos qui diffusaient depuis la Patagonie orientale, Lien Rag qui séjournait dans le territoire du Channel Drake suivait les cours du dollar estampillé par rapport à l'océano.

— Désormais on a cinq dollars pour trois océanos et d'après le commentateur, Léonora Cabana s'efforce de soutenir la parité, mais épuise ses disponibilités. Bientôt elle devra renoncer et ce sera un effondrement encore plus spectaculaire.

Ce qui était le plus inattendu, c'est que Reiner, le président de la Patagonie occidentale, n'avait rien fait, lui, pour soutenir le cours du dollar estampillé. Était-ce par méfiance envers les Aiguilleurs de Lascasas ou parce qu'il souhaitait un rapprochement avec les Kerguelen ?

— Notre entrevue secrète, disait Lienty, le cousin de Lien Rag et le patron du Channel Drake, était un signe avant-coureur. Reiner a choisi son camp même si son économie doit en souffrir, mais j'en doute, car la capiteuse Léonora Cabana ne va pas encore se fâcher avec lui. Déjà, elle nous boycotte, mais tu verras qu'elle essaiera de renouer des relations.

Lien Rag hocha la tête d'un air soucieux.

— Je crains que Vorgine ne se montre intraitable. C'est une femme rigide qui a le tort d'avoir trop d'amour-propre. En politique, surtout dans les relations internationales, ce n'est jamais très bon.

Le trafic sur le canal s'était quelque peu ralenti, car les capitaines des cargos-citernes remplis de baleinium refusaient d'être payés en dollars estampillés. Pas tous, mais la majorité, alors que dans le Nord, du côté de l'Océanie, c'était la principale monnaie. Cependant, là-bas aussi la contre-attaque de Lien Rag contre cette devise commençait de porter ses fruits. Grâce aux péages exigés en océanos, les Kerguelen pourraient poursuivre encore des mois cette offensive.

— Léonora se prépare peut-être à renouer des relations avec Cooktown, mais elle prépare aussi une manœuvre d'intimidation. Son réseau se rapproche de notre territoire du Channel et elle pense que nous allons être effrayés au point de tout abandonner.

À haute altitude, le 520 affecté au Channel survolait les travaux adverses,

prenait des photographies. Lien Rag refusait d'utiliser le dirigeavion, car les Patagons savaient qu'il était puissamment armé et l'envoyer survoler leur territoire aurait été considéré comme une provocation. Des rampes de missiles protégeaient les progressions de ce réseau.

Il dut retourner aux Kerguelen, car au passage du canal à bord de son *Dragon*, Farnelle lui avait fait part des craintes de son fils Liensun, au sujet de son réseau ferré des Kerguelen Nord.

— Il pensait atteindre l'Afrique, mais le réchauffement réduit de plus en plus la banquise Nord-Ouest. Il ne pourra même pas joindre la Compagnie de la Sainte-Croix sur son îlot. Et dans les Kerguelen même, la température est remontée de dix pour cent environ, ainsi que la luminosité.

C'était peut-être moins sensible dans la zone antarctique, mais à plusieurs reprises les Néos avaient parlé de ce réchauffement. La période de froid intense n'avait duré que quelques années, donnant de grands espoirs de reconstruire une société ferroviaire aux nostalgiques de cette époque et aux fanatiques de la Caste.

La Société Ferroviaire des Kerguelen engloutissait des sommes énormes et Lien Rag doutait de la compétence de Liensun. Pourtant, lorsque ce dernier avait imaginé et construit Lacustra City, il avait brillamment réussi, mais depuis son fils était tombé amoureux d'une femme qui élevait des moutons. Il avait été bafoué par Songe et cette déception l'entraînait à se montrer plus attentif aux souhaits de sa nouvelle compagne. Il négligeait donc ses entreprises. Il restait président du gouvernement, mais tous les habitants savaient que c'était la vice-présidente, Vorgine, qui régnait sans partage. Ses ministres et secrétaires d'État n'avaient pas la partie belle avec elle, car elle ne faisait confiance à personne, ne déléguait pas ses pouvoirs.

Yeuse était rentrée à Cooktown. La vie dans la minuscule capitale du territoire du Channel Drake, Ragus City, ne la passionnait guère. Malgré les efforts de Lienty, les colons étaient rares en dépit des immenses possibilités de commerce. Les bateaux s'amarraient dans les nouveaux bassins et les équipages regrettaient l'absence de boutiques, et de lieux de plaisir. Lienty restait d'un moralisme farouche et surveillait sévèrement les filles qui souhaitaient s'installer, les accusant toutes d'être des prostituées. Lien Rag dut intervenir pour qu'une jeune femme irréprochable crée une boutique proposant des bijoux, des parfums, de la lingerie féminine. Les officiers des cargos étaient amateurs de ce type de marchandises.

— S'ils veulent des femmes, ils n'ont qu'à attendre d'être à Magellan Station, fulminait Lienty. Là-bas c'est un immense bordel avec des puces, des salles de jeu, des marchands d'illusions.

À l'approche des Kerguelen, le dirigeavion se détourna pour atteindre en une heure le terminus du réseau ferroviaire. De la banquise ne restaient que quelques blocs qui déviaient selon les courants et Lien supposa qu'il en était de même vers le Nord, excepté le long de l'équateur où paradoxalement une couche épaisse de glace emprisonnait la mer. Pour naviguer, les cargos chinois faisaient de grands détours par le Pacifique. S'ils l'avaient pu, ils auraient évité le péage du Channel Drake en coupant entre l'Afrique et l'Australie, mais ce raccourci aurait nécessité le creusement d'une voie maritime. Inenvisageable, ce canal aurait dû trancher dans au moins deux mille kilomètres de banquise.

Lorsqu'il apprit que Yeuse se trouvait hospitalisée, il fonça la rejoindre, mais le médecin-chef le rassura. Une grande fatigue, cependant d'ici peu elle rejoindrait leur domicile. Il avait récupéré sa maison première et Liensun habitait ailleurs.

L'entrevue avec Vorgine fut d'abord normale, car la vice-présidente se réjouissait des difficultés de Léonora Cabana et de la Caste des Aiguilleurs avec leurs dollars malmenés.

— Ils lanceraient un nouveau dollar, mais nos services de renseignements ont eu vent d'une information qui redonnerait de gros espoirs à Lascasas. Les nouvelles de l'hémisphère Nord ne nous parviennent que rarement, mais il semblerait que le président précédent...

— Fortalès ?

Vorgine méprisait ce qui pouvait se passer au-dessus de l'équateur et même ce qui les concernait directement dans leur hémisphère. Elle se concentrait sur les affaires intérieures.

— Un certain Opérasque aurait repris le pouvoir. Vous savez qui c'est ?

— Un ambitieux inquiétant et je comprends que Lascasas reprenne courage. Il est possible que la liaison entre le sud de la Panaméricaine et le nord de l'Amérique du Sud se réalise et alors, ma chère, nous serons dans une situation difficile.

Visiblement, Vorgine n'y croyait pas.

— Un émissaire de cette Léonora Cabana est venu me proposer une rencontre entre nous deux. C'était un religieux de passage chez nous et j'ai répondu par la négative.

— Eh bien, déclara Lien Rag furieux, vous avez commis une erreur impardonnable.

À ce moment-là l'entrevue devint orageuse et l'un et l'autre refusèrent la modération.

— Je suis la vice-présidente et votre Liensun n'interviendra jamais dans ma façon de gouverner comme vous le faites, alors que vous n'êtes plus rien.

Piqué au vif, Lien Rag répondit que si elle persistait dans son isolement diplomatique, il utiliserait tous les moyens pour provoquer un grand mouvement contestataire, ajoutant qu'elle méprisait l'Assemblée élue et que les grands leaders politiques étaient furieux. Si le réchauffement se confirmait, elle serait bientôt obligée de démissionner. Le chantier de la société ferroviaire serait abandonné et deux mille ouvriers et cadres au chômage. Il fallait accepter cette rencontre car Léonora, lorsqu'elle apprendrait qu'Opérasque était revenu à la tête de la Panaméricaine, escompterait sur une reprise de la parité dollar estampillé. En réalité, il n'en était pas tout à fait certain, se demandant si le dollar du Nord ne prendrait pas la place de celui de Lascasas. La seule différence entre les deux sortes de billets venait de ce que ceux du Sud étaient estampillés d'un aigle à deux têtes avec la signature de Lascasas. Pour se concilier ce dernier, Opérasque pouvait accorder son autorisation de circulation aux deux.

Il rencontra enfin son fils qui finit par avouer qu'il redoutait la faillite si la banquise continuait de s'effriter. Il remit sur le tapis l'idée d'un viaduc réfrigéré, comme son père en avait construit jadis.

— Au moins pour rejoindre la Nouvelle-Amsterdam de la Sainte-Croix. Nous pouvons considérer qu'au point 410 nous sommes sur un inlandsis sous-marin où la banquise s'accroche. Il n'y aurait que quatre-vingts kilomètres de viaduc à construire avec ton procédé de capillaires réfrigérants.

— Tu disposes de cinq millions d'océanos ?

— Non, je suis même en déficit de près d'un million. Il faut bien payer les gens, même si les travaux ne peuvent plus progresser.

— Et où comptes-tu trouver ce million ? s'emporta Lien Rag. Le produit des péages du Channel n'est pas inépuisable et les sociétaires ne sont pas très chauds pour que cet argent soit gaspillé. Tu es un mauvais gestionnaire. Dépose ton bilan et démissionne aussi de ton poste de président. Nous aurons de nouvelles élections et la situation ne sera pas pire par la suite.

CHAPITRE 3

Ce réseau de haute montagne entre la Birmanie ancienne et la Chine existait toujours, et sans connaître un trafic intense était quand même fréquenté par des convois vétustes, des machines essoufflées, mais aussi beaucoup de lococars, de draisines particulières toutes en très mauvais état. Et le roulage s'effectuait de façon anarchique, différentes micro-Compagnies se disputant le réseau. L'Ecuadorian Eastern Cie essayait de mettre la main sur cet ensemble. Des Aiguilleurs apparaissaient dans des stations importantes, mais visiblement la même pagaille régnait partout. La Locomotive-dieu n'eut aucune peine à suivre ce réseau sur des centaines de kilomètres, à une altitude de quinze à deux mille mètres. Les stations d'autrefois n'avaient guère souffert du réchauffement qui, durant plus de vingt ans, avait dans le bas créé des ravages énormes. Les gens vivaient comme si jamais la société ferroviaire n'avait été mise en péril et l'arrivée de la Locomotive géante, si elle créait de grandes surprises, était acceptée avec fatalisme. Des groupes religieux ne décoraient-ils pas leurs machines, les transformant en énormes dragons de carton-pâte soufflant la vapeur du foyer ? Les témoins de leur passage devaient penser qu'il s'agissait du train d'une secte faisant sa propre promotion.

Une semaine plus tard, ils découvraient Nanning Station d'où partait une dérivation vers le Sud. Oui, leur déclara un employé du dispatching, on pouvait atteindre le golfe du Tonkin en empruntant ce réseau, mais plus loin il était la propriété de l'EEC de la famille indienne des Kalami.

— Des Aiguilleurs ?

— Beaucoup, dit ce Chinois en haussant les épaules, c'est comme ça.

Ayant mis Mylord, le porte-parole du système informatique de la Machine un peu à l'écart, Kurty collaborait surtout avec les services des schémas et des instructions ferroviaires. Grâce aux instruments de continuité des rails, ils pouvaient établir en quelques secondes les croquis de tous les réseaux existant dans un périmètre de cent kilomètres, et si l'on désirait plus, il n'y avait que quelques minutes d'attente pour obtenir des plans encore plus étendus.

— Il y a plusieurs petites lignes indépendantes. Nous ne savons pas si l'EEC a mis la main sur toutes, mais pour nous ce sont tout de même des *Escape Lines* possibles. Nous ne pouvons atteindre le golfe du Tonkin et ce fameux vivier aux solinas en nous livrant à de multiples combats. Nous

devons ruser, biaiser pour éviter tout affrontement. La famille Kalami n'en sera pas moins informée de notre présence dans cette région, mais y réfléchira à deux fois avant de nous chercher des ennuis. J'ai démontré dernièrement, en détruisant deux de leurs drisines armées, que j'avais les moyens de m'ouvrir le rail.

Mais au moment de s'engager sur un réseau étroit de quatre voies, le service des schémas signala un viaduc métallique en partie dévoré par la rouille, au-dessus d'une rivière, véritable torrent.

— On va quand même s'en approcher et juger de sa solidité. Ce serait la meilleure route pour contourner les possessions des Kalami et éviter de provoquer cette famille et leurs alliés, les Aiguilleurs de Lascasas.

Lorsqu'ils furent en vue du viaduc, Fleur déclara que jamais ils ne pourraient l'emprunter, qu'en tout cas elle refusait de s'y risquer et traverserait à pied, les attendrait de l'autre côté. Les examens effectués restaient optimistes à quarante-cinq pour cent. Un petit convoi tiré par une plate-forme à moteur-vapeur s'engagea en face, et ils virent osciller le tablier de façon inquiétante. Des parcelles de rouille s'en détachaient et tournoyaient longtemps au-dessus de la rivière aux eaux boueuses.

Au dernier moment, Fleur décida de rester aux côtés de Kurty et avec une extrême lenteur, pour éviter le ballant, la Locomotive-dieu s'engagea sur ce périlleux passage. Le tablier oscilla à la limite de la rupture et à chaque balancement, Fleur, horrifiée, voyait la rivière monter vers elle, mais la Machine attaquait la fin de ce pont effroyable.

Lorsqu'ils furent enfin sur la terre ferme recouverte d'une épaisse couche de glace, ils constatèrent que le réseau en question se dirigeait droit vers l'Ouest avant de se rabattre à hauteur de Laokay Station, en direction de l'Est et du golfe.

Ils s'arrêtèrent dans une toute petite localité, sans vraiment susciter des curiosités inquiétantes, et Fleur décida d'aller faire son marché pour avoir des vivres frais. Elle revint un peu plus pâle que d'ordinaire et apprit à Kurty que des étals proposaient d'énormes morceaux de viande de baleine.

— Il y a un abattoir au terminus de cette ligne qui croise le grand réseau EEC, un peu avant le golfe. La viande est vendue deux dollars là-bas et dix ici. Le commerce enrichit bien des gens et les consommateurs en raffolent. Toute la population approuve la création de cet immense vivier.

Ils roulèrent une partie de la nuit hachée par plusieurs défaillances des rails. Il fallait fabriquer en résine bactérienne des sauts de mouton, des aiguillages pour retrouver des profilés en meilleur état.

— Dans quelques heures, au lever du jour, nous apercevrons le golfe, annonça Kurty qui la rejoignait dans leur chambre.

Mais ils furent surpris de constater que le jour, désormais, se levait avec une heure d'avance sur le rythme annuel précédent, et qu'en descendant en direction de la mer la température était plus clémente.

CHAPITRE 4

Les travaux pour installer un câble axial en direction du train-observatoire, depuis les vieux igloos de la station météo, durèrent dix jours exactement, et durant ce laps de temps Louria n'eut aucune nouvelle du nouveau gouvernement. Elle ne savait pas si le professeur Esquaille était toujours conseiller scientifique et si Bourguine faisait partie de son service.

Lorsque Hiliarys, le chef électricien, vint lui dire que le chantier était terminé et que désormais elle disposerait d'une puissance illimitée, elle le remercia chaleureusement mais lui, toujours aussi désagréable, lui demanda seulement si les heures supplémentaires seraient bientôt payées.

— Ce sera fait dans la journée.

Le blocus effectué par la flotte du pôle avait été levé et en principe on pouvait circuler comme précédemment. Elle avait en vain essayé d'avoir Hyponias en ligne ou sur l'écran, mais Claudion ne répondait pas. Par contre, elle put avoir Cristella qui lui donna des nouvelles de la capitale où la police et l'armée patrouillaient avec d'importants effectifs.

— Les périphériques ont été purgés, les trains immobilisés ont été remis en marche et éloignés de la capitale, y compris les trains-hôpitaux et les trains administratifs, si bien qu'il est impossible en cas d'urgence de se faire soigner ou d'obtenir des laissez-passer.

— Qu'en pensent les gens ?

— Ils approuvent, disant que Fortalès était un incapable.

Elle ignorait si Esquaille et Bourguine étaient toujours en place au gouvernement, mais par contre s'était laissé dire que l'amiral Kinnjone, à la tête de sa flotte, pourrait revenir vers le Nord, abandonnant la nouvelle frontière temporelle au 38^e parallèle.

— Je préfère ne pas en dire plus, il est possible que je sois sur écoute car Opérasque me déteste après que je l'ai quitté pour m'occuper de Charlster.

— La température a cependant repris un peu de chaleur.

— Oh oui, nous avons environ dix degrés sous la coupole et à l'extérieur pas au-dessous de moins vingt, et surtout le jour est bien plus long. Pour ma

part, j'estime que nous disposons désormais de deux heures supplémentaires de lumière. Seriez-vous à l'origine de ces excellentes choses ?

— Nous avons essayé, dit prudemment Louria.

Elle apprit par la télévision officielle que des dizaines d'Aliens avaient été arrêtés et que tous avaient avoué être originaires d'Altaï, et descendre de survivants ayant échappé à l'explosion de la Lune autrefois. Ils étaient venus sur Terre pour mener des actions terroristes en provoquant un froid intense et une nuit éternelle. Ils avaient failli réussir du temps où Fortalès était au pouvoir et les protégeait en quelque sorte, mais depuis, grâce à l'action du Maître Suprême Opérasque, les choses étaient en train de changer. La preuve, la température était moins glaciale et allait se stabiliser prochainement. Et là-dessus le journaliste promit que le même soir, pour les informations, il y aurait une interview du professeur Claudion Hyponias, nouveau secrétaire d'État à la recherche scientifique.

Louria se tourna vers Harold qui paraissait sommeiller dans son fauteuil.

— Tu as entendu ?

— C'est dans la logique nouvelle de Claudion Hyponias. Il a accepté de soutenir cette idéologie stupide et fausse, et le voilà récompensé.

— Mais il sait que les Aliens sont inoffensifs et non des terroristes, et que d'autre part ils sont tous originaires de Flatty, le deuxième Bulb devenu satellite de la Terre, et non de ce déchet de Lune qui se balade dans l'espace, avec ses logiciels complètement détraqués et intoxiqués par le professeur Charlster.

— Aujourd'hui, personne ne pourra soutenir une pareille thèse. Et je retiens surtout de ces nouvelles que des dizaines d'Aliens ont été arrêtés et certainement contraints de faire de fausses déclarations sur leur origine. Il est peut-être temps pour moi de disparaître. J'attendais un appel de mon père qui, lui, doit savoir comment se cacher, mais il n'a pas daigné me contacter. Je vais devoir me débrouiller seul.

— Mais où iras-tu ?

Il haussa les épaules, répondant qu'il n'en savait trop rien.

— Pour l'instant personne ne se doute que tu pourrais être inquiété par la police.

— L'écémage a commencé et peu à peu le nombre de personnes ne pouvant produire la liste de leurs quatre générations d'ancêtres se réduit. C'est-à-dire que cette minorité devient suspecte aux yeux de tous. Je ne me

fais guère d'illusions. Il y aura bientôt quelqu'un pour murmurer à l'oreille de son voisin, et peu à peu l'attitude des collègues changera totalement à mon égard.

— Tu as une tombe de grands-parents dans un cimetière de Salt Lake Station.

— Mes grands-parents maternels. Mais j'ignore tout de la chronologie paternelle.

L'installation intérieure de prises électriques clandestines avait commencé, et l'équipe de Hiliarys effectuait le travail sans dépasser l'horaire journalier. À quoi servirait désormais cette prodigieuse réserve d'énergie électrique ? Elle pouvait certes poursuivre ses attaques contre les plaques de glace de l'espace, aucune centrale ne signalerait cette demande abusive de courant, mais le rayon laser, lui, serait visible à des dizaines de kilomètres à la ronde et sa présence signalée par plusieurs témoins.

Les derniers relevés de température se stabilisaient et, furieuse, elle savait que cette situation arrangeait merveilleusement Opérasque. Il avait besoin d'une pause climatique pour réaliser ses grands projets dans la plus grande célérité. La banquise atlantique s'était développée vers le Sud et désormais approchait du tropique du Cancer, si elle ne l'avait pas débordé.

Roggery vint la voir pour lui demander quel serait le programme des prochains jours.

— Nous nous mettons en veilleuse ou bien nous poursuivons notre offensive contre ces foutues plaques ?

— Et de la sorte nous provoquerions le nouveau pouvoir en place ?

— C'est un risque à courir, dit-il avec une gravité inattendue chez lui.

D'ordinaire il vivait dans un enthousiasme permanent, très vivifiant pour son entourage, mais parfois un peu crispant car il en oubliait les contingences quotidiennes et même les grands événements extérieurs.

— Le train-observatoire pourrait être condamné à terme, reconduit dans un dépôt où on l'oubliera complètement. Nous serons dispersés dans de minables stations d'observation céleste, si nous ne moisissons pas dans un train pénitentiaire.

Roggery hochait lentement la tête.

— Il se murmure, fit-il d'une voix plus modérée, que d'ordinaire quatre personnes de ce train-observatoire ne peuvent fournir la liste de leurs

ascendants jusqu'à la fameuse quatrième génération. Je ne vous cache pas que si la majorité s'indigne et refuse d'écouter ces murmures, une minorité, disons de huit à dix personnes, se fait un plaisir pervers de les répandre. Et ces gens-là se trouvent aussi bien chez les astrophysiciens que dans le personnel de service. Le goût de la délation leur remonte à la bouche comme de la bile, et je crains que d'ici peu ils ne se décident, avec quelle jouissance, à signaler ces gens sans ancêtres.

Elle le laissait dire, soutenant son regard intense.

— Vous savez très bien que parmi ces gens menacés se trouve Harold Kowning.

Toujours impassible, elle attendait.

— Nous devons faire quelque chose. Je pensais organiser sa disparition.

Là, elle fronça les sourcils et il insista avec un petit sourire triste :

— Oui, sa disparition. Nous allons tout faire pour laisser entendre qu'il s'est enfui, alors qu'en réalité il restera ici, mais dans une cachette que nous allons aménager dans notre atelier. Vous savez très bien que nous disposons d'une grande place avec des mezzanines, des étages panoramiques. On peut cacher une demi-douzaine de personnes, si l'on veut.

— Je ne crois pas qu'il supportera cet enfermement.

— C'est un homme d'études, pourvu qu'il dispose d'un ordinateur et de quelques livres, il peut attendre sans peine que la situation évolue.

— Roggery, le secrétaire d'État à la Recherche scientifique, c'est Claudion Hyponias, ancien directeur de 87°7 Station. Déjà sous le gouvernement de Fortalès, il avait rejoint Esquaille et Bourguine dans leur aberration. À savoir que des Aliens venus d'Altaï étaient des terroristes provoquant un froid de plus en plus insupportable. Cette thèse non seulement a survécu au changement de régime, mais l'entourage d'Opérasque en a accentué les rigueurs d'exécution. Ils vont, sous prétexte de traquer les Aliens, arrêter les opposants, les émeutiers, tous ceux qui n'acceptent pas la dictature d'Opérasque. Claudion Hyponias me hait parce que je l'ai quitté pour Harold, parce que je suis devenue directrice de ce train-observatoire, parce qu'en toute modestie je suis meilleure scientifique que lui. J'oublie la structure figée de mes études pour essayer autre chose, ce qui m'a permis de découvrir cette nébuleuse cachée derrière Altaï, et qui n'est rien d'autre qu'un deuxième animal de l'espace, un Bulb conditionné pour devenir satellite de la Terre. Si des Aliens sont chez nous, c'est de là qu'ils proviennent et non d'Altaï. Hyponias n'a jamais pu accepter la biologisation des logiciels. Et d'ailleurs

neuf chercheurs sur dix ne l'ont pas non plus acceptée. L'idée que ces ensembles informatisés disposent non seulement d'une autonomie, mais d'une indépendance, et puissent agir contre les intérêts humains, cette idée leur paraît inconcevable. En réalité, dans le fond d'eux-mêmes ils savent que Harold, moi et quelques autres avons raison, seulement ils ont peur. Peur de découvrir que sur Terre également tous les réseaux informatiques sont au pouvoir de ces entités électroniques. Claudion, donc, se doutera que Harold se cache ici, et il usera de son autorité pour faire fouiller le train-observatoire, et ils trouveront notre ami.

— Vous avez raison, semble-t-il, mais nous pourrions néanmoins appliquer ce plan le temps de gagner quelques jours et de trouver une autre solution. C'est-à-dire une cachette plus sûre pour Harold.

— La seule façon d'échapper à Hyponias serait pour lui l'exil. Soit dans la Compagnie du consortium des Bonzes où le président Tharbin cherche à recruter des scientifiques, d'après ce qu'on dit, soit même dans l'hémisphère Sud. J'ai rencontré là-bas, en compagnie de Charlster, au cours de la conférence d'Alone-Vatican, un homme étonnant et prestigieux, le glaciologue Lien Rag. Il dirige l'État des Kerguelen et je pense qu'il pourrait être heureux d'avoir un savant de la qualité d'Harold.

Mais soyez sûr d'une chose, si Harold s'en va à l'étranger, je le suivrai sans la moindre hésitation. Mais pour l'instant nous pouvons, comme vous le proposez, monter la fable d'une disparition, le temps de réfléchir à autre chose.

CHAPITRE 5

Incrédule mais amusée, Movane avait suivi le capitaine de vaisseau Jameson dans la coursive, certaine qu'il avait trouvé ce motif pour l'entraîner jusqu'à son compartiment. Il espérait que tremblante et traquée, elle ne se refuserait pas à lui. Aussi se promettait-elle de lui réserver une belle surprise quand il essaierait de se montrer trop empressé. Elle croyait jouer avec le feu, mais savait au fond d'elle-même que le beau Jameson ne la laissait pas indifférente et qu'elle venait de se découvrir un besoin de caresses et de corps masculin.

Ce fut lui qui le premier aperçut les policiers de la Caste en train de visiter un compartiment individuel, et qui sans ménagement la poussa dans la salle de bains, au centre du wagon. Elle avait aperçu les uniformes, mais pas un instant ne pensait que ces deux policiers la recherchaient. Jameson en faisait un peu trop, profitant des circonstances pour fortifier sa version truquée d'une menace d'arrestation.

Elle le regardait, à la fois irritée et moqueuse, en train d'écouter à la porte. Il avait quitté sa combi Simmons pour une tenue d'intérieur, portant un pantalon moulant et elle se retenait pour ne pas lui caresser les fesses qu'il avait petites et cambrées. Quitte, volontairement garce, à ne pas donner une suite prometteuse à ce geste.

On frappa à la porte et d'un signe il lui désigna la douche. Elle haussa les épaules, mais il vint la saisir sans douceur pour aller la cacher derrière les panneaux vitrés opaques.

— Ouvrez cette porte, criait un des Aiguilleurs.

— Voilà voilà, fit-il, en s'approchant après un dernier regard à la cabine de douche.

— Je suis le capitaine de vaisseau Jameson, dit-il en entrouvrant le battant. J'allais prendre ma douche. Que me voulez-vous ?

— Nous recherchons une fille, une certaine Movane Marqua qui voyage dans ce train prioritaire. Elle prétend appartenir au corps diplomatique de la Compagnie du Consortium, mais nous avons les preuves qu'elle vivait, il n'y a pas si longtemps dans la Panaméricaine et qu'elle est d'origine alien.

L'autre policier consultait des listes de passagers et soudain il regarda le

marin, les sourcils froncés.

— Ce n'est pas votre wagon, capitaine, et vous ne devriez pas être dans cette salle de bains.

— Je le sais, fit Jameson avec morgue. Mais celle qui m'était affectée était occupée, et j'en ai cherché une qui soit libre.

— Je vois que vous occupez un compartiment avec cabinet de toilette. Cela ne vous suffisait pas comme équipement sanitaire ? insista ce policier soupçonneux.

— L'eau chaude manquait et je déteste les douches froides. Maintenant, si vous voulez bien me laisser faire ma toilette afin que je libère au plus vite cet endroit pour les personnes qui y ont vraiment droit, ce sera parfait. Bonsoir, messieurs.

Il leur claqua la porte au nez et s'appuya contre elle. Derrière les panneaux de verre la silhouette de Movane restait invisible, et il allait s'avancer lorsqu'elle apparut, le visage pâle et le regard inquiet. Il mit le doigt sur ses lèvres et il attendit qu'elle soit proche pour lui expliquer qu'il allait sortir le premier. Si la coursive était libre, il lui ferait signe, sinon elle devrait attendre. Elle n'attendit pas deux secondes pour qu'il revienne la chercher, et il l'entraîna aussi vite que possible vers son wagon. Mais au bout de trois voitures ils tombèrent sur un embouteillage de voyageurs qui faisaient la queue pour le wagon-restaurant. Jameson essaya bien d'expliquer qu'il voulait simplement rejoindre son compartiment, mais les dîneurs en attente faisaient la sourde oreille, pensant qu'il voulait resquiller.

Movane prit alors la décision de le précéder et elle réussit à forcer le passage, avec force sourires, pressions de main câline sur les épaules des hommes, des inclinaisons de tête pour les femmes. Elle murmurait que saisie d'un malaise elle devait rapidement aller prendre un médicament dans sa cabine. Jameson, émerveillé, la collait étroitement, un peu trop même, et elle trouvait qu'il exagérait vraiment lorsqu'il se frottait ainsi à ses reins, dès qu'un obstacle les bloquait.

De l'autre côté du wagon-restaurant, il y avait aussi un encombrement, mais croyant que ces deux-là libéraient une table on les laissait passer avec un grand empressement. Lorsque la coursive fut enfin plus accessible, il continua de la serrer de près et elle ne put s'empêcher de protester.

— Vous n'aimez pas, s'étonna-t-il avec une fausse candeur. Mais lorsqu'on possède un si charmant postérieur on s'expose à ce genre d'empressement. Nous arrivons.

Il ouvrit sa porte, la poussa à l'intérieur, referma vivement. Il la saisit, la plaqua contre le battant et l'embrassa impétueusement. Elle eut le plus grand mal à se dégager, le repoussa, et furieuse le regarda comme si elle allait lui cracher au visage.

— Vous vous croyez tout permis ?

— Avec vous, oui, vous êtes trop séduisante pour que je perde un temps précieux.

Effarée, elle le regardait qui se déshabillait, ôtait l'espèce de tee-shirt à manches qu'il portait à même la peau. Il avait un torse musclé tout comme ses bras, et sa peau était bronzée, comme huileuse. Du moins elle luisait et Movane se sentait faiblir. Il retira son pantalon, resta en caleçon. Elle vit qu'il avait une puissante érection et découvrit que depuis des mois, plus d'un an, elle n'avait pas connu la même émotion. Le dernier homme à l'avoir eue dans ses bras était ce neurologue, rescapé comme elle du massacre de l'expédition vers la navette spatiale. Après quoi elle avait mené une vie sage auprès de Zixiss, le sphale, et encore plus dans la caravane de Dagan où elle jouait son rôle de chamane.

— Vous exagérez dans l'exhibition, dit-elle.

— Vous en brûlez d'envie, dit-il en venant vers elle. Movane ne recula pas, le laissant refermer ses bras sur elle. Son sexe dur se plaquait contre sa robe légère. Elle l'avait mise pour la soirée qui s'annonçait, selon le programme de ce train spécial, et elle voulait être élégante pour bien représenter son ambassade. Les circonstances avaient tout bouleversé. Et le désir de cet homme se lovait dans le douillet de son ventre, à hauteur du nombril. Lorsqu'il l'embrassa, elle glissa sa main entre eux, l'étreignit.

— Doucement ou je ne réponds de rien, murmura-t-il, en la poussant vers la couchette de bonne largeur.

— Ma robe, laissez-moi ôter ma robe, c'est la seule que je possède.

Il la libéra, retira son caleçon et s'assit au bord de la couchette, la regardant se dénuder. Lorsqu'elle eut tout ôté, il l'attira et appuya sa bouche contre son ventre. Elle saisit sa tête entre ses mains pour le guider où elle le souhaitait. Elle jouit ainsi debout, avant qu'une tornade ne la bascule sur le lit et qu'il ne la pénètre presque sauvagement.

Le convoi s'immobilisa avec une certaine brutalité en pleine banquise, mais ni l'un ni l'autre n'y prêtèrent attention, tant ils se démenaient dans un délire de petits grognements ravis.

CHAPITRE 6

Le sabotage du Channel par ce vieux rafiot chinois chargé de blé en fermentation qui avait explosé dans un des bassins, avait obligé Lienty à trouver une solution rapide pour faire transiter les bateaux sans perdre de temps. Avec son brise-glace *Dark* il avait ouvert en quelques jours une déviation qui avait contourné le bassin, détruit les épaves du cargo et d'un remorqueur sur rail. Les travaux de renflouement n'étaient pas terminés. Il avait dû trouver une grue en portique pour retirer toute la ferraille du canal primitif, mais bientôt il serait rendu à la libre navigation des cargos.

— Qu'allez-vous faire de ce canal qui double l'autre sur trois kilomètres ? demandait-on souvent à Lienty.

Et son cousin Lien lui-même posait cette question.

— Je n'en sais rien pour l'instant, répondait-il invariablement.

Et puis un jour il eut une idée.

— Nous pourrions créer là un élevage de poissons, avait-il dit à Lien Rag. Certaines espèces s'y prêtent bien, comme le saumon.

Mais les soudaines décisions de Lien Rag allaient modifier complètement ce projet, et transformer ce segment greffé sur le Channel en chantier naval pour le premier ice-tanker qui serait construit depuis le réchauffement. Lien Rag en avait possédé deux et le plus grand transportait jusqu'à cinq cent mille tonnes d'huile de phoque qu'il allait charger en Amérique centrale, où existait alors une fabuleuse colonie de ces animaux.

Depuis longtemps, Lien Rag disposait de tout un stock de capillaires, et les plans de ce nouveau modèle dressés sur ordinateur furent élaborés avec une extrême précision. Au départ, Lienty qui regrettait ses élevages de saumons émit plusieurs arguments contre ce projet, mais son cousin sut le convaincre de son importance sur le développement à venir de ce petit territoire.

— Nous avons besoin d'une population plus nombreuse que les quelques centaines de gens qui travaillent ici. Lorsque les Patagons verront que notre capitale devient un gros village, puis une ville, ils considéreront différemment notre présence. Nous allons attirer ici plusieurs centaines d'ouvriers, peut-être un millier. Tous les chômeurs de la Société Ferroviaire qui vient de faire faillite seront, s'ils le veulent, réembauchés ici. Je sais que plusieurs hésiteront

à quitter leur routine des Kerguelen, mais nous allons offrir de bons salaires et de bonnes installations pour la vie en famille.

Aux Kerguelen la situation économique se dégradait de plus en plus, et sans le fuphoc fourni par la mer de Ross et aussi la Zone Tabou, la situation aurait été dramatique. Mais l'argent des péages, l'argent de l'huile, permettaient de maintenir un niveau de vie minimum pour tout le monde, y compris ceux qui n'avaient plus de travail.

Malgré l'insistance de son père, Liensun refusait de démissionner de son poste de président du gouvernement et laissait Vorgine diriger le pays à sa place. Il venait de perdre son emploi de président-directeur général de la Société Ferroviaire des Kerguelen, et la pensée de ne plus être président du gouvernement l'effrayait. Il ne serait plus rien et redoutait de perdre son éleveuse de moutons. Celle-ci, Mathilda Greva, était une femme d'affaires. Par dérision, Lien Rag l'appelait la bergère, mais en réalité elle dirigeait un élevage personnel intensif, avec des serres où poussait l'herbe et d'autres où grouillaient des moutons obèses à la laine épaisse. Cette laine très recherchée lui permettait déjà de couvrir ses frais. Mathilda Greva fabriquait ses fromages et disposait d'un abattoir ultra-moderne. Alors que les affaires de Liensun périlclitaient, les siennes étaient de plus en plus prospères. Le fils de Lien Rag avait l'impression que depuis la faillite de la Société Ferroviaire, sa maîtresse n'avait pas pour lui la même passion. Ils avaient connu de nombreux jours et de nombreuses nuits merveilleuses, mais celles-ci désormais devenaient rares.

— Mon père m'incite à démissionner de mon poste de président pour qu'on se débarrasse de cette Vorgine, la vice-présidente trop autoritaire et trop personnelle.

— Et qui se présenterait à ta place ? Ton père envisagerait-il de revenir au pouvoir ? Il n'arrête pas d'aller et de venir entre ici, le Channel Drake, la mer de Ross, et se fatigue énormément. Sa compagne Yeuse est malade elle aussi, puisqu'elle a séjourné à l'hôpital. Peut-être veut-il se fixer ici et se contenter de diriger le pays.

Liensun n'y avait pas réfléchi, mais à première vue il ne pensait pas que son père envisageait de le remplacer.

Quoi qu'il en soit il lui était impossible de désigner un candidat capable de mener les affaires.

Lorsqu'il sut que Lien Rag se préparait à construire un ice-tanker dans un chantier naval du Channel Drake, il entra dans une rage effroyable qui faisait trembler tout son corps. Et à la première occasion il se précipita chez Lien Rag de retour de Ragus City.

— Tu as refusé de construire un viaduc pour m'aider à sauver la Société Ferroviaire en prolongeant le réseau jusqu'à l'île de la Nouvelle-Amsterdam, et tu vas te lancer dans la construction utopique d'un ice-tanker ? Alors que ce type de bateau ne pourra pas naviguer partout, alors que les réserves d'huile s'épuisent en ce qui concerne la Zone Tabou ?

— Le viaduc était bien plus utopique que ce tanker. Les assises n'auraient jamais tenu. Il y a trop de courant à l'approche de la pointe de l'Afrique, tu le sais bien puisque à tout moment la banquise part en plaques dangereuses pour la navigation. Il faudrait un froid proche des moins quarante pour qu'elle accroche.

— Tu te débarrasses de moi, la Société Ferroviaire en faillite, et puis il y a ton obstination à me chasser de la présidence des Kerguelen.

Yeuse, encore dolente, préféra quitter le salon pour que les deux hommes s'affrontent sans témoin, n'ayant nulle envie d'intervenir. Elle n'avait jamais apprécié Liensun, mais estimait que son père se montrait non seulement sévère, mais injuste envers lui. Elle se doutait que Lien Rag souffrait de l'absence prolongée de Fleur, sa fille, et que les côtés douteux, voire veules de Liensun le révoltaient. Il y avait aussi le souvenir du lumineux Jdrien, le messie des Roux. Pour aller se recueillir sur sa tombe, Lien Rag n'avait-il pas dernièrement failli mourir de froid et d'épuisement ?

— Tu n'as plus un rôle représentatif, tu ne t'occupes de rien et Vorgine devient la véritable présidente, et vire de l'entêtement à l'autoritarisme le plus obtus. Si tu ne démissionnes pas il y aura des émeutes, voire une révolution, et tu seras honteusement chassé, peut-être même abattu. Je n'ai pas envie que tu risques ta vie en restant à ce poste.

— Tu vas me prendre mes ouvriers, mes cadres, pour ce chantier naval à des milliers de kilomètres ? J'avais le projet de repartir sur de nouvelles bases avec ce réseau Nord et tu me les sabotes.

— Tu sais très bien qu'il te faudrait d'abord rembourser ce million de découvert, avant de reprendre une activité quelconque. Pour l'instant c'est la banque qui gère le trafic, paye les employés et essaye d'équilibrer les comptes. Estime-toi heureux. Pourquoi ne collabores-tu pas avec Mathilda Greva dans son élevage ? Elle y réussit fort bien et bientôt ce sera la plus importante entreprise de l'archipel.

Lorsqu'il avait prudemment suggéré à sa compagne de l'aider dans son travail, elle n'avait pas répondu, mais son sourire amusé en disait long. Jamais il ne recommencerait.

— Tu fus un fantastique constructeur, un entrepreneur célèbre avec

Lacustra City. Tu trouvas comment te procurer du bois, tu organisas les convois de radeaux de troncs d'arbres qui affrontaient les pires tempêtes du Pacifique, entre l'Alaska et le Sud asiatique. Tu as réussi et sans le réchauffement excessif tu serais à la tête d'un royaume. Chez toi on fabriquait des hydravions et le dirigeavion est sorti de tes ateliers. Nous allons essayer de mettre en route des ateliers d'aéronautique pour donner un frère à cet appareil. Pourquoi n'étudierais-tu pas la question ? Mais avant tout, abandonne la présidence, pour que de nouvelles élections calment l'agitation du pays.

— Et tu te présenteras ?

— Moi ? Je ne pense pas.

— Alors qui ? Carminale ? Kerchinian ?

CHAPITRE 7

Pendant un temps, Césaire continua son dur travail de soutier à bord du train polaire, mais la situation devenait de plus en plus inquiétante, avec ces perquisitions policières dans toutes les stations et aussi à bord des trains. Pat Sangole avait été interrogé longuement au cours d'une interpellation, et avait dû abandonner sa voiture-restaurant pour suivre les policiers ferroviaires de la Caste. Par chance, il avait pu prouver que les Sangole vivaient dans ces régions du Grand Nord depuis de longues années, et que s'il n'avait retrouvé trace de la quatrième génération, il pouvait établir sa filiation avec son père, son grand-père et son arrière-grand-père. Surpris, Césaire avait découvert que les Sangole, du moins cette branche de sa famille, avaient rejoint la Terre depuis bientôt quatre-vingts ans, peut-être cent. Lorsque Pat revint, il évita de trop le fréquenter, mais lorsqu'ils se rencontraient discrètement, il lui posait des questions auxquelles le restaurateur ne pouvait répondre.

— Chez nous, c'était à qui en dirait le moins, et combien de fois nous faisons-nous reprendre, enfants, quand nous posions trop de questions ! De ce fait, j'ignore comment mes ancêtres sont parvenus sur Terre. À une époque où la région était loin d'être ce qu'elle est maintenant. Je sais que le réseau du pôle n'existait pas encore.

Césaire continuait de donner son sang à la petite Decil, mais seulement tous les quinze jours, car elle se portait de mieux en mieux et le docteur traitant n'embarquait plus à bord du train, l'isatis, pour l'examiner. Un jour Sangole apprit que le docteur Ravalin avait été arrêté et déclaré Alien, originaire d'Altaï. Il avait violemment protesté, s'obstinant à déclarer que ses parents venaient d'un satellite animal, un deuxième Bulb et qu'il n'y avait jamais eu de survivant sur Altaï. Du coup on le fit disparaître, sous prétexte de le transférer dans la capitale Salt Lake Station. Certains de ses confrères, non catalogués Aliens, essayèrent d'obtenir de ses nouvelles, mais toutes leurs demandes restèrent sans réponses et au bout de quelque temps, alors qu'ils insistaient, ils furent menacés d'arrestation pour complicité avec une fraction terroriste.

Tous les quinze jours, Césaire bénéficiait d'une permission de quatre jours qu'il mettait à profit pour se prémunir contre toute arrestation. Il avait trouvé une ferme à louer, protégée par une verrière en mauvais état, mais qu'il réparait en échange d'une diminution de son loyer. Il y entassait des provisions, prévoyait un tunnel creusé dans la glace pour rejoindre un igloo à quelques centaines de mètres. En cas de nécessité, il pourrait s'y réfugier et y

attendre le départ des policiers.

Lorsqu'il voulut en parler à son petit cousin Pat, ce dernier le fit taire avec colère au bout d'un moment.

— Ne dis rien de plus, car ainsi je ne saurai rien et je préfère. Ils peuvent menacer la petite pour me faire parler et je ne veux pas te trahir.

— Je pensais, fit Césaire avec regret, que nous aurions tous pu vivre là-bas. On peut faire de l'élevage sous serre et chasser, car la banquise n'est pas loin et j'ai repéré plusieurs trous de phoques. Il y a aussi des morses dont on peut négocier les défenses en ivoire.

Ce fut par le plus grand des hasards qu'il entendit parler d'une fille, Movane Marqua, qui se disait membre d'une ambassade et qui était recherchée comme Alien. Elle avait été repérée dans un train reliant la capitale au Groenland, mais avait réussi à s'enfuir. Sa photographie était publiée dans tous les journaux locaux, et toute personne l'ayant rencontrée ou aperçue devait obligatoirement la signaler. Il montra ce journal à son cousin qui parut réfléchir.

— Il me semble que j'ai connu des Marqua... il y a quelque temps. Mon wagon était attelé exceptionnellement à un rapide Sud-Nord et ils venaient à tous les repas, et nous avons sympathisé. Je ne me doutais pas qu'ils étaient comme nous des Flattyens. Leur fille devait venir les rejoindre lorsqu'elle a été repérée. Ils avaient acheté dans une station où l'on trouvait beaucoup de coquillages.

— Une jolie fille, commenta Césaire, qui ensuite parla de toute autre chose.

Au bout d'une heure il alla reprendre ses coups de pelle pour alimenter la loco en charbon.

CHAPITRE 8

Pour oublier ses tracas locaux avec la raffinerie et surtout les interventions du délégué du gouverneur, Ann Suba accepta de se rendre en Tcherskicie, invitée par l'ingénieur président de cette Compagnie, Pavakov. Il la reçut avec beaucoup d'égards, comme si elle était le chef d'État d'une Compagnie importante, et elle en fut excessivement flattée. Elle avait découvert, à la suite d'un voyage extrêmement compliqué, que le chemin de fer n'occupait qu'une faible place dans les communications de cette contrée, et que les glisseurs de tous modèles, depuis le petit engin pour deux personnes jusqu'au camion de cent tonnes, étaient visibles partout, sur les routes en planches aussi bien que sur les pistes glacées des montagnes. La capitale, Kolymagrad, était d'ailleurs très encombrée par ces véhicules autonomes et il avait fallu établir un plan sévère de la circulation.

— Nous rencontrerons demain des ingénieurs pétroliers qui souhaiteraient vous soumettre les graphiques de leurs sondages acoustiques, avant d'effectuer des forages de reconnaissance. Nous avons déjà des poches de gaz assez nombreuses, mais il y a aussi d'anciens réservoirs énormes de la Sibérienne défunte. Nous ne disposons pas d'archives instructives, mais nous pensons que s'il y avait autant de poches de gaz, nous aurions quelque chance de trouver du pétrole brut.

Ann Suba n'avait que de très faibles connaissances dans la recherche pétrolière, et si elle avait réussi à construire une raffinerie, elle ne s'était jamais souciée de trouver du brut, puisque tout à côté de son installation ce dernier remontait de lui-même à la surface des marécages. Il n'y avait qu'à le recueillir, le filtrer, le débarrasser des impuretés avant de le distiller. Mais elle s'abstint de tout commentaire.

Elle eut la confirmation que le président du gouvernement panaméricain avait une fois de plus changé et qu'Opérasque avait pris le pouvoir.

— Ce qui m'inquiète beaucoup, dit l'ingénieur. Cet homme est un mégalomane vraiment fou et son rêve est de reconstituer la grande Panaméricaine, plus toute une série d'anciennes Compagnies, dont évidemment la Sibérienne. Le Consortium des Bonzes fut sa création, et lorsque Fortalès le remplaça, Tharbin en profita pour reprendre son indépendance, mais Opérasque ne va pas accepter ça. Je sais aussi qu'il avait autrefois le projet de nous englober dans ses possessions territoriales, ainsi que la Kamtchaka Company. Un de ces jours je vous emmènerai dans un

camp militaire où nous entraînons nos équipages de glisseurs blindés et armés de lance-missiles. Nous nous préparons à la résistance contre toute invasion et nous pensons que nous gagnerons, car nous sommes très mobiles alors que les trains blindés, les cuirassés et autres bâtiments de guerre sont contraints de rouler sur des rails.

— La plupart de ces locos fabriquent leurs propres rails en résine bactérienne.

— Ces convois restent tout de même peu maniables. Et Tharbin, s'il reste fidèle à la société ferroviaire, n'en a pas moins fait construire des dirigeables. Il en possède trois, quatre, datant de l'époque où il avait toute une flotte dans son pays natal.

— J'ignorais cela, reconnut Ann Suba, ancien membre de l'équipe qui avait osé fabriquer le premier aérostat, suite à la découverte du filtre soutirant l'hélium de l'air. Ce filtre, naturel chez les solinas volantes, leur avait permis, à elle et à toute son équipe de Rénovateurs du Soleil de fabriquer ce premier plus-léger-que-l'air, véritable défi au train. Les Aiguilleurs ne s'y étaient pas trompés et dès lors les avaient traqués impitoyablement. Mais leurs dirigeables leur avaient plus d'une fois sauvé la vie.

— Je ne comprends pas comment Tharbin, qui a besoin de chercheurs de haut niveau, peut vous ignorer dans votre raffinerie et dans cette province lointaine.

Elle eut l'impression désagréable que Pavakov insinuait qu'elle était trop vieille et trop scientifiquement dépassée pour intéresser Tharbin dans ses projets actuels.

— Je n'ai rien fait de mon côté pour me signaler à lui, essaya-t-elle de plaider.

CHAPITRE 9

La station de Vinh, sur le golfe du Tonkin, était propriété personnelle de la famille Kalami et les Aiguilleurs de Lascasas y étaient fortement représentés. Ils dirigeaient les services de police, les banques, réglementaient la circulation ferroviaire. En approchant du territoire contrôlé par l'EEC, Kurty choisit de faire escale dans une petite bourgade où en quelques instants la population se précipita pour admirer la Locomotive géante. Dans ces régions asiatiques, le culte que Kurty avait rencontré dans l'Océanie n'existait pas, car les habitants étaient fidèles à leur religion, le bouddhisme. Mais la Locomotive les intéressait en tant que symbole de puissance. Accompagnés de bonzes, les notables de la petite ville se présentèrent au sas, et Fleur les accueillant avec une extrême courtoisie, les conduisit auprès de son ami.

Kurty leur fit visiter une partie de son domaine, puis les invita à boire le verre de l'amitié dans un des salons. Il leur parla de Vinh Station et du vivier des solinas. Le représentant de la délégation, qui parlait l'anglais, lui exposa les doléances de ses compatriotes. Depuis que les Kalami avaient racheté Vinh et occupaient le golfe, ils ne pouvaient plus accéder à la mer ni écouler leur production de riz, de légumes, de viande de porc, leurs volailles. Par contre les Kalami inondaient leurs marchés de viande de baleine.

— Des jeunes gens ont été embauchés pour travailler dans le vivier, mais nous ne les avons pas tous revus. Ils ne sont pas libres de leurs mouvements, ne bénéficient d'aucune permission. Plusieurs ont réussi à s'évader et jurent qu'ils ne retourneront pas là-bas.

Le service de la continuité et des schémas avait obtenu plusieurs cartes du golfe, dans la mesure où les rails se prolongeaient tout autour de cette réserve de baleines.

— Les Kalami ont racheté aussi la presqu'île de Luichow et aussi son détroit avec l'île de Haï Nan.

— Mais comment peut-on acheter d'aussi grandes superficies de terres avec des villages et des stations ? s'étonna Fleur en servant les rafraîchissements.

— Lorsque le réchauffement atteignit les côtes chinoises Sud, les Compagnies ferroviaires se disloquèrent et certains de leurs dirigeants en profitèrent pour s'octroyer des concessions, des baronnies si vous voulez.

Tous se déclarèrent seigneurs de la guerre avec de petites armées, en réalité des bandits prêts à tous les crimes. Ils se livrèrent à des actes de rapines, de piraterie, mais au bout d'un temps, une dizaine d'années, il n'y avait plus de territoires à ravager et les différentes baronnies avaient peu à peu été conquises par le gros Kakano. Il était déjà âgé de soixante-dix ans, et il ne fut que trop heureux de vendre son royaume aux Kalami qui le convoitaient, à cause du golfe surtout. Il crut pouvoir profiter de la quantité d'or qu'ils lui remirent, mais lorsqu'il voulut se retirer dans son pays natal, dans le Nord, son convoi fut attaqué et son or volé. Certainement par les hommes des Kalami.

En dépit du réchauffement, comme avait pu le constater Kurty, certains réseaux avaient résisté à la fonte des glaces. Mais avec le froid très vif de ces deux dernières années, il avait été facile pour les Kalami de fermer le sud du golfe.

— Il y avait un courant entre l'île de Haï Nan et Vinh Station, qu'ils ont détourné avant que la banquise ferme une partie du golfe. Ils n'ont laissé de libre que le détroit de Luichow, au Nord-Est. Il n'est pas très large et ils ont installé là des filets d'acier qui empêchent les baleines solinas de ressortir quand elles se sont laissées piéger.

— Comment les forcent-ils à venir jusque-là ? demanda Kurty, qui suivait sur ses cartes le récit de ces notables.

— Il existe un chenal artificiel dans la banquise côtière, car la mer méridionale n'est pas toute prise par les glaces. Les solinas ont toujours fréquenté cette mer, et pour les attirer les Kalami font répandre des quantités énormes de krill dans ces parages.

— D'où vient ce krill, les Kalami ne peuvent le prélever dans la mer méridionale car les solinas abandonneraient celle-ci.

— Nous ne savons rien de l'origine de ces minuscules crevettes, mais on dit qu'elles sont en nuages épais dans le détroit de Luichow. Par contre, lorsque les solinas sont dans le vivier, leur nourriture est différente et se compose de farine de poisson, surtout. Ces farines sont produites en grande quantité en mer orientale et des convois de barges les transportent depuis là-bas. Comme la banquise commence à bloquer certains passages, les Kalami comptent beaucoup sur leur réseau qui depuis Bandar doit rejoindre la côte Sud de la Chine. Mais ils utilisent aussi le réseau de montagnes qui se termine à Tchou Voksal, dans l'intérieur des terres chinoises.

Kurty leur demanda si jamais personne ne s'était opposé à ce trafic de viande de baleine. À leur connaissance, toutes ces opérations, qui s'étaient déroulées sur deux années, n'avaient jamais soulevé d'opposition sur les

rivages en question, ni dans la presqu'île de Luichow, ni dans l'île de Haï Nan. Mais c'était à l'intérieur des terres que les gens, surtout des paysans, étaient furieux.

— Mais nous avons remarqué que la viande de baleine était fortement appréciée un peu partout malgré sa cherté, fit remarquer Fleur.

— C'est exact, mais les soi-disant qualités de cette viande influencent les acheteurs riches. On dit qu'elle donne la santé, la vigueur sexuelle et qu'elle prolonge la vie. Je suis un vieux monsieur, ajouta le porte-parole des notables, et je n'avais jamais entendu ces sottises. Il s'agit en fait d'une propagande subtile que les Kalami ont répandue dans le pays.

— Ils vendent la viande, mais fondent le lard pour fabriquer du baleinium. Ils disposent donc de grandes fonderies ?

— Elles sont toutes sur l'île de Haï Nan, par mesure de sécurité. L'île est devenue une véritable forteresse où les Kalami entretiennent une armée solide, avec un matériel et un arsenal énorme. Les Aiguilleurs leur ont donné des conseils, les ont fournis en missiles. Les cargos-citernes viennent se remplir à la pointe Sud-Est de l'île, au moyen d'un sea-line. Les équipages ne sont pas autorisés à débarquer.

Un des hommes présents se mit à parler rapidement dans sa propre langue et le vieux notable traduisait au fur et à mesure :

— Au-dessus de l'île de Haï Nan plane un nuage épais, et lorsqu'il crève en pluie, celle-ci est si grasse qu'il faut ensuite laver les rues, les maisons avec des détergents. Nous le savons car nous avons pu observer le phénomène depuis une hauteur, avec une lunette de forte puissance. Nous avons vu la mousse de ce détergent envahir la mer en gros ballots qui mettent des jours et des jours à se dissoudre, puisque les courants maritimes ont disparu, détournés par ces maudits Indiens. Nous aussi nous recevons des nuées grasses, ici.

Il ajouta que c'étaient des mécréants d'hindouistes qui pratiquaient une religion détestable.

— Oui, il paraît que ces fonderies qui fonctionnent vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sans jamais s'arrêter, projettent des nuages très gras. Il n'y a aucun filtrage, aucune précaution et les gens, à force d'être recouverts de cette matière grasse, tombent malades. On les évacue sur Vinh Station, mais l'hôpital unique de cette localité refuse de les recevoir. Alors ils se lavent avec des détergents qui ulcèrent leur épiderme et provoquent des maladies de peau, cancéreuses pour la plupart. Vivre dans l'île est un véritable cauchemar.

Kurty se souvenait des récits que l'on faisait sur la Guilde des Harponneurs

installée dans l'Antarctique et qui, elle aussi, piégeait les baleines avec du krill.

Ainsi que Fleur, il raccompagna cette délégation, dit qu'il effectuerait une enquête sur les activités des Kalami, mais pas une fois il ne fit allusion aux Homme-Jonas qui auraient pu intervenir pour sauver les solinas. Lorsqu'ils furent seuls, Fleur lui demanda la raison de son silence à leur sujet.

— Nous ignorons comment les contacter, et si en deux ans ils ne se sont pas rendu compte que les Kalami piégeaient et tuaient ces sœurs de leur propre baleine, que veux-tu que je fasse d'autre ?

— Ce krill ne vient peut-être pas de la mer orientale de Chine, mais éventuellement de l'Antarctique. Dans le temps, il y avait un professeur qui en élevait pour combler le déficit de cette nourriture. Mon père y faisait allusion, mais avec le réchauffement on n'a plus entendu parler de ce professeur, ni de la petite île où il pratiquait l'élevage de ces minuscules crustacés.

Kurty ne donnait pas l'impression de l'écouter et elle s'énerva :

— Tu peux certainement retrouver le nom de ce professeur et de son île dans les archives informatisées de ta Machine.

— Que voudrais-tu que nous en fassions ? Nous avons découvert que le vivier était quelque chose de gigantesque, avec une production énorme. En quoi cela nous gênerait-il ? Crois-tu que j'ai rejoint la Locomotive, que je l'ai renflouée pour passer ma vie en combats chevaleresques contre un peu tout le monde ?

— Tu sais bien que ce baleinium concurrence le fuphoc de l'Antarctique et que les Kerguelen, pour ne parler que de cet archipel, ne survivent que grâce à cette huile. Si le fuphoc ne se vend plus, c'est toutes ces îles qui connaîtront la misère et la famine.

— Et ton père ne s'en mettra plus plein les poches, lança-t-il méchamment.

— Il n'en profite guère de cet argent, puisque sans cesse il se lance dans d'autres entreprises. Comment peux-tu être aussi injuste ?

— Parce que ton père m'a privé de la plus grande joie de ma vie lorsqu'il m'a refusé de reprendre la chasse au cachalot, à bord de ce merveilleux navire qu'est la *Salamandre*. Lorsque je lui ai dit que j'en avais plus qu'assez de voir ce baleinier réduit à faire la navette pour transporter le fuphoc de la Zone Tabou jusqu'à Cooktown, il ne m'a pas proposé de reprendre le large et d'aller traquer les cachalots. Il a dit que les Kerguelen avaient besoin de cette huile et qu'il allait demander à Grathe de prendre le commandement de mon navire.

— Ce n'était pas le tien, mais celui de mon père, de Lienty et de quelques autres. Et c'était une période critique pour l'économie de ce pays, tu le sais bien. Mon père est un réaliste, contrairement à toi l'utopiste.

— Et il fallait bien que ton père, Lienty et les autres encaissent leurs royalties. Je ne suis pas aussi crédule que tu le penses. Et si le baleinium est en train de faire des difficultés à tous ces gens-là, qu'est-ce que j'en ai à faire ? Tous ont opté pour une économie capitaliste, alors qu'ils pouvaient établir un autre système plus juste, plus équitable pour les gens. Qui dit ce type de société dit concurrence, et si le baleinium remplace le fuphoc, tant pis. Du moins les éléphants de mer ne seront plus décimés.

— Les solinas le sont, elles ! ragea Fleur.

— Chacun son tour. Nous sommes venus ici, nous avons vu que les Kalami disposent d'une puissante machine de guerre économique, nous allons faire demi-tour pour rejoindre d'autres régions. J'ai déjà l'impression que toute cette graisse de baleine qui flotte au-dessus de la région commence à se répandre ici même, et je n'ai pas envie de décrasser la Machine avec des détergents superactifs.

Fleur le regarda, le visage fermé.

— Tu te dérobes, tu fuis ? Les Kalami te foutent la trouille, tu les as à zéro ?

— Quel langage, ironisa-t-il.

— Je l'ai acquis à bord de ta foutue *Salamandre*, de la bouche de ces primitifs, de ces sauvages que tu embauchas comme marins, des canailles, des obsédés sexuels qui s'envoyaient en l'air entre eux quand ils avaient dépecé un cachalot, et qu'ils étaient gluants de sang et de la merde des viscères. Et c'est ce spectacle ignoble qui te convenait en tant que capitaine du navire ? C'est ça que tu regrettes en faisant semblant d'avoir la nostalgie de l'air du large, des dangers de la navigation et tout le reste. Tu es un sacré comédien dis donc, monsieur le capitaine Kurty. Mais retiens une chose, si tu fous le camp comme un lâche, moi je reste dans le coin. Je vais accumuler les preuves contre les Kalami et je finirai bien par trouver une oreille complaisante, par révolter quelque cœur généreux. Je ferai tout mon possible pour retrouver les Hommes-Jonas, pour leur raconter ce qu'endurent les sœurs de leur propre solinas, et j'irai à nouveau dans le Sud, retrouver mon père, Lienty et Farnelle, pour leur raconter ce que j'ai vu. Tu peux leur reprocher de s'en mettre plein les poches, mais eux ils agissent en respectant les quotas. Je ne pense pas que Lien Rag accepte de rester indifférent. Il retrouvera le moyen d'intervenir pour faire cesser cette ignominie. Toute sa vie il a prouvé qu'il était un homme courageux, avec un idéal de liberté et de respect pour la vie.

Là-dessus elle le laissa, courut vers leur chambre, commença de préparer un sac. Elle le remplit trop vite de choses inutiles, le vida pour faire une sélection drastique.

Pendant ce temps, Kurty se faisait interpeller par un Mylord mielleux et sarcastique en même temps :

— Quel caractère formidable que votre amie. Voilà ce que j'appelle une femme qui sait ce qu'elle veut. Je crois qu'elle aurait beaucoup plu à votre père, savez-vous ? Il appréciait chez les hommes et les femmes ceux qui osaient afficher des idées complètement différentes, des idées subversives, vous comprenez ?

— Toi, ta gueule, dit Kurty en coupant la communication par haut-parleur.

Il fonça vers la chambre commune juste au moment où Fleur en sortait telle une folle.

— Où comptes-tu aller ?

— Ailleurs qu'ici en tous cas. Je commence à m'asphyxier dans cette ferraille présomptueuse.

CHAPITRE 10

L'idée la poursuivait et dès qu'elle fut seule, Louria appela Cristella Marlone par ligne directe. L'ancienne maîtresse de Charlster parut heureuse de l'entendre, mais au bout de quelques formules échangées Louria, tranquillement, lui demanda de le lui passer.

— Je ne comprends pas, fit Cristella avec hésitation. Rom ?

— Je crois que si, vous comprenez. Voulez-vous que nous allions sur écran ? Je comprends trop bien vos réticences, mais quelqu'un aimerait bien avoir des nouvelles récentes.

— Vous commettez une imprudence criminelle, hurla Cristella, et vous le faites à bon escient.

— Ne vous énervez pas, vous allez attirer l'attention. Il existe des capteurs qui automatiquement mettent sur écoute les gens énervés, de crainte qu'ils ne se livrent à quelque délit. Vous ne le saviez pas ?

Il y eut un long silence que Louria n'essaya pas de combler. La communication n'était pas coupée, par ailleurs.

— Allô, fit une voix qu'elle reconnut avec un frisson d'agacement. Elle n'aimait pas cet homme pour différentes raisons. Et surtout celle de savoir qu'il se cachait sans plus se soucier de son fils, Harold.

— Cristella a raison, je vais devoir m'en aller sans tarder à cause de votre imprudence que moi aussi j'estime préméditée. Que me voulez-vous ?

— Vous partez sans plus vous soucier de personne, alors ? Pourtant vous avez des responsabilités ?

Edgon Kowning ricana.

— Nous sommes tous adultes, que je sache, et chacun doit agir selon ses propres intérêts. Nous n'avons pas tous les mêmes et vous le savez bien. Je vous salue bien bas.

— Hé, attendez.

Mais il avait raccroché et lorsqu'elle essaya de rappeler on avait débranché. Elle venait de commettre une bêtise, n'aurait pas dû s'y prendre

ainsi, mais la pensée qu'Edgon se cachait chez Cristella, sans même essayer de venir en aide à son fils, la révoltait.

Les examens des filiations s'achevaient, et évidemment Edgon était parmi ceux qui ne pouvaient se vanter d'avoir derrière eux quatre générations d'ancêtres faciles à repérer sur les listes de l'état civil. L'un d'eux affirmait que venu du Sud, on ne pouvait l'accuser d'être un Alien parce qu'il avait perdu les traces de ses origines.

— Quand le réchauffement commença et que nous avons fui vers le Nord, j'avais trois ans. Imaginez un peu ce qu'un gosse de cet âge peut retenir de ses grands-parents et arrière-grands-parents. Et là-dessus mon père meurt, peu après ma mère se remarie et je pars dans un pensionnat itinérant pour des années.

On l'écoutait avec des petits sourires entendus et il s'énervait, cherchait par tous les moyens à prouver qu'il ne mentait pas. Harold restait silencieux mais serein, et à vrai dire les gens, du moins ceux qui se montraient les plus acharnés dans la traque des imposteurs comme ils disaient, avaient des doutes sérieux sur son cas.

— Je ne ferai pas ce que vous attendez de moi, déclara-t-il à Louria. Je ne ferai pas semblant de disparaître pour me cacher dans l'immense atelier de la radio. Je vais attendre qu'on vienne me chercher et c'est tout. D'accord, je suis un Alien à tous les coups, mais qu'y puis-je ? J'ai été un bon citoyen envers la Panaméricaine, j'ai travaillé convenablement dans ce train-observatoire, j'ai participé à des recherches et aussi à des expériences qui ont réussi, puisque la température ne nous menace plus d'un froid extrême. J'ai collaboré loyalement avec toi, avec vous tous sans qu'on puisse me reprocher quoi que ce soit.

Louria ne savait que dire, que penser et peu après on l'appela de la Présidence. Ce n'était ni Esquaille, ni Bourguine, mais Claudion Hyponias.

— Je me prépare à quelques visites auprès des principaux centres de recherches, pas seulement les observatoires, mais je compte venir à NPST prochainement. En attendant nous souhaitons que tu reprennes tes expériences contre Altaï. Nous pensons qu'avec ton équipement tu peux détruire ce déchet de Lune. Nous le pourrions nous aussi, mais nous devrions nous servir du nucléaire, et nous hésitons à le faire. Une retombée trop forte de radioactivité déréglerait peut-être tous les systèmes électroniques.

Frappée de stupeur, elle ne trouvait rien à répondre, croyant plonger dans une sorte de catalepsie qui la privait de pensée, de paroles et même de tous ses sens habituels.

— Tu nous as déjà prouvé, grâce à ton superlaser, que tu pouvais effectuer ce genre de destructions. Souviens-toi quand tu as décalotté la coupole d'Altaï, pour obtenir une reddition de ces irréductibles Aliens qui depuis là-haut nous narguent. Ils sont en communication constante avec ceux qui se sont infiltrés dans la Compagnie et qui les renseignent sur nos différentes réactions et manœuvres.

Louria réussit à respirer profondément, à purger son larynx de scories imaginaires qui le bloquaient. Un effet somatique qui commençait de se dissiper.

— Tu as dit nous ?

— Je ne comprends pas, fit-il sèchement.

À l'entendre, il croyait qu'elle faisait allusion à leur couple défait.

— Non, je veux dire que tu as cité textuellement : nous souhaitons que tu reprennes tes expériences contre Altaï, nous pensons que tu possèdes un équipement exceptionnel, enfin quelque chose de ce genre. Qui est « nous » ?

— Ah oui, excuse-moi. Il s'agit du président avec lequel j'ai conféré longuement avant de le convaincre d'agir ainsi. Nous ne pouvons accepter plus longtemps qu'Altaï reste une menace pour nous.

— Tu sais très bien qu'Altaï n'est pas réellement une menace, qu'on peut modifier le processus néfaste que Charlster avait inscrit dans ces e-gènes électroniques...

Elle l'entendit soupirer de lassitude, comprit que toutes ses explications seraient considérées par lui comme des paroles conçues par un cerveau malade. Elle s'épouvanta. Claudion ne jouait plus, ne faisait pas semblant de croire qu'il existait des Aliens venus d'Altaï. Il plongeait carrément dans cette utopie et c'était son propre cerveau malade qui la jugeait, elle, comme irresponsable.

— Louria, tu disposes d'un système secret qui couple fréquence radio et laser, ce que nous ne savons pas faire et tout ce que nous attendons de toi, c'est que tu fasses voler en éclats ce débris de Lune qui nous menace. Tu vas l'effriter. Tu auras à ta disposition toutes les quantités d'électricité nécessaires. Les centrales de la couronne polaire seront prévenues et tout le trafic, tous les besoins publics et privés seront suspendus, pour que tu puisses en foutre un sacré coup dans cette saloperie qui nous nargue depuis l'espace.

Elle sentait ses cheveux se hérissier sur sa tête en l'écoutant prendre ce ton criard et exalté. Il paraissait en même temps frapper avec sa paume de main sur quelque chose, pour marquer chacune de ses syllabes. Elle avait un

dément au bout du fil et un dément dangereux.

Il se tut et le silence se prolongea jusqu'à ce qu'il reprenne d'une voix plus calme, rauque cependant, car en criant il avait dû irriter ses cordes vocales.

— Je suis très impoli car j'ai oublié de te demander des nouvelles d'Harold Kowning. J'espère qu'il n'est pas ennuyé par ces nouvelles mesures du recensement de la population et de leurs ascendants. Avec le père qu'il a, il connaît peut-être quelques soucis. Edgon Kowning est un être imprévisible qui a certainement oublié de raconter à son fils, comme le font tous les bons papas, l'histoire de sa famille. Mais qu'il ne s'inquiète pas. Je pourrais intervenir si jamais il ne parvenait pas à justifier ses origines.

Louria se demandait si le cliché des romans médiocres, qui affirmaient que le cœur cessait de battre lors d'un choc émotif, pouvait s'appliquer à ce qu'elle ressentait. Elle avait la tête vide, le cerveau déliquescent et ne savait plus que dire ni que faire.

— Lorsque les destructions commenceront, je serai donc auprès de vous pour suivre en direct cette mort de notre ennemi. Je sais que ce sera comme je le disais, plutôt un lent effritement qu'une véritable explosion et je le regrette. J'aurais aimé qu'Altaï soit pulvérisé en une poussière impalpable. Quand comptes-tu commencer ?

Elle bredouilla qu'elle devait réajuster toutes les données que le système utilisait précédemment et qui avaient été dispersées. Puis s'enhardissant elle accusa le fameux recensement d'en être la cause.

— Les gens sont si affairés à prouver leur filiation, si inquiets, que le travail habituel a été quelque peu négligé et que bien des choses sont parties à vau-l'eau. Nous aurons besoin d'une bonne semaine pour tout remettre en fonction.

— Deux jours, lança Harold, glacial.

— Le couplage sera très délicat, protesta-t-elle. Pour une réussite de l'opération, il faut travailler sans relâche au moins cinquante heures puis tout vérifier, procéder aux premiers essais.

— Tu supprimes les essais et tu attaques directement cette merde de l'espace. Si tu vois que ça marche mal, tu auras toujours le temps de faire les révisions nécessaires, et comme je serai présent, je pourrai vous donner un coup de main. Je suis secrétaire d'État mais je reste foncièrement un scientifique.

Quand il serait là, il serait impossible de tricher. Il ne connaissait pas très bien le système du couplage, mais il était assez doué pour découvrir si elle

trichait ou non.

— Dans deux jours, donc, je te rappellerai pour te donner la date exacte de mon arrivée, mais ne m'attendez pas pour les premiers tirs. Ce sera spectaculaire et nous allons, grâce à l'observatoire de 87°7 Station, organiser des soirées télévision fantastiques, afin que tout le monde assiste en direct à la défaite, à l'écrasement de notre ennemi. Les gens seront de la sorte rassurés sur leur avenir et certains que le froid mortel qui nous menaçait ne sera jamais plus d'actualité.

Il avait pensé à tout, et des millions de gens crédules découvriraient des images virtuelles du radiotélescope car il n'était pas possible, étant donné l'état du ciel ennuagé, d'utiliser un télescope normal. Des images qui avec un léger temps de retard, une minute de différé suffirait, donneraient de l'opération ce que Opérasque et Claudion décideraient de montrer. Peut-être se préparait-il dans les laboratoires de la Sécurité une série de trucages pour dramatiser même cette destruction. Le grignotage en lui-même pouvait lasser, tandis qu'une série d'explosions enchanterait les amateurs de feuilletons violents.

Elle resta longtemps à l'écoute alors qu'il avait raccroché, et elle eut l'impression de s'éveiller d'un cauchemar. Mais les yeux ouverts sur la réalité quotidienne, celui-là ne disparaissait pas, il se poursuivait encore durant deux jours, et ensuite viendrait le temps de la destruction d'un bloc de rocher inhabité, simplement colonisé par des entités électroniques marquées par la volonté de Charlster.

CHAPITRE 11

L'arrêt brutal du convoi ne les avait pas alertés, mais quelques minutes plus tard Christo Jameson entendit des voix, des protestations et eut l'idée de regarder au-dehors. Il découvrit que leur train prioritaire stationnait dans une minuscule station fortement éclairée par des projecteurs portatifs, et que sur la voie d'en face stationnaient de nombreuses draisines militaires.

— Habille-toi vite et chaudement, lui dit-il.

— J'ai tout laissé dans ma cabine quand tu m'as encore enlevée, fit-elle en s'étirant lascivement.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter. Dehors il y a des centaines de soldats qui se préparent à fouiller le train de fond en comble et cette fois tu ne leur échapperas pas.

Il alla prendre une de ses combinaisons Simmons dans ses bagages, obligea Movane à la revêtir. Question taille elle allait, mais la carrure n'était pas la même. Il bourra les vides avec son linge de corps. Elle vit qu'il prélevait un micro-lance-missiles dans sa cantine d'officier de la marine.

— Maintenant on va essayer de filer, mais il faut attendre que les soldats évacuent ce quai. Ils font la queue pour entrer dans notre train.

Il éteignit les lumières et fracassa avec un tabouret la double vitre scellée. Movane n'avait rien perdu de son entraînement forcé subi lors de son séjour dans le désert de Gobi, et elle se retrouva sans aide sur le quai à contre-voie. Il l'entraîna au-delà des draisines militaires, espérant que la station pourrait leur offrir une cachette, mais ils durent y renoncer et refluèrent dans les zones obscures, loin des projecteurs.

— Je ne savais pas que tu étais un si important personnage, lui souffla-t-il dans ses écouteurs.

Elle protesta :

— Je ne dois pas être la seule dans ce train. Je veux dire la seule qui pourrait venir d'ailleurs.

Il lui désigna les draisines militaires.

— C'est à nous de jouer. Il doit y avoir un ou deux gardes, mais j'en fais

mon affaire. Elles sont toutes munies de cartes de priorité et on pourra rouler au moins deux heures sans être déviés sur une voie de garage. Pour nous mettre à l'abri, j'aurais besoin de trois heures. Mais on se contentera de ce qu'on nous accordera plus ou moins volontairement.

Les deux militaires de garde discutaient entre eux en se rapprochant, pour ne pas se faire surprendre à bavarder avec leur équipement radio. Leurs deux têtes vivement cognées ensemble les envoyèrent pour quelques minutes dans un KO subit, le temps qu'il fallut à Christo Jameson pour lancer la draisine dans le noir, apparemment en direction du Nord.

— Pourquoi fais-tu ça ? lui demanda-t-elle, quand elle fut moins essoufflée.

CHAPITRE 12

Songe et Chalazy se rencontraient discrètement dans une des isbas construites en bordure de Cooktown par des personnes aisées qui y passaient les fins de semaine, mais avec le début des difficultés économiques beaucoup étaient délaissées ou même en vente. Le fabricant de glisseurs louait la sienne depuis quelque temps à l'insu de sa femme.

Lorsqu'il avait rencontré Songe et s'était laissé séduire, il pensait que ce ne serait qu'une aventure temporaire sans véritables lendemains, mais à côté de sa froide épouse, le tempérament de cette fille qui ne rechignait à aucun de ses désirs, et avait elle-même des initiatives surprenantes, l'avait conquis, et il réfléchissait au moyen de reprendre sa liberté. Lorsqu'il en fit part à Songe celle-ci ne réagit pas comme il l'espérait, mais eut des arguments qui lui permirent de patienter quelque temps.

— Je suis la compagne légale du président élu et pour l'instant je ne veux pas être la cause d'un scandale le concernant.

Puis Liensun, lors d'une rencontre, lui fit part de son intention de démissionner, ce qui entraînerait de nouvelles élections. Sarcastique, elle lui demanda si c'était à cause de sa « bergère » qu'il avait pris cette décision.

— C'est mon père qui t'a transmis cette façon d'appeler Mathilda Greva ? C'est ridicule et médiocre. Elle est en passe de devenir la plus grande fortune de l'archipel.

— Oui, mais peux-tu t'habituer à l'odeur du suint ?

Il l'avait giflée et était parti. Furieuse, elle avait essayé de réfléchir à la situation nouvelle que cette démission engendrerait. Elle n'aurait plus de réel protecteur pour garantir sa sécurité. Lascasas ne lui avait certainement rien pardonné, ni sa diffusion de faux billets de dollars estampillés, ni sa défection dans l'affaire du cargo pourri, le *Nan-Tchong*, qu'elle aurait dû faire couler en plein océan Indien avec sa cargaison de matériel ferroviaire. Mais Lien Rag avait éventé l'escroquerie, s'était fait débarquer à bord et avait veillé à ce que la cargaison arrive à bon port.

Lorsqu'elle annonça à son amant que Liensun se préparait à abandonner son poste politique, il haussa les épaules.

— C'est une bonne chose, car il est un incapable.

— Et si Lien Rag se représente ?

Il n'aimait pas le glaciologue qui veillait à ce qu'il ne déménage pas ses ateliers pour la Patagonie orientale. Il l'accusait d'avoir entraîné le boycott des matériaux dont il avait besoin pour construire ses véhicules.

— Pourquoi ne pas te présenter, toi ?

— Moi ? Mais je n'y ai jamais songé et je ne fais pas de politique.

— Justement, tu apparaîtras comme un homme neuf, capable de redresser la situation. Si tu es élu, la Patagonie Est cessera de nous isoler. Tu démontreras que tu as toujours eu de bonnes relations avec Léonora Cabana et que c'est surtout les Rag et les Ragus qu'elle déteste. Tout le monde sait que c'est à cause du Channel Drake que cette présidente nous en veut terriblement. Tu annonceras que tu engageras des discussions avec elle pour que les deux pays reprennent de bonnes relations. Tout le monde sait bien que si elle livre des matières premières pour tes glisseurs, une bonne partie des chômeurs actuels seront réembauchés. Même le parti de Kerchinian considérera avec bienveillance ta candidature. Lui sait que jamais il ne pourra réussir. Même s'il s'oppose à toi, les masses populaires ne le suivront pas, car les gens veulent travailler, gagner de l'argent.

Assis au bord du lit, il était en train de s'habiller lorsqu'elle lui avait annoncé la nouvelle et il restait ainsi, avec son pantalon aux genoux.

— Je ne saurais comment faire.

— Moi je sais, dit-elle, et je t'aiderai. Mais secrètement, car Lien Rag serait fichu de demander mon expulsion de ce pays et Vorgine, qui ne m'aime pas non plus, donnerait son accord. Nous avons tout juste le temps de nous organiser. Il faudra que tu rencontres d'autres chefs d'entreprise, mais bien d'autres personnes également. C'est tout un travail de prospection et surtout de communication. Et comme tes ateliers marchent au ralenti, tu auras tout le temps de te consacrer à cette tâche. Je suis sûre que tu réussiras.

CHAPITRE 13

À la fin du mois la comptabilité du Channel Drake apporta ses calculs et Lienty découvrit sans trop de surprise que le trafic avait subi une baisse de dix pour cent environ, et donc que le revenu des péages avait supporté le même déficit. Les capitaines de cargos interrogés au cours de la traversée du Channel, affirmaient tous que la banquise se répandait de plus en plus dans les mers de Chine, qu'elles fussent méridionale ou orientale, et que l'Ecuadorian Eastern Company commençait de creuser un chenal d'accès au golfe du Tonkin, là où l'on chassait les baleines pour en extraire le baleinium. Mais l'entreprise s'avérait difficile, car un réseau ferré traversait du Sud au Nord la mer méridionale, et l'on devrait construire un immense viaduc qui enjamberait ce fameux chenal.

— Les chantiers navals chinois ont mis en route deux gros brise-glaces qui entretiendront la liberté de navigation, mais le fameux viaduc, lui, reste à l'état de projet. Pour passer d'une rive à l'autre, la EEC utilisera un ferry-boat. En réalité un cargo doté d'une immense plate-forme pour pouvoir embarquer un convoi de vingt wagons. Au-delà, il faudra faire autant d'allées et retours qu'il y aura de fois vingt wagons. Et comme les trains de marchandises en comptent parfois une centaine...

Lorsque Lien Rag revint à Ragus City, il prit connaissance des chiffres et fit la grimace. Dix pour cent de chiffre d'affaires en moins, c'étaient les royalties partagées entre les sociétaires qui ne seraient pas versées.

— Reiner ne sera pas très content, fit Lienty.

— Nous lui verserons sa part.

— Je m'y oppose, car nous devons la prendre sur l'entretien et les aménagements du Channel qui ne peuvent pas être reportés.

— Reiner oriente de plus en plus sa politique en notre faveur et nous ne pouvons le laisser tomber. Il a besoin de cet argent pour surmonter ses difficultés.

— Nous aussi nous avons des difficultés à surmonter et je me fous de la politique de Reiner.

— Si nous le décevons, il retournera auprès de Léonora Cabana, et c'est alors que ton Channel Drake sera menacé, si les deux Patagonie décident d'en

finir avec ce passage qui les prive d'une manne énorme de profits.

Mais Lienty restait entêté, ne voulant pas entendre parler de donner à Reiner ce qu'eux-mêmes ne pourraient encaisser.

— Ne sois pas stupide, lui dit son cousin. Le trafic a baissé de dix pour cent, c'est donc dix pour cent de baleinium que Magellan Station n'a pas reçu et l'économie de ce pays doit en souffrir. Dix pour cent, c'est énorme.

— Reiner leur vend du fuphoc qu'il reçoit de la Zone Tabou et les attributions à prix coûtant que tu lui cèdes. Tu le ménages vraiment beaucoup, je trouve.

— C'est le prix de notre sécurité et de l'équilibre actuel des forces. Il faut qu'il reste dans notre camp et si tu refuses de lui verser ses royalties, je prendrai sur le revenu de la mer de Ross. Je réunirai les sociétaires, les mettrai devant le dilemme. De même je vais réunir ceux du Channel, leur montrer les dernières photographies prises par l'hydravion 520. Les Patagons sont à moins de cent kilomètres de cette cité et nous sommes directement sous le feu de leurs missiles. Si bien que les plates-formes porteuses des lance-missiles peuvent tourner sans cesse et échapper à nos ripostes.

— Le dirigeavion n'aura qu'à faire sauter le réseau et tout sera réglé. Il peut bombarder de dix mille mètres avec une réussite de quatre-vingts pour cent. Et les Patagons le savent.

Ils avaient d'autres raisons de désaccord, Lienty regrettant que le chenal bis qui doublait le plus ancien sur trois kilomètres, ne fût pas transformé en élevages de poissons. Lien Rag y faisait installer un chantier naval monstrueux pour la construction d'un ice-tanker de cinq cent mille tonnes. Déjà les premières infrastructures étaient visibles et les centaines, les milliers de kilomètres de capillaires réfrigérants dessinaient telle une toile d'araignée la forme élégante de la coque jusqu'au pont principal.

C'était une merveille de technique qu'une centaine d'ouvriers avaient édifiée. Ils avaient projeté dans la réalité le croquis en trois dimensions défini sur ordinateur. Les matelots et les passagers des cargos en transit se précipitaient tous sur un bord pour admirer ce travail de dentelle colossal. Seul Lienty n'appréciait pas du tout, estimant que dans moins de deux ans l'ice-tanker ne serait plus utilisable et que d'ailleurs toute navigation maritime devrait s'interrompre, à quelques exceptions près. Lui-même envisageait le ralentissement progressif du canal jusqu'à la totale fermeture. Il pensait que des réseaux ferrés pourraient alors être lancés sur les banquises et déjà pour atteindre la mer de Ross, la mer aux éléphants. Le réseau rejoindrait ensuite les Kerguelen pour le transport du fuphoc.

Lien Rag soutenait que la température moyenne mondiale était stationnaire, et que la descente vertigineuse vers de plus grands froids avait été stoppée. Il avait eu des échos de ce qui se passait en Panaméricaine où des astrophysiciens auraient réussi à trouver la cause de ce phénomène effrayant. Il avait entendu accuser, entre autres, Charlster d'avoir imaginé un plan diabolique pour plonger l'humanité dans le froid absolu, mais il aurait trouvé la mort. Lien n'en avait aucune preuve. Les nouvelles transitaient par l'Asie et certains éléments étaient exagérés, d'autres occultés par les différentes radios qui s'échelonnaient sur des milliers de kilomètres. Seules les radios néos étaient crédibles, mais les directeurs se montraient extrêmement prudents et subissaient les impératifs de Alone-Vatican. Le sentiment de la papauté était qu'à l'annonce du grand froid les non-croyants, les tièdes se rapprocheraient de la religion et en réalité les lieux de culte avaient enregistré une progression du nombre de fidèles assistant aux offices. Mais il n'y avait pas non plus de quoi triompher. Si bien que depuis quelque temps les principales radios, surtout celle de Magellan Station et l'autre dans la Compagnie de la Sainte-Croix, commençaient à reconnaître que la température était stable et que même dans certains endroits elle remontait.

— Tu sais bien, lançait Lien Rag à son cousin, que la Société Ferroviaire des Kerguelen a dû fermer ses portes, car elle ne pouvait même pas atteindre l'île de la Nouvelle-Amsterdam, faute de banquise. Et son objectif lointain, l'Afrique, devenait une impossibilité. Il y a donc réchauffement.

— Ah oui, et alors pourquoi les mers chinoises se recouvrent-elles de glace, peux-tu me l'expliquer, pourquoi faudra-t-il ouvrir un chenal d'une longueur telle que les Kalami, propriétaires de l'EEC, y boufferont non seulement le bénéfice mais le capital ? Et si la Société en question a fait faillite, c'est à cause de l'incapacité de Liensun à gérer convenablement celle-ci. Ne me dis pas le contraire, puisque c'est toi qui me l'as affirmé. Et d'ailleurs je m'en rendais bien compte.

— Nous allons connaître une période de statu quo entre froid et tiédissement comme au début de ce réchauffement, quand nous pouvions à la fois naviguer sur les océans et faire rouler nos trains sur l'inlandsis. La glace des continents et les banquises vont se rétracter.

— Celle de l'Atlantique Nord qui atteignait le tropique du Cancer se rapproche désormais de l'équateur, contre-attaqua Lienty.

Le lendemain, Lien Rag s'envolait pour Punta Arenas où il devait rencontrer Reiner. Comme toujours ce fut la charmante Marina Estaban qui l'attendait à l'aéroport pour le conduire en draisine à la Présidence. Il avait l'impression qu'elle était sensible à sa personne, ou du moins à sa personnalité, malgré son âge, ses cheveux blancs. Lorsqu'il était assis à ses

côtés, il éprouvait une excitation qui ne se manifestait plus aussi souvent. Il se souvenait que lorsque Yeuse et lui avaient décidé de vivre à nouveau ensemble, ils pensaient que leur désir ne cesserait jamais, et pendant un temps ils s'étaient nourris de cette illusion. Puis il avait dû être opéré, transfusé, s'était lancé par défi contre l'âge dans de nouvelles aventures tandis que Yeuse l'attendait et qu'elle finissait par être hospitalisée. Depuis, elle se traînait dans la maison de Cooktown, sans retrouver son énergie de jadis.

— Ce soir, voyageur Reiner doit assister à une réception diplomatique à l'ambassade de Patagonie orientale. Il ne peut s'excuser et le regrette profondément, mais il m'a chargée de vous accompagner, ce que je ferai avec grand plaisir. J'ai déjà retenu une table dans un des meilleurs restaurants de la station. Vous ne serez pas déçu.

— Je suis enchanté de passer la soirée en votre compagnie, murmura-t-il, et il l'était réellement. Et nullement déçu.

Reiner paraissait ennuyé de devoir l'abandonner, mais il le rassura, lui disant qu'ils auraient tout le lendemain pour se voir. Sans tarder, Lien Rag parla du ralentissement du trafic dans le Channel Drake, et voyant le visage de son hôte se rembrunir, le rassura, l'assurant qu'il toucherait néanmoins ses royalties mensuelles.

— Je vous propose simplement de les transformer en fuphoc. Au prix coûtant.

Voyant le visage de Reiner se décontracter, il se permit de pousser un peu la conversation vers les relations actuelles entre les deux Patagonie.

— Je n'ignore pas que dix pour cent de baleinium en moins doit poser de sérieux problèmes à Léonora Cabana. Certaines activités industrielles doivent en pâtir.

— Évidemment, dit Reiner, sans paraître choqué du sens nouveau de l'entretien, et je ne vous cacherai pas, vous devez certainement le savoir, que je lui revends du fuphoc puisque nous avons la chance d'être largement ravitaillés en cette huile. Nous avons repris nos échanges et elle ne paraît pas m'en vouloir, du moins en apparence, de m'être tourné vers vous. Mais je reste tout de même prudent. C'est une femme si habile, si rusée, si séduisante aussi.

Il eut un petit sourire désabusé.

— Quand vous êtes en sa compagnie, vous avez l'impression d'être le seul homme au monde qu'elle admire, qu'elle désire, je ne le nie pas et ce n'est pas présomptueux, puisque je sais qu'elle agit de la sorte avec n'importe quel

mâle, même décati ou doté d'un comportement de mufle. Elle franchit aisément ses répugnances, peut oublier son éducation, sa grande intelligence pour se mettre à la portée de types imbuables. J'ai cru un temps que nous pourrions éventuellement former un couple, sans jamais abandonner nos prérogatives ou nos responsabilités, comme vous voulez, mais je suis vraiment d'une naïveté incroyable.

Touché par cette marque de confiance, Lien Rag restait silencieux. Visiblement Reiner avait souffert de cette situation, n'ayant pas tout de suite compris que cette jolie femme incendiaire se servait de son sex-appeal pour capturer ses partenaires et les façonner à sa guise. Ce n'était pas qu'une allumeuse, elle allait jusqu'au bout de ses provocations car elle aimait le plaisir et les hommes, mais elle tirait finalement parti des avantages qui donnaient à sa personne une réputation d'habile politique. Les sondages d'opinion lui accordaient des chiffres inouïs, même si certains pouvaient prêter à suspicion.

— Je vous ennuie avec mes confidences d'adolescent, mais cette femme m'a enflammé non seulement les sens, mais le cœur. Je suis assez piètre analyste de mon comportement et j'utilise des mots de feuilleton romanesque, cependant c'est ainsi.

Puis il cessa de se confier et ils étudièrent la situation en général. L'entretien du détroit de Magellan devenait chaque jour plus onéreux, même si la température se stabilisait quelque peu, restant en général autour des moins trente. Acceptant de prendre en charge les trois quarts des dépenses, puisque la Patagonie occidentale n'avait plus besoin de baleinium, donc du passage des cargos, Léonora Cabana ne parvenait plus à équilibrer son budget.

— Et le cours élevé de l'océano ne lui permet pas d'utiliser les dollars estampillés que les banques lui proposent. Des banques qui appartiennent, vous vous en doutez, à la Caste des Aiguilleurs. Nous enregistrons aujourd'hui même la cote de trois dollars quarante pour deux océanos. C'est énorme. Mais il y a cette rumeur que Lascasas rencontrerait prochainement le nouveau président de la Panaméricaine, Opérasque.

— Vous me confirmez donc que cet Opérasque a bien repris le pouvoir ? J'ai connu Fortalès lors de notre conférence de la mer de Weddell et je l'avais apprécié. Malheureusement les difficultés de communication ne nous ont pas permis d'autres échanges.

— Ce sont des nouvelles confirmées aujourd'hui même par un message secret de Léonora Cabana qui elle aussi commence à s'inquiéter. Si le Sud et le Nord de l'Amérique se refondent en la seule Compagnie Panaméricaine, les jours des deux Patagonie sont comptés. Elle comprend désormais quelle erreur de stratégie elle a commise en acceptant les aides de Lascasas.

— Comment pourront-ils se réunir si l'un et l'autre, vous savez très bien à quel point ils sont fanatiques du rail, refusent tout autre moyen de communication ? Il n'existe pas pour l'instant de réseau, ni même une simple voie ferrée entre le Nord et le Sud. Lascasas est toujours cantonné dans les Andes et il reste des milliers de kilomètres à franchir.

— Je l'ignore, mais il semble que cette entrevue soit ardemment désirée par l'un et l'autre Grands Maîtres. Peut-être feront-ils abstraction de leur attachement au rail pour utiliser n'importe quel autre moyen. À tous les coups ce sera un bateau, mais de quelle importance ? Jusqu'ici Lascasas n'a fait construire que des lanchas, ces grandes chaloupes pontées qui peuvent embarquer jusqu'à plusieurs dizaines d'hommes et du matériel. Les Panaméricains n'ont pas de navires.

— Nous avons arraisonné quelques-unes de ces lanchas dans la mer de Ross. Des francs-tireurs venaient tuer nos éléphants de mer, non pour en tirer de l'huile ou de la viande, mais juste pour nous faire dépasser le quota de deux cent mille têtes et mécontenter les Roux à notre égard. Nous avons là-bas une demi-brigade qui les traque. Je vois mal Opérasque et Lascasas discuter à bord d'une de ces embarcations qui restent tout de même assez primitives dans leur aménagement.

Ils bavardèrent encore un peu, puis Lien Rag laissa à Reiner le temps de se préparer pour sa réception diplomatique, et la jolie Marina Estaban le conduisit à son traintel et tint à vérifier si son compartiment correspondait à ce qu'on lui avait assuré. Il en fut à la fois flatté et décontenancé, lui qui depuis des années n'avait pas eu à conquérir de partenaire. Il se sentait stupide et maladroit, et malgré son âge, ridicule, tandis qu'elle inspectait la salle de bains et la literie.

— Eh bien à ce soir, fit-elle d'une voix pleine de tendresse. À quelle heure dois-je venir vous chercher ?

— Comme il vous conviendra. Je ne veux pas perturber votre vie de famille.

— Oh, ne vous inquiétez pas, je vis seule depuis quelque temps. Je viendrai à neuf heures. Je souhaite vous faire passer une bonne soirée pour oublier la déception de ne pas être en compagnie de Reiner.

Là il retrouva son esprit de répartie :

— Je ne perds pas au change et je n'ai aucune attirance pour Reiner, savez-vous, en dehors de notre amitié.

Ce fut elle qui rougit mais avec un sourire de connivence.

CHAPITRE 14

Les unités légères, escadres de patrouilleurs, de contre-torpilleurs et d'avisos rejoignirent, sous le commandement de l'amiral Kinnjone, le gros de la III^e Flotte, à hauteur du 45^e parallèle. L'intention première du vieux marin était de rouler vers Salt Lake Station pour l'assiéger et forcer Opérasque à se retirer. Il avait déjà agi de la sorte avec un certain succès et pensait pouvoir renouveler cette intervention.

Mais son état-major le surprit désagréablement. Il l'avait réuni pour exposer ses intentions et ses objectifs. Il le faisait toujours. C'était un chef qui prenait conseil de ses officiers, les consultant pour toutes les décisions graves.

— Voyageur amiral, nous ne sommes pas des admirateurs béats du Grand Maître Opérasque, mais nous avons des informations qui ne vous sont pas parvenues quand vous étiez en mission du côté du golfe de Californie.

— Où nous avons surpris des embarcations chargées de soldats affirmant appartenir aux Aiguilleurs de Lascasas, ce fou qui s'est enfermé dans la forteresse des Andes.

— Voyageur amiral, nous avons appris que l'opinion publique se montrait très favorable, contrairement à la dernière prise de pouvoir par le même personnage, car en quelques jours il a réussi là où Fortalès avait échoué. Il a stabilisé la température. Là-haut, dans la province de l'ancien Canada et dans le Groenland, la moyenne s'établit à moins vingt-cinq degrés et vous savez, comme nous tous, que c'est la température à laquelle nous sommes habitués depuis des générations. C'est celle qui permet d'avoir des inlandsis soudés pour les voies ferrées, celle qui crée des banquises à peu près stables. Cette température permet les cultures, les élevages sous serre sans à-coups, la réduction de la dépense énergétique et d'ailleurs, sans tarder, la température des stations sous dômes, coupoles, verrières a été relevée et les gens peuvent à nouveau aller et venir sans grelotter. C'est très important.

Kinnjone avait écouté son vice-amiral lui exposer la situation sans l'interrompre. Il regardait chacun des visages de ces officiers supérieurs et y lisait une entière approbation de ce qui était exposé. Il se rendait compte que son goût pour les expéditions aventureuses avec de petites unités, en compagnie d'officiers subalternes et de simples marins, venait de lui jouer un sale tour. Il avait perdu le contact avec la réalité et surtout la réalité climatique, et donc politique. Pourtant il ne regrettait rien. Il aimait partager la

vie des petits subalternes, manger et boire de la bière avec eux, chanter au besoin quelques chansons paillardes et rire de blagues éculées. Pour lui, la vie d'un marin c'était cela, et non les cérémonies guindées, les réceptions, les parades, les revues prestigieuses.

— Voulez-vous dire que vous refusez de rouler en direction de Salt Lake Station pour forcer Opérasque à décamper ?

Le vice-amiral Sommer retint un sourire car il retrouvait le langage habituel de son supérieur, mais il approuva de la tête et les autres officiers firent de même.

Kinnjone s'assit familièrement sur son bureau, comme il le faisait d'ordinaire quand il en avait une bien bonne à raconter, mais cette fois son visage était grave.

— Je dois vous dire que je suis surpris, mais que manquant de nouvelles depuis des semaines je comprends que la situation soit tout à fait différente. Maintenant il faut que vous sachiez que le coup de force d'Opérasque a été soigneusement minuté, car le processus qui visait à stopper la progression du froid était enclenché depuis des jours et allait aboutir. Il y a une créature extraordinaire, une femme, Louria Finister, patronne du train-observatoire de NPST, qui avait mis en place un dispositif capable d'enrayer cette catastrophe, et les Grands Maîtres Aiguilleurs hurlaient que c'était une imposture, alors qu'ils savaient fort bien que cette astrophysicienne de génie était dans le vrai. Ce que je vous dis, c'est Fortalès qui me l'a raconté. Lui-même traversait des périodes de doute, car Louria Finister lui avait exposé une théorie si incroyable qu'il ne parvenait pas à l'accepter, mais nous en reparlerons plus tard, si vous le souhaitez. Donc, cette fille géniale était en train de réussir son pari lorsque Opérasque décida d'intervenir pour en cueillir les bénéfices, et c'est pourquoi sa cote de popularité se trouve au plus haut. À quelques jours près, c'était Fortalès qui faisait un triomphe.

Il ne s'attendait pas à des acclamations, mais le silence de plomb qui s'abattit sur le groupe le laissa quelque peu accablé. Il n'avait pas réussi à les convaincre et si ceux-là refusaient de rouler vers SLS, personne ne le suivrait.

— Sir, dit alors le capitaine de vaisseau Harnovre, quelque temps avant son éviction l'ex-président Fortalès avait lancé une chasse aux Aliens venus d'Altaï, et des scientifiques comme Esquaille, comme Claudion Hyponias et un certain Bourguine avaient donné leur appui à cette traque. Ces gens venus de ce morceau de Lune seraient les descendants de ceux qui travaillaient dans ces laboratoires, et auraient envers les Terriens des ressentiments profonds. Ils sont sur Terre pour effectuer des sabotages, bouleverser notre société et il était normal que le pouvoir intervienne. Je vous le dis, c'est Fortalès qui a lancé cet ordre d'arrestation et non Opérasque.

— Que faites-vous dans cette assemblée ? demanda Kinnjone pour toute réponse. Vous n'avez jamais été nommé officier supérieur d'état-major, que je sache.

Il n'avait jamais aimé cet homme-là, issu d'une riche famille ayant fait fortune dans des trafics plus ou moins licites.

— Où est le capitaine Christo Jameson ?

— En permission, voyageur amiral, dit Sommer, et j'ai pensé que Harnovre pourrait le remplacer sans problèmes.

Kinnjone haussa les épaules.

— Fortalès ne pouvait expliquer à l'opinion publique la réalité et si je vous la révèle vous me traiterez de vieux chnoque cinglé. Puisque la simple vérité aurait paru trop inconcevable, des crétins comme Esquaille ont trouvé le bouc émissaire idéal en inventant une autre histoire tout à fait aussi invraisemblable. Je vous rappelle qu'Esquaille est quelquefois intervenu dans la marine et que chaque fois ce fut une catastrophe. Ce piètre personnage se croit omniscient et je me souviens de ses calculs au sujet de la banquise du Pacifique Nord. Il assurait qu'on pouvait rouler sur cette glace, et résultat deux avisos par un fond de deux mille mètres, avec en tout vingt-huit bonshommes.

— Je veux bien admettre qu'il a des lacunes, poursuit le capitaine de vaisseau, nullement affecté par l'interpellation de son amiral, mais Claudion Hyponias, directeur de l'observatoire de 87°7 Station, est tout de même une sommité.

— Oui, mais il a viré de bord. Il défendait la thèse de Louria Finister sur la biologisation... Zut, voilà que je lâche le morceau alors que je n'ai pas le temps ni l'envie de vous en dire plus. Il était aux côtés de Finister et il l'a trahie. Contre un poste à la Présidence.

— Il est secrétaire d'État à la Recherche scientifique.

— L'escalade dans l'ambition et le reniement de toute la nouvelle science. Les autres sont des pontifes qui n'ont jamais rien imaginé, rien trouvé, n'ont fait que puiser dans les gisements intellectuels de documentation, pour retrouver comment nos ancêtres d'avant la glaciation progressaient dans les découvertes. Ils n'ont fait que copier et souvent sans comprendre. Donc vous refusez de rouler vers la capitale ?

— Nous refusons, parce que nous aurons contre nous la majorité de la population, et que nous ne sommes pas chargés de régler les problèmes politiques. Notre précédente intervention contre Opérasque avait reçu l'aval

de l'opinion publique et, souvenez-vous, des Aiguilleurs subalternes et surtout de la Traction et de la Manutention.

Ces deux centrales se sont mises en grève, ce qui nous a bien aidés. Maintenant, nous serons mal accueillis. Il paraît qu'à l'annonce de la stabilisation du froid, des milliers de colons se ruent vers le Sud, et nous en avons vu passer entassés dans des convois qui ne devraient pas être autorisés à rouler.

Sommer se taisant, Harnovre se crut autorisé à parler :

— L'arrestation des Aliens d'Altaï donne des résultats. Ils reconnaissent tous être venus sur Terre pour des attentats terroristes, pour déstabiliser notre Compagnie.

— Cela m'étonne, car qui dit terroristes dit individus formés auparavant, soumis à un entraînement féroce. Et dès qu'on les arrête, ils crachent le morceau, ces faux durs ? On a dû les forcer à avouer n'importe quoi. Les moyens de pression psychologiques et physiques sont une réalité, voyageur capitaine de vaisseau Harnovre non autorisé à faire partie de l'état-major.

Cette fois Harnovre encaissa mal le coup. Il se leva et se dirigea vers la sortie.

— Capitaine ?

Il s'arrêta sans se retourner.

— Vous allez retourner à votre siège, vous lever, demander l'autorisation de sortir, saluer réglementairement, faire un demi-tour impeccable et seulement alors, si je vous donne mon accord, vous pourrez sortir.

Cette première reprise en main fut à deux doigts d'échouer, car même le vice-amiral paraissait désapprouver son chef. Mais la majorité des autres officiers regardèrent Harnovre de telle façon qu'il dut se plier aux ordres. Lorsqu'il fut sorti, la pesante atmosphère ne se dissipa nullement.

— Nous n'irons pas à Salt Lake Station, mais nous allons tout de même rester vigilants, dit Kinnjone. Il y aura dérapage et vous le savez bien.

À cet instant, sur l'écran encastré dans son bureau, on lui signala un message de l'amirauté. Il apparut peu après et il le découvrit avec une stupeur qui ne se manifesta ni sur son visage ni dans son comportement. Soupçonné d'être un Alien, le capitaine de vaisseau Christo Jameson avait blessé deux soldats pour éviter son arrestation et avait fui en compagnie d'une femme, également soupçonnée d'être une extraterrestre.

Tranquillement, il collationna le message puis appela sur l'écran le dossier de Christo. C'était le fils d'un camarade de promotion mort au combat jadis, en Compagnie de la Banquise, et que Kinnjone avait en affection. Comme il le savait déjà, le dossier était net. Il avait sous les yeux la lignée des Jameson jusqu'à la sixième génération, côté père et mère. La marine se contentait de trois générations, mais le garçon, par esprit de contestation, en avait trouvé six.

— Voyageurs officiers, j'ai une communication à vous faire. Voici le message que m'envoie l'amirauté. Il s'agit de votre collègue Christo Jameson.

Il lut le message dans l'ahurissement général, puis il apporta les précisions sur la généalogie de leur camarade.

— Voilà les gens qu'Opérasque fait arrêter, des Terriens d'origine irréfutable. N'est-ce pas la preuve que cette traque est un mensonge éhonté, et qu'en réalité il ne s'agit pas de mettre un frein à l'action des terroristes, mais de se débarrasser de tous les opposants. Et je connais assez Jameson pour assurer qu'il n'est pas des fidèles d'Opérasque. Libre à vous maintenant de tirer les conclusions de cette affaire. Mais si dans la III^e Flotte on accepte cette forfaiture, il est possible que la marine dans son ensemble réagisse différemment. Bonsoir, voyageurs officiers.

CHAPITRE 15

Parce qu'on avait retrouvé leurs noms dans les enregistrements du docteur Ravalin, les Sangole furent arrêtés ainsi que leur petite fille. Les soldats se présentèrent au tender rempli de charbon pour mettre la main sur le soutier Césaire, mais ce dernier avait pu sauter en marche sans trop de casse et erra dans la solitude glacée du pôle. Une chance qu'il ait pu revêtir sa combinaison isotherme chauffante, mais il ne savait trop où aller. Il allait essayer de retrouver le chemin de cette ferme sous verrière qu'il avait louée, espérant que là-bas il serait tranquille, mais elle se trouvait de l'autre côté du réseau circulaire.

Il dut marcher deux jours avant de pouvoir embarquer à bord d'un train de marchandises, et tomba sur une bande de traîne-wagons complètement ivres qui l'acclamèrent sans savoir pourquoi. Il put manger quelque chose, boire aussi. Ces clodos avaient mis la main sur des fûts isolants de bière et s'en rendaient malades. Il les abandonna dans une station moyenne et attendit tranquillement le train qui, il l'espérait, le ramènerait à proximité de sa ferme. C'était un omnibus et il descendrait à un arrêt automatique. De là il n'aurait qu'une demi-journée de marche pour rejoindre sa ferme.

Dans le journal qu'il avait acheté il put lire les noms des dernières arrestations d'Aliens. Lui disait Flattyens car ils étaient originaires de Flatty, le Bulb, deuxième satellite vivant de la Terre. Il ne comprenait pas la raison de ce nom très péjoratif mais s'en moquait, préférant Flattyens à Aliens.

Chez lui, enfin, il trouva de quoi se nourrir et de quoi se chauffer. Il avait travaillé dur pour rendre cette bicoque habitable. Un vieux wagon qui n'avait même plus de roues, en infraction flagrante avec les lois de la Compagnie. On ne pouvait donc le déplacer et il gisait là, à moitié effondré au bout de ces deux rails enfouis sous la glace. La verrière avait besoin d'être réparée, mais il allait manquer d'argent pour le faire, et devrait se contenter d'un petit espace bien chauffé. Pour rendre cette ferme habitable il avait beaucoup dépensé, ayant loué une plateforme pour transporter ses réserves d'huile, de nourriture et quelques matériaux.

Il avait creusé un tunnel sous la glace qui aboutissait à une congère de taille moyenne, en réalité un igloo camouflé sommairement aménagé, où il pourrait se réfugier si jamais la police ferroviaire venait pour l'arrêter. Lorsqu'il avait loué cette ferme à un vieux bonhomme qui vivait dans un hospice, il n'avait pas donné tout son nom. Le vieux, contre le prix de la

location de six mois en argent liquide, lui avait signé un reçu au nom de Césaire qui faisait de lui un locataire incontestable.

Le troisième jour de son arrivée, il vit passer un groupe de Roux à bonne distance. Ils avaient chassé un phoque et le traînaient derrière eux. C'est ainsi qu'il put remonter grâce à ces marques sanglantes jusqu'au trou où les Hommes du Froid avaient harponné l'animal. Il s'était muni d'un harpon fabriqué avec une vieille lame de couteau et il attendit patiemment qu'un autre phoque se présente. L'épaisseur de la glace dans cette dépression n'était que d'un mètre, et les animaux marins devaient se hisser d'un bond sur la glace pour se reposer. Il y avait des traces de leurs nageoires griffues.

À la nuit, il allait retourner chez lui lorsqu'un jeune phoque bondit hors de l'eau et retomba lourdement sur la glace. Il n'eut pas le temps de reprendre ses esprits après ce choc, car Césaire le harponna.

Il le remorqua jusque chez lui, le fit réchauffer pour pouvoir le dépecer, étant raide de froid. Il prit une page de journal pour y déposer les entrailles, se réservant d'aller les enfouir le lendemain au petit jour. Et c'est ainsi qu'il put lire un nom de petite station qui lui rappelait quelque chose. Shelling Station. Pourquoi appeler un endroit ainsi, shelling signifiant en gros coquillage ? Y avait-il des huîtres ou d'autres fruits de mer dans les fonds, sous la banquise ? Peu importait mais il se souvint que les gens qui s'appelaient Marqua se dirigeaient vers une station de ramassage de coquillages, quand ils avaient discuté avec son petit cousin, Pat Sangole. Et ce dernier lui avait rapporté ces conversations. Parce que les Marqua étaient aussi des Flattyens. Il l'avait su ensuite quand leur fille fut recherchée.

CHAPITRE 16

— Il faut que je parte, que je m'éloigne de NPST, car ainsi Hyponias ne pourra rien contre toi, ne pourra pas te forcer à détruire Altaï pour justifier une thèse absurde. Il échouera à faire admettre que les fameux Aliens arrêtés sont des terroristes, puisqu'il ne pourra pas diffuser sur les télévisions de la Compagnie le film de la destruction de ce bout de Lune.

— Il trouvera autre chose, fit Louria. Je ne veux pas que tu partes à cause de ça. Nous avons quarante-huit heures pour réfléchir. Et si dans quarante-huit heures nous ne sommes pas prêts ou non disposés à détruire Altaï, que pourra-t-il faire ? Il a besoin de nous pour accomplir cette œuvre qui fera sa gloire. Il est d'une ambition démesurée, se voit peut-être nommé aux plus hautes fonctions. Je ne serais pas surprise qu'Opérasque décide d'en faire un Aiguilleur avec tout de suite un grade important. Il a enfin trouvé le scientifique qui, contrairement à Esquaille, est une valeur sûre.

— Il a déjà eu Charlster.

— Plus ou moins, rectifia Louria. Charlster était trahi.

— Tu vas mettre les autres au courant ? Sur les quarante-huit heures de l'ultimatum il n'en reste plus que quarante-six.

— Roggery est capable de refuser tout net.

— Si je pars, tu disposeras d'un long sursis. Il sera complètement désarçonné, notre Claudion Hyponias qui parfois ne sait pas maîtriser ses nerfs.

— Que m'importe dans le fond la destruction d'Altaï, que représente ce chicot de Lune par rapport à ta liberté ?

— N'essaye pas de trahir ta pensée. Ce chicot de Lune, comme tu l'appelles, recèle un potentiel extraordinaire de découvertes avec leur mise en application. Charlster non seulement a flairé l'indépendance des logiciels de ces laboratoires spatiaux, mais il a réussi à leur faire admettre ses propres intentions. Comment a-t-il procédé, nous l'ignorons, mais réfléchis. Si nous préservions Altaï de toute attaque et que nous puissions d'une façon ou d'une autre comprendre leur fonctionnement, accéder à leur intelligence électronique, nous pourrions acquérir une maîtrise sur toutes les installations informatiques de la Terre. Peux-tu me jurer qu'à l'heure actuelle nos

différents systèmes de communications, d'archives, de transmission des consignes, jusqu'aux signaux ferroviaires, sont directement commandés par nous autres les hommes, et non par tout un ensemble de mémoires centrales, de mémoires vives et les mortes, celles de stockage ?

Il prit son visage entre ses mains et sonda la profondeur de son regard.

— Peux-tu me rassurer pleinement à ce sujet ? M'affirmer que si je t'envoie un e-mail d'amoureux, il n'est pas analysé, soupesé par ces entités électroniques qui décident en un éclair, une nano seconde s'il est compatible avec leur propre survie ? Chaque message, des millions, des milliards de messages seraient éventuellement analysés et expurgés, au cas où un petit malin, quelque part dans le monde, essaierait d'attirer l'attention sur un fonctionnement discordant des réseaux informatiques. Je suis certain que cela s'est produit pas mal de fois et que ces e-gènes, comme les appelait Charlster, et avant lui ces chercheurs de jadis, veillent et que leur censure est impitoyable.

Elle écarta ses mains, s'éloigna quelque peu.

— Là tu t'exaltes un peu trop, tu verses carrément dans une suspicion générale, une paranoïa qui n'a certainement aucune raison de naître d'hypothèses incontrôlées.

— Ce qui s'est produit dans l'espace a pu se propager sur la Terre. Car le processus de biologisation était en germe avant l'explosion de la Lune.

— Tu ne peux le prouver.

— Il a fallu des siècles d'isolement du chicot lunaire pour que ces logiciels soient libérés des Imbus, tu sais bien, ces techniciens bouffis de leur importance, qui croyant être les maîtres des logiciels ne faisaient et ne font toujours que leur obéir. Et qui le savent, mais leur vanité les empêche de l'avouer. Des siècles donc pour conquérir l'indépendance, la liberté totale par rapport à l'homme et pourquoi pas la même chose sur Terre ?

— Pour la bonne raison que tout le matériel électronique fut détruit ou enfoui sous la glace, et que nous passâmes des siècles à reconstituer peu à peu toutes les techniques anciennes, y compris l'informatique. Ne me dis pas qu'un ordinateur enfoui sous vingt à trente mètres de glace a pu non seulement survivre, mais progresser dans sa libération. Où aurait-il trouvé l'énergie nécessaire ?

— Que savons-nous des progrès de l'humanité jusqu'à l'année 2050, date de l'explosion lunaire ? Où en étaient les chercheurs ? Nous savons qu'un logiciel peut s'autoreproduire, pourquoi n'auraient-ils pas acquis le moyen de

s'alimenter par des procédés nouveaux et inconnus ? Les dernières machines découvertes dans les fouilles ont présenté de telles énigmes que nous avons renoncé à les reproduire. Tu sais bien qu'il y en a plein les caves des centres de recherches. Des physiciens ont passé leur vie penchés sur leurs entrailles étranges, sans jamais en tirer la moindre certitude. Rien, rien du tout. Et l'équipement des laboratoires lunaires devait être d'une haute technologie, comporter les dernières fabrications de la Terre, insistait Harold.

Louria s'énervait car le temps passait et cette discussion devenait stérile, ne les aiderait pas à résoudre le problème de Harold.

— Tu m'excuseras, mais je dois réunir tout le monde pour faire part de la décision de Claudion Hyponias, et par le fait celle d'Opérasque.

— Laisse-moi terminer. Ce que je voulais te faire comprendre, c'est que même un Opérasque, aussi dément qu'il soit, ne peut accepter qu'un pouvoir occulte, celui des logiciels biologisés, lui fasse concurrence. Si nous parvenions à lui faire comprendre que c'est l'étude des systèmes d'Altaï qui peut donner le moyen de mettre un terme à cette indépendance des entités électroniques, nous ferions un grand pas. Ni toi, ni moi, ni personne, même pas le plus simple des habitants de cette planète qui ne comprend rien à la science, ne saurait accepter qu'un pouvoir souterrain le manipule à son insu dans le moindre de ses actes.

— Et comment feras-tu pour obtenir une entrevue avec Opérasque ? Et même, ça ne marchera pas.

— Il est certain que moi, Harold Kowning, soupçonné d'être un Alien, n'ai aucune chance, alors que toi tu peux espérer l'approcher. Il doit exister un moyen, une filière.

— La hiérarchie est bien établie et ce genre de démarche transitera automatiquement par Claudion Hyponias. Il n'y a pas d'autre voie. Maintenant je vais réunir tous ceux qui sont concernés par la destruction d'Altaï.

Comme il ne paraissait pas décidé à quitter son bureau, elle se leva et sortit, rejoignit son compartiment et essaya de remettre de l'ordre dans son esprit. Quand elle revint, son ami n'était plus là et elle put lancer les convocations d'une réunion dans une heure, étant donné, dit-elle, l'urgence de l'ordre du jour.

Ce fut dans l'amphithéâtre qu'ils arrivèrent nombreux. Les conversations étaient plus qu'animées, souvent agressives. Chacun redoutait le pire, peut-être la fin du train-observatoire, la dispersion du personnel.

— Je ne vais pas m’attarder dans des préliminaires qui nous feraient perdre du temps. J’ai reçu un appel téléphonique de notre nouveau secrétaire d’État à la Recherche scientifique, Claudion Hyponias. Il nous ordonne d’envisager dans les quarante-huit heures la destruction d’Altaï, avec le couplage radio laser que le service radio de l’observatoire a mis au point. Cette opération se fera en présence du secrétaire d’État, et sera en même temps télévisée et diffusée sur tous les écrans de télévisions individuelles. Le pouvoir veut rassurer les voyageurs de la Compagnie en leur prouvant qu’il est décidé à attaquer les... ennemis de la Panaméricaine.

Chacun comprit que cette dernière phrase avait eu du mal à sortir de la bouche de leur directrice.

— Voilà ce que j’avais à vous communiquer. Nous ne disposons pas d’un délai très important et nous allons même devoir travailler dur si vous vous manifestez en faveur de cette destruction. Avant de vous exposer certains arguments personnels, je préfère vous entendre, vous.

Si sa voix faiblit à ce moment-là, c’est parce qu’elle avait flairé au fur et à mesure qu’elle parlait un air de grand soulagement soufflant dans la salle. Les présents s’étaient attendus au pire et ils estimaient que la destruction d’Altaï, si elle permettait la survie de leur emploi, ne souffrait aucune réserve. Déjà les partisans de cette destruction bavardaient entre eux avec des sourires libérés, mais une minorité restait sombre, et elle voyait surtout les mines défaites de Roggerly et de son équipe radio. Mais il y avait aussi Jane Marwell, tassée dans son fauteuil d’handicapée, qui fixait l’estrade d’un air furieux. Et ce fut elle qui ouvrit la série des questions.

— Détruire Altaï sans études préalables, c’est prendre des risques énormes. Lorsque la Lune explosa il y a quelque deux millénaires, nous en avons vu les conséquences, du moins nous les avons supportées, et avant nous les survivants qui sombrèrent dans une sorte de préhistoire sauvage et primitive. Il fallut des siècles pour que l’homme retrouve en partie ses marques, et nous ne pouvons dire aujourd’hui qu’il a reconquis le niveau de vie matérielle et intellectuelle d’avant la glaciation. J’estime même que nous en sommes très loin et que nous avons presque un siècle de retard à ce sujet. C’est-à-dire que nous avons difficilement atteint le palier des années 1950-1970. Et que parvenir en 2050 nous prendra un siècle.

Il y eut des murmures, puis des protestations très énervées.

— Qu’est-ce que ça vient faire là-dedans... On s’en fout. Nous, ce que nous voulons c’est faire notre boulot... Puisque nous avons les moyens de le faire, détruisons ce morceau de Lune et qu’on n’en parle plus.

Mais Jane Marwell était en possession d’une voix qui pouvait couvrir

n'importe quel brouhaha. Et lorsqu'elle commença d'expliquer ses raisons d'être réservée, on finit par l'écouter.

— Lequel parmi vous, voyageurs, voyageuses, astrophysiciens surtout, pourrait me rassurer sur les suites de cette destruction ? Lequel a étudié l'impact de la disparition d'Altaï ? Imaginez tout le système solaire suspendu à ce bout de Lune, ce chicot comme disent certains. Que seront les effets sur l'attraction universelle, le magnétisme et j'en passe ?

— Il faut en finir avec le terrorisme de ces Aliens venus d'Altaï, cria le plus ancien des astrophysiciens, un certain Junky venu de l'industrie nucléaire, qui s'était reconverti en deux ans dans l'étude des astres et du système solaire, sans jamais se départir de ses idées reçues sur la diabolisation de l'astronomie entretenue des siècles durant.

Il fut applaudi par une dizaine de personnes seulement. La majorité déclarée pour la destruction ne le suivait pas dans cette aberration propagée par le nouveau pouvoir. À la grande surprise de Louria, Jane Marwell pour la première fois, oubliant ses interventions précédentes fort critiques, se prononçait en faveur de la thèse des Aliens issus de Flatty. Toutefois elle n'utilisa pas ce nom, mais celui de Shade. C'était ainsi que Louria avait au début baptisé la nébuleuse découverte, avant qu'elle n'ait la conviction qu'il s'agissait d'un deuxième Bulb, et plus tard que cet animal était jadis appelé Flatty par les chasseurs de Bulbs.

— Professeur Junky, je me suis toujours demandé ce qui vous avait poussé vers l'astrophysique, alors que vous pataugiez dans des problèmes insolubles de radioactivité, dans une des centrales nucléaires de la Compagnie. Il vous fallait une porte de sortie car vous aviez peur d'y crever et vous avez choisi notre discipline sans même y réfléchir, alors qu'elle concrétise tout ce que vous haïssez, qu'elle révulse votre éducation étriquée, une vague connaissance acquise dans vos médiocres études qui firent de vous un scientifique routinier, attentif à ne pas déplaire en haut lieu et professant des inepties.

Assommé par cette avalanche qu'il n'attendait pas, Junky n'opposa que des protestations vite couvertes par la rumeur générale. Et Jane Marwell força encore le ton :

— Il n'y a pas de terroristes aliens. Il y a des extraterrestres dont certains vivent chez nous depuis des dizaines d'années, voire un ou deux siècles, sans avoir jamais commis le moindre acte hostile contre notre société. Je pense que nous courons les plus grands risques en détruisant ce satellite de la Terre et qu'il faut sur-le-champ en prévenir non seulement le secrétaire d'État, mais la Présidence. Et si je dois me rendre à Salt Lake Station pour exprimer mes craintes, je le ferai. Si certains veulent se joindre à moi, ils sont les bienvenus,

mais même seule dans mon fauteuil électrique, je ferai le voyage. Je pense, voyageuse Finister, qu'il faut créer de toute urgence une commission qui étudiera l'action d'Altaï sur l'équilibre sidéral, et établira dans quelles conditions on doit oui ou non le détruire.

Les mêmes, ceux de cette majorité indifférente qui se méfiait de ces propositions risquant d'indisposer Opérasque à leur égard et les priver d'emploi, essayèrent de protester, mais leur groupe commençait de s'effriter, et certains d'entre eux parurent approuver Jane Marwell.

Louria, très émue, adressa un regard de remerciement à celle qui depuis toujours la bombardait de remarques acerbes et sceptiques. Ce que proposait Jane Marwell était le bon sens même et elle s'en voulait de ne pas y avoir songé. Mais dans sa peur de voir Harold arrêté ou aussi qu'il disparaisse, elle était prête à subir le diktat de Claudion. Les arguments de Jane Marwell convainraient mieux Opérasque que le vague danger représenté par des logiciens réfractaires.

Quelques instants plus tard, ils se retrouvaient une dizaine dans le bureau de Louria, dont Jane Marwell et Harold, Roggerly également. Il fut décidé que la délégation se composerait de huit personnes et utiliserait la draisine prioritaire de Louria. La commission de recherches sur l'effet d'une disparition d'Altaï naquit en même temps.

— Il faut que nous trouvions très vite les inconvénients majeurs de cette destruction, disait Jane Marwell. J'ai le sentiment qu'Altaï repousse les poussières lunaires, car jamais nous n'en avons vu la moindre trace autour de ce bloc rocheux. Si Altaï disparaît, peut-être que nous provoquerons de grands remous qui nous replongeront dans une nouvelle période glaciaire, du moins qui, après quelques jours de retour à la normale et à une meilleure lumière, nous engloutira dans le crépuscule glauque et une recrudescence du froid. Un hiver total.

Harold, lui, trouva le moyen de glisser à Louria qu'il existait un intermédiaire qui, peut-être, leur permettrait de rencontrer Opérasque. Alcibion, l'agent double qui n'avait jamais cessé de travailler pour le Grand Maître.

— Oui, c'est une bonne idée, reconnut-elle. Il est possible que Cristella sache où il se trouve, car il a été libéré de prison peu après Bourguine. J'ignore si sa sœur dirige toujours cette fabrique de combinaisons isothermes.

Dans tout le train-observatoire régnait une effervescence qui paralysait certains services, le personnel non scientifique ayant appris que se préparait un événement qui pouvait s'avérer catastrophique.

CHAPITRE 17

Comme on le lui avait assuré, lorsqu'elle annonça aux gardes de la porte principale donnant accès à la station de Vinh qu'elle venait s'engager pour travailler sur l'île de Haï Nan, on la laissa entrer. Elle débarquait d'un omnibus qui déversait tout un groupe de jeunes gens venus également s'embaucher et qui menaient grand tapage, la plupart imbibés d'alcool de riz. Les gardes, lorsqu'ils furent entrés dans la station, les prièrent de se taire, de se ranger en colonne de trois et d'arrêter leurs stupidités. Ils eurent droit à un sermon sur le travail qui les attendait dans l'île. Ils n'auraient droit à une permission qu'au bout de trois mois, à condition d'avoir effectué un travail sans reproche et d'avoir observé la discipline imposée. Il n'était pas question que garçons et filles se fréquentent ni ne discutent entre eux. Ils seraient d'ailleurs séparés. Maintenant ils allaient emprunter le convoi qui traversait le golfe sur une levée de banquise.

Lorsque Fleur annonça à Kurty son intention de se rendre dans l'île de Haï Nan pour découvrir la réalité des fonderies de lard de solinas, il s'opposa totalement à ce projet.

— Tu as entendu nos visiteurs parler de ces maladies de peau que la graisse et les détergents trop puissants provoquent. La plupart des jeunes gens travaillant dans ces fonderies tombent malades et l'hôpital de Vinh Station ne les accepte pas. Mais comme il leur est interdit de rentrer chez eux et donc de mettre en garde les postulants aux mêmes emplois, ils meurent seuls, dans des conditions horribles. Beaucoup se suicident, même.

Mais elle persista dans ses intentions et lui dit qu'elle comptait sur lui pour la sortir de ce camp de travail, si elle ne donnait pas de nouvelles d'ici quinze jours.

— Tu sais très bien, répliqua-t-il, que je ne peux m'attarder plus longtemps ici, car il y aura un délateur pour aller à Vinh Station dire qu'une locomotive géante stationne dans l'intérieur des terres. Je ne peux envisager de conflit pour l'instant, car je n'ai pris aucune décision au sujet de ce trafic de baleinium. Je te laisse aller, mais je vais moi aussi m'éloigner.

Le petit train qui emportait ces nouveaux ouvriers vers l'île des fonderies était surchargé de marchandises diverses, et on entassa les gens dans un seul wagon où ils étouffèrent en leur disant qu'il n'y en avait que pour une heure. Fleur pensa que c'était déjà une mise à l'épreuve, car à l'arrivée tous étaient

flageolants sur leurs jambes, assommés et incapables de réagir quand les premières vapeurs de gras s'abattirent sur eux. En quelques minutes leurs vêtements furent imprégnés de cette matière oléagineuse et leurs visages paraissaient maladroitement enduits d'une crème de soin douteuse et puante.

En colonne trébuchante et silencieuse, les filles gagnèrent les dortoirs où des lits superposés les attendaient, mais la surveillante hurla que ceux du bas étaient occupés par les ouvrières déjà en place et que ne restaient que les châlits du haut. Et en haut l'air était saturé de gras. Il n'y avait aucune ventilation dans ces wagons destinés au logement et lorsqu'une fille demanda les douches il lui fut répondu qu'elles n'y auraient droit que lorsqu'elles travailleraient. La surveillante, elle, portait un masque en toile avec deux trous découpés pour les yeux. C'était impressionnant de voir cette toile se plaquer à sa bouche quand elle parlait, tandis que son regard méprisant flambait dans les deux trous.

— Les masques sont à vendre à la boutique des fonderies. L'EEC ne les fournit pas, que croyez-vous ? Vous aurez un salaire pour acheter ce qu'il vous faudra, des nouveaux vêtements, du détergent et des remèdes.

Les jours suivants, Fleur se rendit compte que pour se procurer ces choses indispensables, la paye d'une quinzaine était à peine suffisante. Et que les nouveaux venus s'endetteraient donc et ne pourraient jamais rembourser, car les vêtements, par exemple, devaient être changés fréquemment, et pour les entretenir il fallait les porter à la blanchisserie, qui elle aussi était payante. Fleur avait en poche des dollars estampillés mais les utilisait avec parcimonie et surtout méfiance, craignant d'attirer les voleurs et aussi les soupçons des surveillantes. On aurait pu trouver étrange qu'une fille des hautes terres soit en possession d'une liasse de billets. Quand elle avait parlé de venir dans l'île, Kurty lui avait dit qu'elle n'avait pas l'apparence d'une Asiatique, mais elle avait teint ses cheveux châtains en noir et avait su se donner la physionomie d'une métisse. Passé les contrôles, elle ne risquait plus grand-chose, puisque toutes les figures disparaissaient sous la couche du gras qui s'échappait des hautes cheminées des fonderies, devenaient anonymes. Il fallait sans cesse se nettoyer les yeux, le nez et la bouche pour voir et respirer.

Des surveillantes dans la section filles, il y en avait des dizaines, et affectée au découpage des quartiers de baleine, Fleur se vit encadrée, ainsi que les autres, par quatre femmes à la stature énorme, des Chinoises du Nord dures au travail et sans grande humanité, butées.

Il fallait débiter la viande à la scie manuelle et parfois au passe-partout, cette scie de plus d'un mètre qui se manie à deux. Elle trouva une première partenaire épuisée au bout d'une journée et leur couple fut sanctionné. Une demi-journée de salaire en moins. Fleur réclama une autre scieuse plus

énergique et obtint satisfaction.

La deuxième journée se passa beaucoup mieux et elle calcula qu'à deux elles avaient tranché dans les trois tonnes de viande. À côté, d'autres filles séparaient le lard de la chair.

CHAPITRE 18

Ann Suba ne s'était pas trop mal sortie de son entrevue avec les ingénieurs pétroliers et avait finalement pu fournir quelques indications sur les graphiques muets des explosions de sondages acoustiques. Elle avait su trouver les zones où pouvaient effectivement se trouver des strates gorgées d'huile. Elle avait même, et cela faisait partie de son travail quotidien là-bas dans la raffinerie qu'elle avait créée, analysé le gaz de pétrole, et la densité de matière huileuse avait été grâce à elle mise en évidence. Là où les ingénieurs ne trouvaient qu'un pourcentage insignifiant qui interdisait de poursuivre la recherche pour des raisons financières, elle put affirmer que dans certains échantillons le pourcentage était double et même triple, ce qui laissait quelques espoirs.

Elle partit à bord d'un convoi pour les zones de recherches et Pavakov devait les y rejoindre aussi vite que possible. Elle put constater que la Tcherskicie était l'un des États les plus évolués qu'elle ait connus, car l'organisation des recherches, par exemple, était un modèle du genre. Elle fut logée dans une caravane tirée par un glisseur et bénéficia de tout le confort d'un traintel de grand luxe. Le restaurant était tenu par un grand cuisinier et le travail dans ces conditions devenait un rêve.

Il y eut d'autres recherches acoustiques puis un petit forage léger à moins de cent mètres, mais le résultat fut décevant et comme elle avait laissé entendre qu'il pourrait y avoir là une poche d'or noir, elle se sentit mal à l'aise.

Le lendemain, Pavakov débarqua à son tour mais ne parut pas contrarié d'apprendre cet échec.

— J'ai lu que jadis, c'est-à-dire avant la glaciation, on effectuait des recherches par la voie aérienne. Je n'ai pas de grandes précisions là-dessus, mais on doit pouvoir en apprendre plus si on épulche les archives des différentes Compagnies. Depuis quelque temps elles sont accessibles par le réseau informatisé.

— Le mieux serait un dirigeable, dit-elle, sans imaginer un seul instant que son hôte pouvait avoir une arrière-pensée.

— Oui, bien sûr, mais je ne crois pas vraiment au plus léger que l'air, voyez-vous. Je les trouve fort encombrants. Pour remplacer par exemple un de

ces hydravions que vous construisiez dans le temps, à l'époque de Lacustra City, il faut des centaines de milliers de mètres cubes et des dimensions extravagantes. J'ai cru comprendre que dans le Sud existaient encore des hydravions de 320 et de 520.

— Je sais qu'on refait du neuf avec de vieux appareils, mais j'ignore si une véritable industrie aéronautique a vu le jour. Il en était question, cependant les matières premières sont difficiles à se procurer et seuls les récupérateurs qui ravagent les anciennes Compagnies peuvent fournir le matériau nécessaire.

— Lacustra était une merveilleuse entreprise, continua-t-il, sur un ton admiratif qui la flattait énormément. Vous avez grandement contribué à son expansion et à son éclat. Dans le monde c'était une admiration sans bornes, même si les Aiguilleurs de la Panaméricaine se montraient fort hostiles. S'ils l'avaient pu, ils auraient volontiers détruit ce modèle d'un modernisme bien étudié.

Elle redoutait qu'il ne fasse allusion à Charlster dont le rôle, malgré son ressentiment, avait été important dans la réputation de la cité. Et ses recherches sur le temps avaient permis d'éviter la pire des catastrophes, quand le réchauffement avait pris une vitesse folle, les obligeant à se retirer tous dans l'extrême Sud, à proximité de l'Antarctique, pour y respirer un air tempéré. Charlster, lui, avait été kidnappé par les Aiguilleurs.

— Et ce dirigeavion, quelle merveille ! s'exclamait Pavakov. C'est l'appareil le plus extraordinaire qui soit.

Ann Suba se rengorgeait, car c'était d'après ses propres études que l'usine avait pu se lancer dans la fabrication de ce prototype.

— Ne seriez-vous pas tenté par une nouvelle aventure ? Si vous repreniez vos plans et décidiez de construire le *sister* de ce prototype, je pourrais mettre à votre disposition autant de crédits qui seraient nécessaires, et également tous les matériaux indispensables, y compris les plus rares.

CHAPITRE 19

Lien Rag ne pensait pas posséder une telle renommée dans la population patagone de l'Ouest, mais lorsqu'il entra en compagnie de Marina Estaban dans la belle salle de restaurant déjà pleine, et que le maître d'hôtel les guida vers leur table, quelques dîneurs se levèrent pour applaudir. Et ce fut toute la salle qui suivit et qui honora ainsi le vieux glaciologue. Il crut tout d'abord que c'était la beauté et la fonction de sa compagne qui provoquaient cet accueil respectueux et chaleureux en même temps, mais elle secoua la tête, confirma :

— Vous êtes très célèbre chez nous. Et depuis longtemps. On sait que vous avez toujours combattu les Aiguilleurs et que vous nous avez aidés quand ils envahirent notre territoire. Je n'étais qu'une petite fille mais dans ma famille, partout, on parlait de vos exploits avec ce fabuleux appareil, le dirigeavion.

Il ne retint que ce terme de petite fille et d'un coup son bonheur d'être là et d'être honoré en fut altéré. Il s'inclina poliment pour remercier l'assistance puis s'assit en face de Marina. Elle remarqua son air mélancolique et allait lui demander ce qui n'allait pas, lorsqu'on apporta du véritable champagne. Lien Rag n'en revenait pas. Il en avait bu en Transeuropéenne lorsqu'il fréquentait la belle Floa, fille d'un gouverneur de province, une femme qui devait finir fusillée par des révoltés, mais il ignorait qu'il en existait encore quelques bouteilles. Celle-ci devait valoir un prix fabuleux, et c'était la direction du restaurant qui l'offrait.

— À nous ? dit carrément Marina en levant sa flûte.

Il leva la sienne puis se dressa pour la lever en direction des dîneurs, se rassit. Comme il l'avait craint, le vin était légèrement éventé, mais il l'apprécia néanmoins.

— Vous aviez l'air contrarié par cette standing ovation ?

— Non, le champagne m'a rappelé une amie morte dans des circonstances sanglantes.

— Floa Sadon, la fille du gouverneur de je ne sais plus quelle province transeuropéenne ?

Il la regarda et elle sourit.

— On trouve de nombreux sites sur vous et votre biographie. J'ai même vu des photographies de cette Floa, elle était fort belle. On disait qu'elle collectionnait les amants et les maîtresses. Vous avez été un de ses préférés, d'après ce que j'ai lu sur l'écran.

— Ce n'est plus une biographie, mais un roman osé.

— C'est vrai. Il y a même des dessins assez suggestifs, si vous voulez tout savoir. N'avez-vous jamais consulté ces sites qui parlent de vous avec enthousiasme comme l'homme du siècle ?

Il secoua la tête puis, décidé à changer de conversation, il osa lui dire la vérité.

— Je fus contrarié quand vous avez dit que du temps où je luttais avec vos compatriotes contre les Aiguilleurs, vous n'étiez qu'une petite fille. C'est ce qui m'a fait prendre conscience de notre grande différence d'âge. Croyez-vous que je pourrais être votre grand-père ?

Prise d'un fou rire, elle s'étrangla avec son champagne, et dut respirer à plusieurs reprises avant de pouvoir parler. Et elle le fit d'une voix merveilleuse de tendresse :

— Que m'importe, puisque vous êtes avec moi, et que je vous trouve toujours aussi désirable que lorsque j'ai commencé à tomber amoureuse de vous, vers quinze ans.

Suffoqué, il ne put répondre sur-le-champ.

— Je vous choque ? murmura-t-elle, inquiète.

— Il y a fort longtemps qu'on ne m'a pas trouvé désirable, savez-vous, jeune fille ?

— Les femmes qui le pensent n'ont pas toutes mon audace. Que diriez-vous d'un repas léger ? Une fois chez moi, si vous avez encore faim, je crois pouvoir la calmer.

— Est-ce un relent de nostalgie que de vouloir combler le regret de vos quinze ans ?

Elle cessa de sourire.

— Je n'ai pas de regrets, je n'ai que des désirs pour l'instant.

CHAPITRE 20

L'homme enfoui dans ses fourrures s'enferma dans sa guérite calorifugée et tendit ses mains dégantées vers son chauffage électrique. Il venait de faire sa ronde des draines prioritaires entreposées dans ce parking sous verrière. Il avait fait le décompte des véhicules, constaté sur ses registres que les sorties et les entrées étaient légales. Il avait aussi noté la quantité d'huile disponible comme carburant pour les lococars autorisés à posséder une machine à vapeur ou un diesel.

Dans sa guérite, il avait juste la place de s'asseoir devant une petite table rabattante où il déposait son casse-croûte et son flacon de vodka, dont il n'abusait pas de crainte de s'endormir et de manquer la ronde de deux heures du matin. Une seule minute de retard et l'enregistreur signalerait à la centrale qu'il n'avait pas accompli son travail.

La guérite elle-même était conçue pour éviter qu'il ne s'allonge, mais il pouvait mettre la tête dans ses bras, s'appuyer à la table pour dormir. Mais une deuxième personne n'aurait pu vraiment se tenir avec lui, sauf si elle était assez mince. Il rêvait de ses deux jours de repos lorsqu'on toqua à la vitre avant, le faisant sursauter. La lumière de sa lampe éclaira un joli sourire, des dents blanches, des yeux coquins à travers une visière de protection. Cette bouche sensuelle s'ouvrit et une langue aguichante lécha les lèvres pulpeuses. Il frissonna, ouvrit le guichet. Ce n'était pas la première prostituée qui venait tenter sa chance, elles étaient toute une flopée sur les quais, à cent mètres de là.

— Fiche le camp, dit-il avec regret.

— Dix dols.

Il sursauta car les autres demandaient trois fois plus.

— Il n'y a pas de place, répliqua-t-il.

— Et si je me mets à genoux sous la petite table, hein, mon gros chou ?

Une occasion inespérée. Dix dollars pour une fellation. Il fit reculer sa chaise roulante et elle fit comme elle avait dit, se glissa sous la table. Juste comme le garde basculait en avant, assommé d'un seul coup de crosse.

— Bien joué, dit Jameson, maintenant il faut qu'on fasse fissa. Les clés

sont sur la table. Je le ligote et le bâillonne. Ça nous laisse quelques heures de marge.

Ils pénétrèrent dans le parc et le capitaine choisit un lococar diesel, car avec le précédent ils avaient été victimes d'une panne d'électricité déclenchée pour les arrêter dans leur fuite.

Lorsqu'ils furent sortis du parc, Christo prit de la vitesse sur la voie prioritaire.

— À propos, dit-il, je crois que j'ai un billet de dix dols quelque part.

CHAPITRE 21

Alors qu'elle venait de se lever, Yeuse reçut un appel de Vorgine, la vice-présidente. Celle-ci s'excusa de la déranger en pleine période de convalescence, mais elle souhaitait rencontrer Lien Rag au plus tôt.

— Lien s'est envolé pour Channel Drake et doit rencontrer Reiner à Punta Arenas. Je n'ai guère le moyen de le toucher, car aucun de nos bateaux ne se trouve entre notre archipel et la Patagonie pour relayer une émission.

— Oui, je le sais, murmura Vorgine, ce qui chez elle était plutôt rare car d'ordinaire elle usait d'une voix sèche et assez sonore. Est-ce que je pourrais vous entretenir, chez vous bien entendu, et vers la fin de la matinée ?

— J'ignore tout des affaires qui peuvent concerner les Kerguelen et je ne peux en aucun cas remplacer mon ami.

— Il s'agit...

Vorgine hésita une seconde.

— ... de Songe.

Ce qui fit soupirer Yeuse d'agacement.

— Autant ne pas vous cacher que je n'ai guère de sympathie pour elle. Ses agissements, ses combines plus ou moins astucieuses ne m'inspirent aucune indulgence à son égard. Tout ce que je pourrais en dire c'est du mal et nous n'allons pas nous réunir pour nous comporter comme des commères mauvaises langues ?

— Je viendrai tout de même, si vous voulez bien.

Lorsqu'elle eut raccroché, Yeuse s'assit dans un fauteuil proche, ne comprenant pas l'insistance de cette vice-présidente du gouvernement. Elle ne l'avait pas souvent rencontrée et n'avait aucun jugement sur elle. Lien Rag affirmait que Vorgine versait dans un autoritarisme sans nuances, mais elle connaissait bien Lien. Malgré ses options proclamées, il restait néanmoins imbu de son rôle de mâle et volontiers un brin macho. Ce qu'il aurait peut-être accepté d'un homme, il le critiquait chez une femme, surtout chez une Vorgine qui ne possédait guère d'atouts féminins. Contrairement à Léonora Cabana qui, usant de sa séduction, trouvait chez lui des indulgences

inattendues.

Vorgine arriva avec son glisseur personnel et sans escorte. Elle vivait dans la simplicité, voire dans le dénuement, et ses adversaires ne trouvaient rien à lui reprocher côté vie personnelle.

Elles s'installèrent dans le salon et Yeuse demanda à la gouvernante de ne pas les déranger.

— J'ai des rapports des services de renseignements qui me préoccupent, dit Vorgine, sans essayer de poursuivre les formules de politesse.

Elle n'avait aucune famille, se moquait de demander des nouvelles des uns et des autres. Yeuse attendit en silence.

— Ils concernent Chalazy, le constructeur des glisseurs, et aussi voyageuse Songe.

Dans l'archipel, la majorité des gens n'employaient plus ce terme de voyageuse pour mieux oublier la société ferroviaire. Certains usaient du monsieur, madame, mademoiselle, mais en général on ne disait rien, sinon le prénom et le nom propre.

— Vous n'êtes pas sans ignorer que Songe est sa maîtresse. Ils se rencontrent dans une de ces isbas qui servent de maisons de loisirs en dehors de la ville. La plupart sont d'ailleurs abandonnées à cause des difficultés actuelles.

Lienty, dans le temps, y vivait en compagnie d'une otarie apprivoisée qui le soir venu quittait sa colonie pour le rejoindre, ce qui faisait plaisanter ses voisins.

— Ces histoires-là... commença Yeuse, sur la réserve.

— Je sais que Songe n'est pas embarrassée pour le choix des amants et qu'elle en a toujours collectionné bon nombre. Je ne suis pas là pour défendre la morale. Chalazy offrait le spectacle d'un bon père de famille et le reste encore, mais sa femme finira par apprendre sa trahison.

Tout cela sentait le rassis, la vieille fille de jadis, se disait Yeuse, et elle se demandait quelle était exactement la vie sentimentale de Vorgine. On ne savait pas grand-chose d'elle. Elle était professeur de droit économique international, autrefois, dans un train universitaire qui roulait en Australasienne et séjournait par tranches de six mois dans les principales stations pour proposer des stages d'études.

— Songe intrigue pour que son amant se présente aux élections

présidentielles. Vous savez que Liensun envisage de démissionner, mais attend le retour de son père pour le faire. Dans les trois mois nous devons organiser des élections et Chalazy se présentera. Nous connaissons déjà ses arguments de campagne. Soit il est élu et renoue des relations avec la Patagonie orientale où il est toujours en faveur, soit battu il s'en va et laisse des centaines d'ouvriers sur le carreau. Déjà il a mis au chômage la moitié de ses effectifs, et la faillite de la Société Ferroviaire nous laisse aussi pas mal de gens sans travail. Voilà ce que je voulais exposer à votre ami, l'ancien président.

— Et que puis-je faire dans tout ceci ? fit Yeuse froidement.

— En parler au président, je veux dire Lien Rag, quand il rentrera aux Kerguelen. Le préparer en quelque sorte, qu'il ait le temps d'y réfléchir avant que nous en discussions lui et moi. Je ne vous cacherai pas que votre ami m'impressionne et que c'est peut-être le seul homme devant lequel je me sens quelque peu dépourvue. J'étais jeune professeur que déjà sa légende courait sur toutes les lèvres des étudiants et surtout des étudiantes. On parlait de ses aventures, de ses projets pharamineux, tel le fameux viaduc qui devait réunir la Compagnie de la Banquise, Titanpolis, à la côte occidentale de l'Amérique du Sud. Des milliers et des milliers de kilomètres, des centaines de mille d'arches géantes. Et je me souviens avoir un jour participé à une visite de ce monument et roulé sur ce pont vertigineux pendant des heures, sans jamais atteindre le terminus où travaillaient des centaines de personnes.

C'était simplement cela, Lien Rag. Un rêve de jeune fille frustrée, l'idéalisation d'un homme que Yeuse connaissait suffisamment pour ramener sa stature à des proportions moins exaltantes. Oh, certes, elle l'admirait toujours, l'aimait, ne pensait qu'à lui à travers les autres hommes qui avaient fait de la figuration dans sa vie. Elle domptait mal à une époque sa libido et s'emballait pour un sourire, une silhouette élégante, que ce soit un garçon ou une fille. Et elle oubliait toutes les règles morales et sociales, avait sans remords couché avec les deux fils de Lien Rag, et avec quantité de gens que Lien aurait rejetés avec dégoût. Mais une fois seule et revenue à plus de sérénité, c'était Lien Rag qui réapparaissait dans ses souvenirs, les bons et les mauvais. Elle comprenait Vorgine qui agissait en midinette de la période préglaciaire, mais gardait toute sa lucidité envers le grand homme.

— Je sais que je suis un peu sotte, poursuivait Vorgine en rougissant, mais c'est ainsi. Voilà, j'ai besoin de votre entremise, de vos bons offices. Je sais très bien que je n'aurais aucune chance si je me présentais, mais j'aime ce que je fais. Je ne prétends pas rester ensuite vice-présidente dotée de tous les pouvoirs, mais j'aimerais occuper un poste de responsabilité. Et je doute que voyageur Chalazy soit un bon président. Il sera pleinement occupé par son entreprise s'il renoue avec Léonora Cabana et obtient les matières premières

nécessaires. Et je suis sûre qu'il réussira dans ce domaine. Il délèguera ses pouvoirs et je crains, oui je crains que ce ne soit Songe qui prenne ma place.

Comme cette femme était complexe ! Ceux qui la croyaient taillée d'une seule pièce, forte de ses convictions, menant une vie d'ascète consacrée entièrement au travail, se trompaient lourdement. Elle était à la fois romantique dans ses souvenirs, ses regrets, et d'une ambition inquiétante si Yeuse en jugeait à l'entendre. Et aussi avec une liberté inattendue de parole. Elle se livrait à elle et c'était suspect. Elle offrait quelques aspects de sa personnalité pour mieux préserver les autres, les plus singuliers certainement.

— Songe est capable de parvenir à ce poste, continuait-elle avec entêtement. Elle est séduisante et je ne le suis pas, capable de n'importe quoi.

Soudain elle ouvrit le sac qu'elle portait en bandoulière et en sortit une liasse de photographies.

— Mes services de renseignements ont disposé des caméras dans la fameuse isba, et si vous jetez un coup d'œil à ces clichés vous découvrirez que cette femme ne recule devant rien pour capturer et enchaîner un homme.

Yeuse repoussa ces photographies avec dégoût, mais Vorgine, toujours aussi obstinée dans ses intentions, les déposa sur la petite table basse devant elle.

— Je vous assure que c'est tout à fait révélateur de l'ambition d'une femme prête à toutes les humiliations, toutes les saletés.

Un mot de vierge renfrognée, pensa Yeuse.

— Pour placer et utiliser ces caméras, avez-vous obtenu l'autorisation de l'Assemblée réunie en secret ? C'est une loi que Lien Rag avait fait voter quand il était président.

Vorgine haussa les épaules et parut s'en moquer. Depuis longtemps elle ne consultait plus l'Assemblée et curieusement celle-ci acceptait, avec une certaine léthargie, que cette vice-présidente en fasse à son aise. En réalité, elle n'était pas responsable devant l'Assemblée, c'était Liensun, et celui-ci étant défaillant, il y avait un flou juridique pour cette combinaison gouvernementale.

— Ce sont tous des hommes que ces histoires émoustilleraient plus qu'elles ne les choqueraient, et j'aurais eu sans peine cette autorisation à condition que des copies de ces films leur soient distribuées pour leur collection particulière.

Cette fois, Yeuse bondit.

— Vous les méprisez et anticipez leur réaction. Je comprends que personne ne vous aime dans ce pays, et que tout le monde attende impatiemment que vous quittiez le pouvoir.

C'était si brutal, si inattendu ! Vorgine, en voyant la mine pâle de Yeuse, son air fatigué, sa démarche hésitante avait été prise de pitié et avait même éprouvé un élan de solidarité envers elle. Sans essayer d'analyser plus à fond ses sentiments, elle avait cru voir en elle une amie capable de la comprendre et de recevoir ses confidences. Elle avait vraiment pensé qu'elle tenait elle aussi tous ces élus en grand dédain et il n'en était rien. Elle s'était fourvoyée, était allée trop loin dans l'exposé de ses préoccupations intimes, de ses hargnes en réalité.

Quelque peu gênée de sa réaction, Yeuse se rendit compte combien Vorgine était bouleversée. Elle ne savait que faire pour rétablir entre elles un certain équilibre, tout en gardant ses distances avec une personne capable de telles pensées.

— Désolée, dit-elle, je pense que vous êtes allée trop loin, mais je puis vous assurer que cela restera entre nous. Je rapporterai à Lien Rag certains de vos propos, ceux qui sont dignes d'une vice-présidente, et j'occulterai le reste. Je me comporterai comme un filtre qui retient les scories. Malgré vos excès de langage, je comprends vos inquiétudes et vos incertitudes pour votre propre avenir. Je pense comme vous qu'il serait difficile pour Chalazy de mener deux choses à la fois. Je crois qu'il brisera le boycott de la Patagonie orientale parce que celle-ci a besoin de commercer avec nous. Le baleinium se fait rare et augmente, le dollar de Lascasas faiblit, et la présidente de là-bas a besoin de notre fuphoc et de nos échanges.

Il fallait tout de même faire remarquer à Vorgine que c'était elle-même qui avait amené Léonora Cabana à renforcer son boycott, et d'ailleurs la vice-présidente l'admit et reconnut que c'était son erreur la plus grave.

— J'ai trop d'amour-propre, trop de certitude que je ne me trompe jamais. Le professorat vous modifie le caractère, car vous apprenez aux élèves des choses qui ne peuvent être remises en question, et de ce fait c'est votre propre personnalité qui se modifie et qui n'accepte plus la contradiction.

— Ces photographies graveleuses sont aussi une erreur, dit sévèrement Yeuse. Si jamais elles tombaient dans le public, imaginez le scandale. Du coup la chambre que vous baptisez de léthargique se réveillerait et ferait un beau tapage. Qui sait jusqu'où pourrait aller cette affaire indigne et je ne ménage pas mes mots. Vous pourriez avoir des troubles, voire des émeutes et même un bouleversement. Là-dessus, comme la Patagonie s'agite beaucoup, aux frontières de notre concession de Channel Drake, elle pourrait en profiter pour envahir cette banquise et s'emparer du canal.

Vorgine l'écoutait, ayant perdu toute couleur et toute maîtrise de son physique car ses traits s'affaissaient, faisant de sa figure le symbole d'une grande désolation.

— Je comprends, murmura-t-elle, que vous ayez pu diriger la plus grande Compagnie du monde, la Panaméricaine, puis la Patagonie aussi longtemps. Vous avez une lucidité effrayante et aussi une morale que j'ai dû oublier quelque part ces derniers temps.

Ce mot de morale faillit faire sourire Yeuse. Vorgine se trompait sur ce point. Les services secrets panaméricains usaient largement de ce système de chantage lorsqu'elle était au pouvoir. Pour l'aider dans certaines affaires délicates ou pour offrir à ses ennemis des preuves de ses faiblesses. Les Aiguilleurs l'espionnaient constamment, et elle leur rendait la pareille sans le moindre remords. Diriger une aussi grande Compagnie entraînait à oublier certaines vertus, certaines règles fondamentales. On ne faisait plus vraiment partie du genre humain, on se prenait pour un être à part, certains se déclaraient même de droit divin.

— Je n'ai pas plus envie que vous que ce soit Songe qui gouverne à la place d'un Chalazy trop occupé ailleurs. Mais je ne vous conseillerai aucune méthode. Souvenez-vous seulement, et je vous parle d'expérience, que les plus viles ont le plus souvent un effet boomerang, si vous comprenez ce que je veux dire. Vous pourriez apporter une grande perturbation dans le couple de Chalazy, le mettre dans une situation telle que jamais il ne pourra se présenter comme vous le redoutez. C'est là une chose que vous devez vous abstenir de faire, mais si vous convoquez Songe et lui montrez négligemment des clichés, il est possible qu'elle comprenne ce qui pourrait la menacer en cas d'obstination de sa part. Mais attention, si Chalazy comprend qu'il ne peut briguer le poste de président, il s'en ira et réinstallera ses ateliers en Patagonie orientale ou occidentale. Et votre manœuvre sera tout aussi néfaste. Vous devez y réfléchir, mais en attendant je rapporterai le sens général de cette rencontre à Lien Rag et ne vous inquiétez pas pour certains dérapages, je les garderai pour moi.

Une fois seule, Yeuse se demanda pourquoi dès les premiers mots elle n'avait pas flanqué cette bonne femme à la porte. Et la présentation des photographies aurait dû lui offrir une deuxième occasion de le faire. Pourtant elle était restée assise, manifestant simplement une indignation de circonstance.

— Parce que dans le fond de moi-même je suis restée présidente, et j'ai considéré Vorgine comme une subalterne venant m'exposer un problème ardu. Je suis entrée en politique par hasard, mais je n'en suis plus jamais ressortie et ce désir de rejoindre Lien Rag, et de finir ma vie à ses côtés, était

en partie truqué, manquait de la plus grande sincérité. Je ne suis plus faite pour ce rôle de vieille amoureuse au foyer, en train de soigner ses bobos de l'âge.

CHAPITRE 22

La pensée de devoir renouveler son ravitaillement le tenaillait jour et nuit, empêchant Césaire d'être tout à fait serein dans cette solitude où il aurait dû se sentir en sécurité. Il n'avait aucun moyen de transport et la station la plus proche, qu'il aurait pu atteindre en une journée de marche, était si petite, avec seulement une poignée d'habitants, qu'il serait vite repéré, suspecté. On lui demanderait d'où il sortait et le chef de station qui faisait office de policier contrôlerait son identité, le reçu de cette location de la ferme du vieux Joyffert. Le mieux, dans sa situation, c'était une plus grande station à soixante kilomètres, impossible à atteindre de la même façon. Il pensait qu'il pourrait prendre l'omnibus dans la petite station en essayant de passer inaperçu, et une fois là-bas, louer un véhicule. Mais il ne lui restait pas beaucoup d'argent et il ne savait comment en gagner.

Un matin il aperçut des silhouettes autour de sa ferme et, sans plus réfléchir, il courut jusqu'à son tunnel, en referma l'entrée camouflée, et à quatre pattes dans l'étroit conduit, rejoignit l'igloo. De là, grâce à de toutes petites ouvertures au verre teint en blanc, il pouvait surveiller sa ferme et les alentours. Ce qu'il vit l'étonna et le rassura. Il y avait quatre Roux qui tournaient autour de la ferme sans manifester de sentiments hostiles. Parfois ils s'arrêtaient devant le sas et attendaient. Il retourna là-bas et se présenta à eux. Et à sa grande surprise l'un d'eux s'exprima en quelques mots d'anglais :

— Sel, nous vouloir sel.

Césaire savait que les Roux appartenaient souvent à une ethnie du sel. Ils en répandaient sur la glace pour la faire fondre et creuser ainsi des alvéoles où ils s'allongeaient, lorsque le blizzard soufflait si fort qu'il risquait de les emporter comme des fétus de paille. Il alla donc chercher une boîte de sel et la tendit à celui qui venait de parler.

— Oui, fit l'Homme du Froid, mais nous... chercher beaucoup de sel.

Et il traça dans l'air, avec ses mains, la forme d'un sac puis de quelques autres.

— Nous euh... fête, esprit, Dieu...

Césaire finit par comprendre qu'il s'agissait d'une célébration religieuse en préparation et que ces gens-là avaient besoin d'une grosse quantité de sel.

— Nous payer.

Alors un autre Roux s'approcha et plongea sa main dans le côté droit de sa fourrure épaisse. Césaire remarqua qu'à cette hauteur les poils en étaient tressés, tissés pour former une poche, et à sa grande surprise l'Homme du Froid exhiba une pièce en or. Il la lui tendit. C'était une pièce de vingt dollars de 1848.

Il détenait entre ses doigts gantés une petite fortune, certainement au cours du jour dans les mille dollars, peut-être même plus.

— Nous...

Celui qui parlait mit ses deux mains en coupe pour indiquer la quantité de pièces dont ils étaient propriétaires. Césaire rendit celle-ci en secouant la tête.

— Sans savoir d'où elle vient..., commença-t-il, et il ne fut pas compris.

Ce fut très long, énervant. Mais avec des paroles très rares et des gestes abondants, il leur fit comprendre qu'on le soupçonnerait d'avoir volé cette pièce s'il l'acceptait, et en réponse, il apprit que les Roux avaient trouvé ce trésor enfoui dans une crevasse de l'inlandsis du Groenland, à une centaine de kilomètres. Ils y étaient descendus pour débiter le corps d'un caribou tombé accidentellement dans la faille, et c'était là qu'ils avaient trouvé le coffret. Rien que ce mot de coffret nécessita des minutes de parlotes et d'incompréhension.

Et soudain il vit comment gagner sa vie en toute honnêteté, en fournissant ces Hommes du Froid en sacs de sel. Avec ce seul dollar, il pourrait leur en apporter une montagne, une fois la pièce échangée dans une banque d'un grand centre ferroviaire. Il louerait un véhicule pour ramener ses sacs et leur ferait un prix juste, sans chercher à les tromper.

Avec un crayon et du papier il dessina un sac et leur présenta, mais les Roux rejetaient son dessin parce que le sac qui y figurait était trop petit. Il chercha un sac en plastique, alla le remplir de glace et le leur montra. Ils parurent satisfaits. Ensuite il le déplaça sur une ligne et quand il l'eut fait six fois, ils firent signe que ce serait suffisant. Six sacs de cinquante kilos de sel. C'était le chiffre de la commande.

Celui qui avait déjà tendu la pièce d'or fouilla dans son tissage et en sortit une à une six pièces, mais Césaire les refusa, fit comprendre qu'une seule suffirait largement. Ils parurent surpris, puis celui qui disposait de quelques mots voulut savoir quand les sacs seraient là, et Césaire montra ses dix doigts. L'homme s'approcha et lui rabattit trois doigts. Césaire approuva de la tête et à son tour essaya de savoir si d'autres Roux, d'autres tribus auraient aussi

besoin de sel. Et pendant une demi-heure ce fut un imbroglio incroyable, jusqu'à ce qu'il croie comprendre qu'une centaine de sacs lui seraient achetés, mais que le règlement serait différent. Il fut question de fourrures de bébé phoque et il pensa que ce serait acceptable.

Le soir même, il se mettait en route vers la station automatique pour attendre l'omnibus. Il y parvint à l'aube et peu après embarqua dans un wagon brinquebalant et ouvert à tous les courants d'air.

Il voyagea toute la journée pour atteindre la grande station de Disko, dans le Sud, à près de huit cents kilomètres de sa ferme. Il transforma ses derniers billets en achats de vêtements plus corrects que sa combinaison usagée, et se présenta dans une banque pour monnayer sa pièce de vingt dollars de 1848. Ce fut tout de suite la cause d'une grande agitation, et le banquier à qui il s'était adressé dut la montrer à tout le personnel et aux clients. Il consulta les cours et dit avec un infini respect que cette pièce valait dans les dix mille dollars, mais que la banque ne pouvait lui en donner ce prix-là.

— Donc, je peux m'adresser à un numismate, fit Césaire, qui n'avait pas envie de se laisser arnaquer.

— Oui, mais il ne disposera pas sur-le-champ d'une telle somme, avança le garçon qui l'avait reçu. Nous pouvons... Mais je dois auparavant demander l'avis de mes supérieurs avant de vous proposer quoi que ce soit.

Césaire ressortit avec neuf mille dollars et pour mille dollars loua un lococar pour quatre mois. Il alla dans un entrepôt de marchandises qui alimentait les comptoirs du Nord, et traita pour cinq cents dollars la fourniture de cent sacs de sel de cinquante kilos. Il pourrait les embarquer le lendemain.

Il s'offrit un beau compartiment de luxe dans un train-tel, et lorsqu'il rentra après un bon dîner le veilleur de nuit lui accorda une oreille attentive, et pour cent dollars lui promit que dans moins d'une heure une créature de rêve viendrait frapper discrètement à sa porte.

Le lendemain, vers midi, il prenait les commandes de son lococar électrique doté d'un petit moteur auxiliaire à huile, pour lui permettre de rouler sur les voies non électrifiées. Un moteur bridé qui ne permettait pas de dépasser le cinquante à l'heure. À pleine charge, c'était à peine du trente, mais la Panaméricaine restait toujours méfiante envers les véhicules trop autonomes, et en cette période trouble où l'on traquait l'Alien, mieux valait ne pas conduire un engin à vapeur ou à huile complètement indépendant. La police ferroviaire les tenait à l'œil et les vérifications se multipliaient.

Il roula jusqu'à dix heures du soir et s'arrêta sur une voie de garage en attendant le jour. Il dormit sur ses sacs de sel et repartit tranquillement. Les

Roux lui avaient accordé sept jours, il n'en aurait mis que quatre pour l'aller et retour. Mais à deux cents kilomètres de chez lui, il aperçut, dans une petite station en Y, une pancarte qui indiquait : Shelling Station, trente kilomètres. C'était donc là, à moins de deux cents kilomètres de sa ferme, que les Marqua s'étaient réfugiés ? Il était soudain heureux de savoir que d'autres Aliens se trouvaient à proximité, et il se promit d'aller les voir quand il aurait revendu tous ses sacs de sel. Il espérait avec humour que le Roux qui lui avait assuré qu'il les vendrait, ne lui avait pas fait une sale blague. Mais les Hommes du Froid ne trompaient jamais les gens, même ceux du Chaud.

CHAPITRE 23

Quelque peu inquiète, Songe se présenta à la présidence du conseil où Vorgine l'avait convoquée. Elle pensait que les Patagons devaient faire pression sur la vice-présidente pour qu'elle soit transférée à Magellan Station, afin d'y être jugée. Lien Rag avait réglé toutes ses dettes, mais il y avait quelques affaires illégales qu'elle avait traitées là-bas et qui pouvaient justifier une extradition. Mais c'était surtout la Caste et Lascasas qui brûlaient d'envie de la revoir pour s'occuper d'elle de façon peu agréable. Elle les avait dupés, n'avait pas tenu parole au sujet de ce cargo qui devait couler, avec tout ce matériel ferroviaire récupéré par Lien Rag et Lienty dans les ruines de Titanpolis. Ça, les Aiguilleurs ne le lui pardonneraient jamais.

— Voyageuse Songe ? dit l'huissier, qui se demandait si c'était le prénom ou le nom, ou les deux à la fois.

Vorgine n'essaya pas de le lui faire à la femme très débordée, occupée à écrire et ne relevant la tête qu'au bout de cinq minutes insupportables. Elle la regarda entrer et du menton lui désigna le siège devant son bureau.

— J'ai eu une conversation avec votre ami Liensun.

Songe resta impassible, se demandant ce que venait faire son ancien partenaire dans cette convocation.

— Il vous avait incitée à devenir intime de Chalazy pour le retenir ici à Cooktown et surtout l'empêcher de déménager ses ateliers dans la Patagonie orientale.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

Vorgine sortit un lot de photographies, en tira la plus présentable. On y voyait Songe et Chalazy en train de s'embrasser à pleine bouche devant la fameuse isba des rendez-vous clandestins. Elle fit glisser l'épreuve au bout de sa table de travail. Songe, voyant ce qu'elle représentait, essayait de faire bonne figure, mais elle découvrait que le secret de sa liaison avec Chalazy était connu de Vorgine. Pourtant ils avaient pris de grandes précautions avant chaque rencontre.

Alors, elle essaya le cynisme :

— Eh bien, j'ai suivi les conseils de ce cher président Liensun. Et vous le

voyez, avec une certaine réussite.

Face à cette femme austère, elle accentuait son côté sensuel, vulgaire, faisant saillir sa poitrine, passant sa langue sur ses lèvres violemment peintes en rouge.

— Voulez-vous voir les autres ? Elles sont plus intimes et même carrément scandaleuses.

— Vraiment ? Nous sommes deux adultes consentants et ne faisant de mal à personne en nous aimant. Nous le faisons dans un lieu clos et il faut vraiment être de vraies ordures pour venir poser là des caméras et nous prendre en photo. Je vais porter plainte et vous serez désavouée.

— C'est vrai, mais la famille de Chalazy sera atteinte par le scandale et lui dans l'impossibilité de briguer les suffrages des habitants de l'archipel.

Cette fois, Songe accusa le coup et son regard haineux défia le visage impénétrable de Vorgine. C'était un visage sans attrait, plus proche de celui d'un homme que d'une femme, pensa-t-elle avec satisfaction.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites.

— Nous avons aussi des enregistrements, car lorsque vous avez fini vos...

Elle devait, pensa Songe, mourir d'envie de dire saletés, mais elle se contrôla.

— Disons vos joutes amoureuses, vous parlez beaucoup, voyageur Chalazy et vous, de ce projet. Voyez-vous, il se trouve que ce projet dérange pas mal de gens, car ils pensent qu'un entrepreneur aussi efficace ne peut mener deux choses aussi considérables en même temps. Ces gens-là pensent que ce serait une mauvaise idée et qu'il faut que voyageur Chalazy y renonce, comme il doit également renoncer à s'installer en Patagonie orientale, mais il garde la liberté de renouer les relations commerciales avec ce pays. Nous l'aiderons sans arrière-pensée avec toute notre efficacité, soyez-en sûre.

Elle reprit la photo isolée au bout de la table, la joignit aux autres, les enferma dans une enveloppe, agita celle-ci en souriant, sans ajouter une parole de plus.

CHAPITRE 24

Gdami n'était pas très satisfait de cette campagne policière contre les lanchas des Aiguilleurs. Les résultats tardaient à se manifester et les éléphants de mer étaient attaqués sauvagement, de façon spectaculaire la nuit, si bien que les animaux commençaient à désertar la mer intérieure de cette banquise pour se réfugier ailleurs. Ce n'était pas encore la grande débandade, mais chaque jour il y avait des défections dans l'immense troupeau. Les chasseurs de la société prenaient de très grandes précautions pour ne pas effrayer les animaux, et les abattages s'effectuaient le plus discrètement possible. Il était impossible, la nuit, de surveiller comme il aurait fallu les cent kilomètres de rivage où les éléphants de mer se reposaient jusqu'au lendemain matin.

Lorsque Jdriège parut, Gdami se dit que son ami Roux allait lui faire des remontrances sur ces abattages clandestins qui nuisaient à l'harmonie de la colonie, et faisaient dépasser aux chasseurs autorisés le quota de deux cent mille têtes par an. Pas de beaucoup, de quatre à cinq mille têtes, mais les Roux étaient très pointilleux à ce sujet et Jdriège, qui savait lire, écrire et compter, veillait au bon respect du contrat de chasse.

Mais contrairement à ses appréhensions, Jdriège régla le problème en proposant que des Roux interviennent, leur vision nocturne étant celle de nyctalopes. Gdami ne pouvait prendre la liberté de les autoriser, car le territoire bordant la mer intérieure était propriété de la société exploitante et Lien Rag et les autres, dont sa mère Farnelle, verraient d'un mauvais œil cette intrusion des Roux.

— Une tribu est en perdition là-bas dans le Nord, au bout de la banquise qui occupe le grand océan Atlantique, c'est bien ça ?

C'était dans les façons de Jdriège de faire semblant de ne pas connaître certains termes de géographie, voire les mots les plus simples, pour montrer qu'il méprisait le langage du Chaud.

— Ils croyaient que la banquise allait rejoindre notre terre un jour, mais au contraire elle diminue et ils sont menacés par une compagnie de chemin de fer qui veut les chasser, parce qu'ils tuent des phoques pour se nourrir, comme c'est leur droit naturel. Est-ce que ta mère Farnelle pourrait aller les chercher lorsqu'elle aura vidé sa cargaison, là-bas aux Kerguelen ? Ils sont cent trente et sont menacés de famine, car on leur interdit l'accès à la colonie de phoques voisine.

— Ma mère sera ici demain ou après-demain, je lui en parlerai, mais tu devras embarquer avec elle. Comment sais-tu que ces gens-là sont en danger ?

— La Voix de notre peuple, dit Jdriège, et pour lui c'était la seule réponse qu'il pouvait donner.

CHAPITRE 25

Dirigée par Jane Marwell, la délégation d'astrophysiciens embarqua pour Salt Lake Station à bord de la draisine privée de Louria Finister. Grâce à sa carte de priorité absolue, ils seraient dans la capitale en moins de quinze heures. Ce laps de temps assez court devait permettre à la commission chargée d'étudier les effets d'une disparition brutale d'Altaï, de présenter quelques arguments. Ils seraient transmis au fur et à mesure à la délégation qui les étudierait et pourrait les présenter à Opérasque.

Louria avait contacté Cristella Marlone pour lui demander si elle savait ce que devenait Alcibion, l'ancien secrétaire de Charlster, en réalité l'espion d'Opérasque chargé de surveiller les travaux du vieux scientifique et d'en prendre copie par tous les moyens possibles. Cristella, d'abord réticente depuis le dernier appel au sujet d'Edgon Kowning, accepta de donner quelques renseignements et même proposa de se déplacer pour en savoir plus. Louria n'avait pas osé lui demander si le père d'Harold se trouvait toujours caché chez elle. Peut-être était-elle soulagée qu'il ait dû partir.

Ce que la commission fit en premier fut de mesurer la force d'attraction et de répulsion d'Altaï sur les poussières lunaires, ce qui n'avait jamais été fait. En y réfléchissant, Louria se demandait si autrefois, lorsqu'il dirigeait le 87°7, Charlster n'avait pas établi ces données. C'était un homme méthodique qui ne laissait rien au hasard, contrairement à elle qui, frémissante d'enthousiasme pour un projet, était capable de négliger les effets secondaires.

Elle craignait que les archives de 87°7 Station ne soient verrouillées, mais il n'en était rien, et bientôt elle put promener sa curiosité dans les différentes mémoires de stockage. Cependant, si l'accès aux mémoires était libre, celles concernant Charlster étaient interdites. Elle n'avait pas le temps d'identifier le code et renonça.

Cristella la rappela depuis le centre-ville. Elle se trouvait à côté de la boutique où la sœur d'Alcibion vendait les combinaisons isothermes qu'elle fabriquait. Avec le retour des réfugiés vers le Sud, ses affaires étaient de plus en plus prospères.

— Alcibion m'a aperçue et m'a fait signe que dès qu'il pourra se libérer, il me rejoindra.

Elle parut gênée ou bien fit la coquette pour reconnaître qu'il avait toujours

été très empressé auprès d'elle. Du temps de Charlster elle ne lui accordait pas un seul sourire et même le tenait à distance, car il la mettait mal à l'aise.

— Je peux lui demander d'entrer en contact avec vous.

— Ce serait parfait. Je voudrais savoir, Cristella, si les archives de Charlster ont toujours été verrouillées à 87°7 Station ?

— Oui, bien sûr, c'est même Charlster qui les maintenait sous clé, si j'ose dire. Il n'avait pas envie que son remplaçant profite de ses travaux, surtout Claudion Hyponias qu'il détestait et jugeait présomptueux.

— Voulez-vous dire qu'il a lui-même codé l'accès ? Seriez-vous en possession de ce code, par hasard ?

— Oui, ainsi que d'autres petites choses que Charlster m'a fait recopier sur un enregistreur vocal. Il est chez moi... Vous auriez besoin d'accéder à ces renseignements ?

Bien que ne possédant qu'un bagage scientifique restreint, Cristella avait accédé à la direction de l'observatoire de 87°7, surtout grâce à Opérasque, mais elle savait ce qu'était Altaï et était suffisamment instruite sur la présence de ce morceau de Lune, pour comprendre les catastrophes éventuelles qui pourraient s'ensuivre à sa destruction.

— C'est tout simplement stupide et criminel, dit-elle. Dès que j'aurai vu Alcibion, je rentrerai chez moi et vous communiquerai ce code.

— Voulez-vous dire qu'Alcibion travaille pour sa sœur dans cette boutique ? Je le croyais auprès d'Opérasque, dans un rôle d'éminence grise.

— Il était simplement de passage chez sa sœur, il est réellement rentré en grâce et devinez où il travaille ?

— Voyons, ne me dites pas qu'il s'est introduit au secrétariat d'État à la Recherche scientifique ?

— Pour surveiller Hyponias... Chut ! Le voilà qui sort de la boutique.

Elle interrompit la communication. Sur l'écran de Louria apparaissaient les premières analyses d'Altaï. Sa force de répulsion des poussières était supérieure à son attraction.

— Ce qui explique la netteté de ses contours, précisait Harold. Pas de flou, pas de peluche collée à ce bloc de roches. Altaï vit en solitaire, écartant tout ce qui flotte à proximité.

Alcibion n'appelait toujours pas et Louria se doutait qu'il n'était pas

disposé à lui parler. Elle se brancha sur le compartiment-laboratoire où la commission travaillait à l'aide d'écrans géants et de tableaux où s'inscrivaient des formules interminables. Elle essaya de s'y intéresser, mais son esprit voltigeait un peu partout, sans se fixer sur un seul objectif. Il y avait la délégation, en route vers la capitale, qui attendait impatiemment de disposer des quelques arguments. Jane Marwell et les autres devaient appréhender de se retrouver sur les quais de Salt Lake Station, sans savoir ce qu'ils allaient bien pouvoir dire à Opérasque. À condition que l'usurpateur daigne les recevoir. Elle décida de ne plus le traiter ainsi, car elle devait se maintenir à son poste pour protéger Harold et empêcher le pire. Elle pensait à Jane Marwell et à sa force de résistante, bien qu'immobilisée dans son fauteuil électrique. Elle se mettait à la place de tous ses collègues, sachant comment l'arrivée d'un véhicule à haute priorité se passait là-bas, dans la gare centrale. Quai d'honneur et protocole qui les mettraient tous mal à l'aise, les priveraient peut-être en partie de leur volonté de réussir. C'était très difficile de garder son sang-froid dans ces cas-là, car il y avait toujours un gradé de la Traction pour venir saluer, pour vous offrir un verre.

Ses soucis allaient aussi vers Cristella qui ne parvenait pas à convaincre Alcibion. Pourquoi ne la rappelait-elle pas ? Si Alcibion acceptait ce rôle d'intermédiaire et se rendait gare centrale, il activerait les choses.

Elle revint par écran au labo de la commission, vit que les calculs s'allongeaient et que les discussions devenaient ardues, sur un ton assez modéré pour l'instant. Elle crut discerner au moins deux tendances, sans pouvoir dire ce qu'elles défendaient avec une telle âpreté, sans s'énervier.

Mais son angoisse c'était surtout Harold. Il avait été directement menacé par Claudion Hyponias et elle ne pouvait l'oublier. En passant outre son secrétariat d'État pour atteindre directement le président, ne le mettait-elle pas en péril ? Il ne lui avait fait aucun reproche, aucune remarque. Il avait choisi de préserver Altaï et ses secrets au péril de sa liberté. Elle reconnaissait là son caractère intègre, son esprit de sacrifice. Elle se croyait forte, bardée de résistance, mais il la dépassait de cent coudées.

Enfin Cristella appela, paraissant bizarre, à la fois émoustillée et inquiète, et Louria comprit qu'Alcibion en était la raison.

— Voilà, il refuse de vous parler comme cela sur les quais, il insiste pour venir chez moi et je suis très ennuyée.

Ennuyée mais flattée, voire excitée. Elle se souvenait de cet homme, ne lui trouvait aucun charme physique et même avait éprouvé quelque répugnance à son sujet.

— Vous pouvez le recevoir sans ennui ? demanda-t-elle, pensant à Edgon

Kowning.

— Je n'ai plus personne. Mon invité est en voyage. Je ferai au mieux pour que celui-là vous appelle.

— Il vaudrait mieux que vous, vous appeliez la première, cela le flattera. Dès qu'il arrivera je vous le signalerai et au bout d'une dizaine de minutes, un quart d'heure, sonnez moi. Oh, à propos, je vais chercher mon enregistreur pour vous donner les différents codes de verrouillage utilisés par Charlster.

Harold pénétra dans son bureau sans qu'elle s'y attende et elle sursauta, visiblement sur les nerfs.

— Nous tenons une chose qui n'a rien à voir avec la force d'attraction, le magnétisme, l'attraction universelle. Nous venons de nous rappeler avoir découvert déjà, dans de vieilles archives, que les laboratoires d'Altaï possédaient divers départements de recherches et d'applications, mais aussi des ateliers de réparations et des silos, dont certains très isolés recevaient du matériel nucléaire. En réalité, d'après ce que nous avons pu lire sur de très vieux rapports, il ne s'agit pas exactement d'éléments destinés à l'armement mais de réserves de matière fissile, pour alimenter les centrales nucléaires de ces laboratoires. Or, la dépense en énergie était considérable, et l'ensemble des centrales devait atteindre dans les 1 000 mégawatts. Ce qui te laisse imaginer la quantité de combustible uranium certainement nécessaire. L'atelier en question préparait les barres de combustibles pour les mettre en place dans le réacteur. Si Altaï explose, l'onde de choc ébranlera forcément la Terre, car elle sera exceptionnelle. Nous pensons qu'elle pourrait être du dixième de celle qui en 2050 coucha la Terre sur son axe et eut les conséquences que nous savons.

C'était effarant, même si c'était intéressant comme argument, mais le danger que représentait ce combustible nucléaire ne pouvait la réjouir d'avoir vu juste contre Hyponias.

— On va nous rétorquer que ces stocks de combustible auraient dû sauter lors de la grande catastrophe de 2050. Que les stocks étaient nuls.

— Roggery épluche les derniers chiffres connus du début de l'année 2050. Nous aurons certainement la quantité exacte, puis nous devons calculer quelle était la dépense, je veux dire combien de fois ces cylindres de combustible furent renouvelés et nous aurons des chiffres imparables. Nous en avons pour au moins quatre heures, même en utilisant Jumbo.

Jumbo, c'était le plus puissant calculateur du train-observatoire.

— C'est le plus rapide, mais tout de même...

Le téléphone sonna. Ce n'était pas Cristella mais Jane Marwell.

— Bon, autant dire qu'ici mes amis commencent à douter de l'opportunité de cette mission. Votre silence nous rend très perplexes, pour ne pas dire plus, et nous pensons que vous ne trouvez pas grand-chose.

— Pas grand-chose, juste quelques combustibles nucléaires qui, s'ils explosent, enverront la Terre valdinguer sur son orbite et peut-être l'en chasseront. Car ce sera la seconde fois qu'elle sera malmenée, bien que demain la secousse sera dix fois moins forte, mais tout de même... Des millions de mégatonnes à tous les coups.

Pour une fois, elle coupait le souffle à Jane Marwell et n'en était pas mécontente.

— Nous sommes en train de vérifier, de collationner les preuves. Ce seront surtout des chiffres sur l'importance des stocks, les besoins de la consommation des centrales, des labos, etc. Nous en avons pour quatre heures, c'est-à-dire que vous recevrez ces informations capitales quelques heures seulement avant votre arrivée à Salt Lake Station.

Elle préférait ne pas envisager la présence d'Alcibion sur le quai d'honneur quand la draisine s'y arrêterait. Pour l'instant, Cristella n'avait pas rappelé.

— Mais, murmura Jane Marwell encore sous le choc, ces réserves de combustible atomique auraient dû exploser en même temps que la Lune.

— Il paraît qu'elles étaient bien protégées dans un local spécial. Si elles avaient explosé, il n'y aurait plus de chicot de Lune pour se balader dans le ciel. Voilà l'argument-choc.

Lorsque Jane Marwell reprit la parole, il y avait comme des sanglots dans sa voix.

— Nous n'en espérons pas tant. Ce Claudion Hyponias va en prendre plein la gueule, dites donc, et s'il conserve son poste c'est que vraiment il n'y a pas de justice. Mais avec un Opérasque il n'y aura jamais de justice.

— Je suis bien de votre avis, mais j'ai décidé de remiser pour l'instant tout le mal que je pense de cet homme, car tant que nous n'avons pas des certitudes sur le sort d'Altaï, nous avons besoin de sa décision définitive.

— Dans sa fureur et son dépit, Hyponias dénoncera Kowning à tous les coups.

— Nous le savons, fit Louria avec une certaine froideur, détestant que cette

femme se préoccupe du sort d'Harold.

Ce sort ne regardait qu'elle et le garçon.

Peu après, Cristella appela.

— Je le vois qui descend d'une draisine-taxi. Oh ! il m'apporte des fleurs, un paquet. Imagine-t-il qu'il s'agit d'un rendez-vous galant ? Rappelez dans dix minutes, un quart d'heure. Je compte sur vous car je crains de me trouver à ce moment-là dans une situation gênante, et votre appel me rendra un immense service, vous comprenez ce que je veux dire.

Était-elle sincère, jouait-elle la comédie de la petite jeune fille ravie de se voir courtisée ? Louria accepta cette comédie éventuelle et promit d'être exacte dans son appel.

Sur son écran s'alignaient déjà quelques chiffres évaluant les stocks de ce combustible. Il y avait aussi des précisions sur le silo de conservation et elle apprit qu'il était monté sur cardans et gyroscopes pour éviter toute secousse sismique. Elle ignorait si la Lune avait été sujette à des tremblements de terre, ne le pensait pas puisque c'était un astre mort, mais le mot sismique était impropre et en réalité c'étaient des impacts de corps célestes sur le sol lunaire qui avaient surtout inquiété les installateurs de ces silos. Elle se souvenait que certaines météorites avaient jadis provoqué de gros dégâts, aussi bien sur la Lune que sur la Terre.

Elle appela chez Cristella au bout de quinze minutes très exactement, et l'appareil tinta au-delà de la normale avant que la jeune femme ne décroche. Si on en jugeait le bruit de fond, elle était assez essoufflée.

— Oui, je... Bien entendu, je vous le passe... Voyageur Alcibion, c'est voyageuse Louria Finister qui désirerait vous entretenir.

Tout de suite elle identifia la voix douceuse du personnage qui en réalité avait un ton rauque, mais veillait à effacer sa rudesse.

— Cristella m'a mis au courant, effectivement. J'avais suivi les travaux du professeur sur Altaï et je ne vois pas ce qui vous tracasse, puisque cet astre minuscule n'offre plus aucun intérêt pour la science, et d'autre part est la source de trop graves perturbations du temps chez nous.

Il marqua une pause infime et hors micro Louria l'entendit demander quelque chose à Cristella. Non, en réalité c'était autre chose qu'une demande, on aurait dit un ordre. Elle en resta gênée, comme si elle avait surpris leurs ébats amoureux ou quelque chose dans le genre.

— Voyageur Alcibion, j'ai pensé à vous, car vous seul pouvez d'une part

comprendre la situation grâce à vos connaissances, et d'autre part vous êtes toujours resté un fidèle du nouveau président, et le plus apte à lui faire comprendre le danger que serait la destruction d'Altaï.

Il ne répondit rien. Était-il flatté ou soupçonneux devant une telle flagornerie qu'elle avait réussi à extraire d'elle-même ? Alcibion était un ignare en beaucoup de domaines et devait le savoir. Elle avait sûrement commis une erreur déterminante sur l'avenir.

— Voyageur Alcibion...

Il y avait vraiment eu un soupir d'exaspération de la part de ce bonhomme, ou bien alors...

— Voyageur, Altaï est bourré jusqu'à la gueule de combustible nucléaire. Ces labos, réchappés miraculeusement de la terrible explosion en 2050, disposaient de centrales nucléaires de puissance équivalant à 1 000 mégawatts, la quantité d'énergie suffisante pour une station comme la capitale. Et si nous détruisons ce fragment de Lune, il explosera avec des conséquences incalculables, mais qui représenteront une production d'énergie catastrophique, de quoi sortir la Terre de son orbite habituelle ou de la coucher sur son axe.

Quelque chose flottait entre eux d'inexplicablement désagréable, et elle avait l'impression, affirmée cette fois, d'être sinon une voyeuse dans le sens péjoratif du terme, mais une écouteuse à son insu.

— Une délégation va arriver dans quatre heures environ à Salt Lake, en draine hautement prioritaire, sur le quai d'honneur. Je pense qu'il serait bon que vous alliez la réceptionner et la conduire directement auprès de voyageur président Opérasque, sans prévenir qui que ce soit et surtout pas le nouveau secrétaire d'État à la Recherche scientifique. Vous comprenez tout l'intérêt d'agir ainsi, aussi bien pour nous, pour épargner l'opinion publique, et pour vous-même.

Il lui fit attendre sa réponse au moins trente secondes.

— Oui, j'ai compris... Je serai là-bas sur ce quai d'honneur à l'heure exacte de l'arrivée de cette délégation.

CHAPITRE 26

Au bout de quatre jours, elle se demandait comment prévenir Kurty que jamais elle ne pourrait tenir encore longtemps, comme elle l'avait annoncé. Elle était dans l'impossibilité de le faire. Il était exclu de communiquer en dehors de l'île des fonderies, et les ouvrières et les ouvriers étaient constamment surveillés, n'avaient même plus le droit de se rendre à la gare du terminus, de crainte qu'ils ne cherchent à s'enfuir, cachés dans les wagons remplis de quartiers de viande de baleine.

Le rêve de tous les travailleurs, qui devint aussi celui de Fleur, c'était d'être envoyé dans l'atelier de conditionnement. Bien sûr, on y travaillait à une très basse température afin de préparer la viande pour la vente au détail. Il n'y avait pas suffisamment de grossistes, apprit-elle, et les Kalami avaient choisi d'offrir eux-mêmes les petites quantités en les vendant aussi cher que les grossistes, sans devoir payer ces derniers. Là-bas, on évitait le gras qui collait à la peau et surtout aux cheveux si l'on omettait d'enfiler ce masque, en fait une cagoule sous laquelle on étouffait. Et cette cagoule, à force d'être lavée chaque fois avec des détergents puissants, devenait un chiffon ignoble et non protecteur au bout de peu de temps. La remplacer, c'était s'endetter à la boutique.

Fleur reconnaissait l'inutilité de son sacrifice, maintenant qu'elle était dans l'île. Tout ce qu'elle pouvait en rapporter, c'était le chiffre de la quantité énorme de viande de baleine qui passait par la boucherie et surtout la fonderie. Il sortait des tonnes et des tonnes d'huile qu'on stockait dans des wagons-citernes construits spécialement pour cela. Les cargos qu'elle apercevait parfois au large, au sud de l'île, étaient alimentés par un sea-line de deux kilomètres. Ainsi, ils étaient tenus à distance. Le nuage de gras qui flottait au-dessus des installations devait tout de même les atteindre.

Depuis son arrivée elle avait compté la disparition de quatre filles nouvelles qui ne pouvaient suivre le rythme, et notamment sa première partenaire pour manier le passe-partout. La surveillante, satisfaite de son rendement, lui avait annoncé qu'elle serait affectée au découpage plus minutieux. Il fallait séparer le lard de la viande, sans laisser trop de gras ni trop de fibres rouges. Ces dernières gênaient la fonte et bouchaient les filtres.

Pour accéder à cette fonction moins exténuante, elle dut en dehors de ses heures de travail suivre un stage de découpe, donné par un jeune boucher qui dut la trouver à son goût car à plusieurs reprises elle sentit ses mains sur elle,

essayant de ne pas s'en offusquer.

La punition la plus cruelle était la privation de la douche quotidienne, le soir, et Fleur, bien que sachant cette eau chaude exagérément chargée de détergent, s'y précipitait sans trop réfléchir. Elle espérait s'en aller prochainement, mais celles qui ne pourraient avoir cette chance finiraient par avoir des ulcérations profondes. Il fallait s'arranger pour ne pas rester trop longtemps sous la pomme de la douche. Elle avait trouvé un bout de planche mince avec laquelle elle raclait le maximum de graisse, évitant ainsi un excès de cette eau dangereuse sur son corps.

La nourriture était abondante, mais sans saveur, toujours du riz et de la viande de baleine filandreuse, certainement prise dans les bas morceaux.

Le couvre-feu régnait de neuf heures du soir jusqu'à six heures du matin, et Fleur, les premiers temps, sombra dans un sommeil si profond que le réveil lui fut particulièrement douloureux, malgré ses neuf heures de repos. Puis elle commença d'entendre les cris de celles qui avaient des cauchemars, surprit aussi des allées et venues nocturnes entre les châlits, eut l'impression que des garçons venaient rejoindre des filles qu'ils avaient connues avant d'arriver dans l'île. Elle crut aussi comprendre que certaines filles se réunissaient pour bavarder ou éventuellement pour se caresser, mais elle s'en moquait, essayant de retrouver le sommeil.

Et puis il y eut cette explosion nocturne, alors qu'une équipe de garçons se trouvait justement au travail. Et quand, affolées par le bruit et les cris, elles voulurent sortir de leurs wagons de repos, elles se heurtèrent aux surveillantes armées de gros bambous, qui commencèrent à frapper les plus récalcitrantes.

Plus tard, le bruit circula que plus de cinquante ouvriers avaient trouvé la mort dans cette explosion, et au jour, Fleur découvrit les traces de cette catastrophe. Le train-fonderie qui avait explosé gisait renversé avec ses hautes cheminées et ses chaudières éventrées sur du lard encore fumant. On ne parvenait pas à éteindre le foyer alimenté en charbon provenant des mines du haut pays.

On demanda alors des volontaires pour le travail de nuit dans une autre fonderie, avec la promesse d'un travail allégé, huit heures au lieu de douze, une plus forte paye et aussi, mais cette promesse ne serait pas tenue, un congé d'une semaine tous les deux mois. Fleur s'inscrivit et tout de suite fut transférée dans un autre secteur, obtint une couchette plus large à même le plancher, ainsi que le droit à deux douches par jour. Les vestiaires étaient plus réduits et réservés à huit filles, et non vingt.

Le travail en fonderie était encore plus exécrable que tout ce qu'elle avait imaginé, car la couche de gras s'accumulait sur le visage et le corps, si l'on ne

voulait pas être surprise en train de se nettoyer trop souvent. Cette matière coagulée se détachait de soi en gouttes lourdes gênant le déplacement et le travail. Le rôle de Fleur était de pousser des chariots remplis de lard, de les hisser sur un monte-charge, et une fois au-dessus de la chaudière qui fonctionnait en continu, de déverser leur contenu, avec tous les dangers que présentait cette opération. Le sol glissait, il n'y avait rien pour se retenir et la veille, elle avait entendu le cri d'une fille chutant dans la graisse en fusion au-dessous d'elle.

Elle se cramponnait quand elle sentait que son chariot l'entraînait, bien décidée à le lâcher au besoin. On ne lui pardonnerait jamais cette faute, elle le savait, mais elle préserverait sa vie. Elle serait chassée de l'île, contrainte de rejoindre Vinh d'où la sécurité la rejetterait, comme les autres parias, sur les rives du golfe où ils essayaient de pêcher pour se nourrir.

Se prétendant originaire de la haute Chine, elle n'était pas obligée de parler la langue du coin et personne ne savait qu'elle connaissait l'anglais, sa langue maternelle. Et c'est ainsi qu'elle surprit une conversation étrange entre deux cadres en visite dans la fonderie. Ils parlaient d'un phénomène mystérieux qui les inquiétait. Elle crut qu'il s'agissait de la Locomotive-dieu, mais eut ensuite d'autres précisions. Un objet inconnu, une sorte de dirigeable, avait survolé le vivier du golfe, et lorsqu'on l'avait repéré une grande panique s'était emparée de la population.

Lorsqu'elle y eut réfléchi, Fleur sut que les Hommes-Jonas venaient de réapparaître à bord de leurs solinas, capables depuis longtemps de voler grâce à leurs réserves d'hélium.

CHAPITRE 27

Avec une certaine désinvolture, Christo Jameson avait réussi, certes, à la conduire chez ses parents, dans leur propriété sous coupole du côté de Disko Station, mais le lendemain il lui annonça qu'il repartait pour essayer de rejoindre la III^e Flotte dans le Sud, à proximité de la frontière temporelle.

— L'amiral Kinnjone doit commencer à trouver que j'abuse de ma permission, et avec les péripéties que nous avons connues, le temps qui m'était imparti s'est épuisé et je suis déjà, si l'on se montre sévère, en état d'insoumission. Ou de désertion.

— Mais que vais-je faire ? fit-elle, effarée. Je ne vais pas encombrer la vie de tes parents, tout de même. Il faut que je rejoigne Salt Lake Station pour me mettre à l'abri dans l'ambassade du Consortium.

— Ici, tu es protégée et tu as une piscine d'eau chaude, tu peux jouer au golf avec mon beau-père ou bien parcourir les chemins de la propriété en vélo, comme le fait ma mère. Tu as déjà vu un vélo ? C'est un véhicule assez extraordinaire et bien peu de gens eurent l'occasion de l'utiliser.

Elle se moquait bien de ce vélo, elle souhaitait entrer en communication avec son ambassade, mais le beau-père de Christo redoutait que ce coup de fil ne lui cause des ennuis.

— Je suis très bien en cour, surtout avec Opérasque qui connaît mon attachement fidèle, mais je suppose que les appels vers cette ambassade sont surveillés et je ne voudrais pas devenir suspect aux yeux de mon cher ami président.

— Bien, dit Christo, qui n'attendait pas de son beau-père un grand courage. C'est en dehors des traditions de la famille que d'empêcher un invité d'agir à sa guise, mais avec vous ce sera toujours l'extrême prudence.

— Je vous fais remarquer que je n'ai pas trahi la présence de cette inconnue.

Christo décida d'emmener Movane au centre de Disko Station, d'où elle pourrait téléphoner depuis chez un ami, un officier de marine absent qui lui laissait le libre accès à ses compartiments résidentiels.

Non sans mal, Movane obtint l'ambassadrice qui ne fut pas

particulièrement enchantée de l'entendre.

— Vous auriez pu nous prévenir. Nous voici dans une situation vraiment délicate et j'ai été convoquée par le secrétaire d'État à l'intérieur et aussi par le chef de cabinet du président. C'est très désagréable.

— Vous avez prévenu le président Tharbin, car je pense que c'est lui qui décidera si j'ai commis une erreur ou non.

— Évidemment, le président Tharbin est au courant et je suppose que vous nous avez trompés, puisque vous aviez une mission secrète à remplir malgré vos... origines.

— Pouvez-vous m'aider à revenir à Salt Lake pour que je confirme mon droit à l'immunité diplomatique ?

— Ma chère, c'est exclu, car nous ne pouvons nous engager dans une opération qui serait en somme une ingérence dans la politique intérieure d'une Compagnie, et la Panaméricaine est très jalouse de ses prérogatives. Je ne pense pas que malgré leurs bonnes relations, Opérasque et Tharbin souhaite que je me lance dans une telle aventure. J'en suis désolée, mais vous devez vous débrouiller par vous-même pour nous rejoindre, et je ne vous cacherai pas que cela ne m'enchanté guère. D'autre part, le quai des ambassades est étroitement surveillé par les forces de l'ordre qui redoutent quelques tentatives désespérées de ces maudits Aliens... je veux dire ces terroristes que l'on baptise ainsi et qui peut-être...

— Très bien, voyageuse ambassadrice, je ne vais pas vous mettre en péril, mais je n'oublierai jamais votre obligeance. Il est possible que si je m'étais montrée, disons plus complaisante, vous auriez tout fait pour récupérer une partenaire jeune et jolie.

Elle coupa la communication, mais tout de suite après ce coup de colère, se trouva bien désemparée. Christo, lui, ne pensait qu'à rejoindre son poste auprès de l'amiral Kinnjone et elle ne pouvait lui demander plus.

— Crois-tu que je pourrais rester quelque temps dans ces compartiment, en attendant d'avoir pris une résolution et de savoir ce que je ferai ?

— Aucun problème, mon ami est d'une grande générosité, se hâta-t-il d'affirmer, très soulagé dans le fond.

CHAPITRE 28

Les officiers subalternes et les marins finirent par savoir que leur cher amiral, le Vieux comme ils disaient, avait subi un échec devant son état-major. Ils ne comprenaient pas exactement ce que souhaitait entreprendre le vieux patron, mais eux, en majorité, étaient derrière lui, prêts à le soutenir. Il ne s'agissait ni de mutinerie ni de fronde, mais très vite les officiers supérieurs, et plus particulièrement ceux de l'état-major, sentirent souffler un air de méchante humeur et de méfiance.

Kinnjone, depuis ce camouflet reçu, se taisait et plus que jamais fréquentait ses petits, comme il disait en parlant des officiers subalternes et des simples matelots. Il ne déjeunait plus que dans leur mess ou leur cafétéria, mais ne plaisantait plus autant avec eux. Ils le trouvaient triste et ils reprochaient à ces galonnés et au vice-amiral Sommer d'avoir maltraité leur grand chef.

Les nouvelles qu'ils recevaient de l'amirauté étaient déconcertantes à plus d'un titre, car on souhaitait les transformer en policiers pour démasquer au sein de la III^e Flotte les individus qui ne pourraient établir leur filiation jusqu'à la quatrième génération.

— N'acceptez pas de répondre aux questions, conseilla Kinnjone à ses amis, il ne faut pas tolérer cette saloperie. Un jour ce sera autre chose, on nous obligera à traquer ceux qui ont les cheveux roux ou encore la quéquette tordue.

Cela faisait rire avant de faire réfléchir, et l'état-major, déjà partagé au sujet de ces instructions, ne savait trop que faire. Ils avaient opposé un refus à Kinnjone qui voulait rouler vers la capitale, et ils ne pouvaient une fois encore user de leur droit de protestation.

Il y avait enfin le cas Jameson, et l'amirauté avait prévenu que si le fugitif cherchait à rejoindre la III^e Flotte, il devrait immédiatement être suspendu de son grade et mis aux arrêts de rigueur. À quoi Kinnjone refusa de répondre.

Ce fut un décodeur qui vint le trouver un jour, en prenant toutes sortes de précautions. Il avait intercepté un message secret entre l'amirauté et les escadres de l'Atlantique qui actuellement occupaient la nouvelle banquise, s'étirant jusqu'à l'équateur, sans l'avoir atteint.

— Je l'ai décodé, sir, et je pense qu'il vous intéressera.

L'amiral, d'un simple coup d'œil, sut qu'il avait hautement raison.

— Bien joué, mon gars. Je t'offrirai une bière tout à l'heure, mais aussi plus important.

Il était, dans ce message, question d'une rencontre au sommet entre O et L au sud de la banquise Atlantique, justement.

— Opérasque et Lascasas. Bien sûr, murmura Kinnjone, il fallait s'y attendre. Les deux cinglés vont s'embrasser avant de s'entredéchirer ensuite.

CHAPITRE 29

Le *Dragon*, en route pour la mer de Ross, fit escale dans un bassin du Channel Drake et Lien Rag monta à bord. Lienty devait l'y rejoindre un peu plus tard, quand il aurait surveillé avec une extrême vigilance le défilé de plusieurs cargos venant d'Asie. Parmi eux un seul navire-citerne chargé de baleinium, le reste des cargaisons étant déclaré comme matériel divers, machines-outils, matériaux de construction. Le tout destiné à la Patagonie orientale.

— Deux cent mille tonnes de fret, annonça-t-il à Lien Rag, alors que ce dernier se préparait à rejoindre le baleinier de Farnelle et Danglov. Nous avons demandé aux capitaines de s'amarrer dans les différents bassins pour un contrôle.

— Le cahier des charges nous interdit ce genre de perquisition, excepté si le navire est suspecté de transporter des armes, des explosifs, des soldats.

— Justement, dit Lienty, sombrement.

Farnelle, elle, ne transportait qu'un quart de charge, une livraison diverse pour le Channel, du ravitaillement pour la mer de Ross.

— J'ai reçu le message relayé de mon fils Gdami, sur cette tribu de Roux à embarquer dans le bas de la banquise Atlantique. J'étais déjà aux trois quarts du parcours pour parvenir ici, et j'ai pensé que je devais accomplir ma rotation avant de me rendre dans le Nord. D'autant plus que Jdriège doit venir à notre bord. Sans lui, nous ne pourrions convaincre cette tribu menacée d'embarquer.

— Je vais aller chercher Jdriège là-bas, dans la mer de Ross, et je serai de retour dans quarante-huit heures. Vous repartirez ensuite directement.

— Ce sera un très long voyage et je dois remplir mes soutes de fuphoc. Un périple de plus de vingt mille kilomètres, de Ragus City à Ragus City. Soit plus d'un mois de voyage.

— Nous ne pouvions refuser ce service à Jdriège actuellement, avec ce dépassement du quota de chasse par la faute des occupants des lanchas. Nous ne parvenons pas à les liquider tous et nos différentes interventions n'ont pas donné de brillants résultats. S'ils le voulaient, les Roux pourraient rompre le contrat de chasse, mais Jdriège les empêche de le faire.

— La Société de la mer de Ross est innocente dans ce dépassement des quotas, dit Danglov indigné.

— Pas exactement, car nous nous sommes engagés à protéger le troupeau d'éléphants de mer par tous les moyens, nous devons être les seuls à exploiter ce site, et en ne parvenant pas à arrêter ces braconniers nous ne tenons pas notre parole.

Lienty les rejoignit pour le repas du soir avec un grand retard, et ils virent que le patron du Channel Drake était fortement préoccupé.

— À l'exception du cargo-citerne chargé de baleinium, les autres sont bourrés d'armement, de charges explosives, d'un hôpital de campagne sous forme de wagons spécialisés, avec salle d'opérations, compartiments avec couchettes pour d'éventuels blessés, etc., etc. Ce n'est pas du matériel asiatique mais panaméricain. Notre service de santé est à bord de ces cargos et nous allons les déclarer en quarantaine jusqu'à ce que les capitaines parlent. Ce sont des Asiatiques appartenant à la même société d'armateurs, et justement nous pensons que le capitaine du cargo le plus important est le patron de cette société d'armement naval. À vue de nez, avant toute expertise, il y a en tout de quoi équiper cinq mille bonshommes de pied en cap, avec environ une dizaine de trains, dont la moitié blindés. D'autre part, le rôle des équipages est rudement enflé. En tout, le chiffre normal de marins officiers devrait approcher les deux cents et nous en avons compté cinq cents, et parmi eux un grand nombre de gens au type européen ou panaméricain, comme vous voudrez. Certains n'ont su répondre en pidgin aux questions impromptues posées par les officiers de port. Ils ne connaissent certainement que l'anglais.

— Ils allaient vraiment à Magellan Station ? demanda Lien Rag, comprenant les inquiétudes de son cousin.

— Impossible de le leur faire dire. Tu penses comme moi qu'ils pourraient débarquer ce matériel juste à côté de nous, sur la banquise au sud du Horn. Il n'y a aucune installation portuaire vraiment digne de ce nom, mais peut-être faudrait-il envisager un survol de cette zone pour en avoir le cœur net. Nous n'allons jamais au-delà du 58° où la banquise est constamment bouleversée par la proximité du Horn et les courants violents. Les eaux du Pacifique plus froides y rencontrent celles de l'Atlantique plus chaudes et aucune installation fixe ne pourrait s'y maintenir, pas plus qu'un réseau ferré. Pour les débarquements de matériel, les Patagons utilisent des barges qui viennent directement à la côte de la banquise, sauf que pour les transports légers ils n'hésitent pas à lancer des rails provisoires, le temps de faire passer quelques convois, avant qu'ils ne soient tordus par les dilatations et les contractions de la glace.

— Les barges ? fit Lien Rag. Ils doivent utiliser des barges durant la nuit.

Celle-ci dure seize heures en ce moment et tes patrouilles de nuit avec le 520 ne s'intéressent qu'au trafic ferroviaire, je suppose ?

De la tête, Lienty fit signe que oui, soudain songeur.

— C'est curieux, car à certaines périodes l'activité sur les réseaux est intense, et jamais nous ne nous sommes expliqué pourquoi... Je me demande...

— Tu te demandes, dit Farnelle, qui suivait attentivement leur conversation, si cette activité qui monopolise la surveillance de ton hydravion n'est pas liée au passage récent de quelque cargo.

— Il faut que j'appelle le chef de la régulation et le responsable des patrouilles aériennes. Qu'ils comparent leurs mains courantes.

Faute de personnel, le responsable des patrouilles aériennes faisait aussi fonction d'enquêteur sur le Channel, et actuellement continuait la perquisition à bord des cargos suspects. Lorsqu'il le contacta, il dit qu'il ne pourrait se dégager que d'ici deux heures, mais il lui signala que le capitaine soupçonné d'être le président-directeur général de l'armement de ces six cargos, désirait un entretien secret. Il avait profité d'un moment où il était seul avec le policier pour lui demander d'arranger cette rencontre, sous un prétexte ou un autre.

— Nous allons interpellier les six capitaines et les répartir dans des endroits différents au motif de les interroger, décida Lienty.

— Comment s'appelle l'éventuel P.D.G. de l'armement ?

— Poniang, si j'ai bien compris.

Lienty les quitta précipitamment et Lien Rag décida de retarder son aller et retour à la mer de Ross. Ils voleraient de nuit, seraient là-bas à l'aube. Il désirait en apprendre plus sur les motivations de ce Poniang, qui ne devait pas apprécier que ses bateaux soient mis sous séquestre, en quelque sorte. Si c'était réellement un armateur désireux de ne pas perdre son temps, c'est-à-dire son argent, il allait se montrer coopératif. Il n'avait aucun intérêt politique à épargner ses clients.

Plus tard, Lien Rag apprit qu'effectivement il y avait toujours corrélation entre le passage de cargos, dont certains appartenaient à Poniang, et l'activité nocturne des réseaux ferrés au nord de leur concession. L'hydravion en patrouille était forcément capté par cette activité, et son chef de bord ne songait nullement à aller voir côté Atlantique ce qui se passait.

— Pourquoi ces cargos passent-ils le Channel ? Ce qu'ils livrent à l'Est, côté Atlantique, ne pourraient-ils pas le débarquer à l'Ouest, côté Pacifique,

sans attirer notre attention ?

— Leur cargaison est destinée à la fois à cette zone proche de la nôtre et aussi à Magellan Station. S'ils opéraient de la sorte, ils se présenteraient au Channel à moitié vides, et comme il y a constamment un contrôle des jauges et de la ligne de flottaison, ce fret diminué attirerait la suspicion de la Régulation. Depuis l'explosion de ce cargo chargé de blé en fermentation, les services en question ne s'en laissent plus conter.

Le service de santé afficha les résultats de ses examens et décréta que les cargos ne pouvaient poursuivre leur route, car une épidémie de furonculose régnait à leur bord et d'ailleurs plusieurs membres de l'équipage allaient être soignés dans l'hôpital de Ragus City. Lien Rag alla leur rendre une visite et vit que les malades en question étaient tous d'origine caucasienne, selon la terminologie en vogue pour ne plus dire blanc, jaune ou noir. Effectivement, tous souffraient d'éruptions purulentes importantes, et l'un d'eux paraissait même très mal en point avec un anthrax dans la gorge. Tous avaient mal supporté les semaines de mer, car ce n'étaient pas des marins.

Keveryn, promu chef pilote du dirigeavion, lui fit savoir qu'ils devaient prendre l'air avant qu'une perturbation avec des vents puissants n'arrive sur le Channel. Regrettant de ne pas en savoir plus sur les confidences de ce Poniang, le glaciologue dut embarquer pour la mer de Ross. Il aurait pu confier cette mission à Keveryn, mais voulait entendre Gdami parler de ses difficultés dans la traque des lanchas.

Tout au long de ce vol nocturne, il attendit en vain un message codé de son cousin, mais ils amerrèrent sur la mer intérieure de Ross sans qu'il sût ce qu'avait dit le Chinois. Il dormit quelques heures, prit son petit déjeuner avec Gdami et Jdriège. Ce dernier, s'il le cachait, était heureux de voir son grand-père, même si cette notion de parenté ne faisait pas partie de sa culture rousse. Mais voyant qu'elle avait quelque importance dans le monde du Chaud, il donnait l'accolade à Lien Rag avec un grand sérieux.

Gdami lui fit part des nouvelles directives qu'il venait de prendre pour en finir avec les lanchas, et parla de la proposition de Jdriège sur la participation de son peuple dans cette traque.

— Il me faut l'accord des sociétaires, répondit Lien Rag, mais ce n'est peut-être pas une mauvaise idée, à condition de limiter cette participation à moins de cent individus.

— Les miens, annonça Jdriège, peuvent capturer ces inconnus et couler leurs lanchas au large, mais qu'en ferons-nous ? Nos mœurs nous interdisent de tuer un autre homme, serait-ce un Homme du Chaud, sauf en combat régulier et pour nous défendre. Nous vous les remettons ?

— Nous ne disposons pas d'installations suffisantes pour les emprisonner, le temps de les transporter ensuite je ne sais où.

— Nous leur rendrons la liberté, une fois les embarcations coulées au large et irrécupérables, fit Lien Rag, et l'hydravion affecté ici les embarquera par cinquante pour aller les débarquer à proximité des côtes de la Patagonie orientale. Nous leur fournirons des canots pneumatiques pour qu'ils rejoignent la terre ferme.

Jdriège, très à l'aise, monta dans le dirigeavion sans hésitation, ce n'était d'ailleurs pas la première fois qu'il voyageait à son bord. Il y eut un message codé de Lienty, alors qu'il leur restait quatre heures de vol. Le patron du Channel Drake expliquait qu'il ne pouvait prendre le risque de raconter ce qu'il avait appris sur les ondes. Trop d'écoutes sur les émetteurs de Ragus City et surtout par les services des Néos. Cet espionnage des ondes alimentait la justesse de leurs informations.

Lienty l'accueillit lorsque l'appareil, en position dirigeable, s'amarra au grand pylône construit tout exprès.

— Le capitaine Poniang m'a proposé un marché. Il troque la liberté pour ses cargos de reprendre la route de la Chine, contre ce qu'il sait. Il préfère retourner chez lui avec ses cargaisons que de risquer la confiscation de celles-ci, comme nous avons le droit de le faire pour déclaration mensongère sur le contenu des cales, en ce qui concerne les explosifs trop dangereux pour le Channel Drake.

— Où livrait-il la cargaison ?

— Comme nous l'avons soupçonné, dans la zone patagone, notre voisine. Les barges sont plus nombreuses que nous le pensions, et dans la journée cachées dans des cavernes creusées sous la banquise où la mer pénètre. Il y a là tout un appareillage de manutention pour les décharger et des treuils qui, par mauvais temps, peuvent aider ces plates-formes à moteur à rentrer dans leur base quand elles sont lourdement chargées et que la mer est forte. Le reste devait être livré à Magellan Station, cependant ce n'est pas tout et ce que je vais t'annoncer te laissera assommé. Le cargo que commande Poniang devait donc décharger à Magellan Station, mais au lieu de repasser le Channel il avait pour mission de poursuivre vers le Nord, le long des côtes de l'Amérique du Sud, celles de l'ancienne Argentine, du Brésil. Et dans le coin, suite à un échange radio, le cargo devait embarquer une délégation.

— Une délégation ? Comment peut-il être aussi affirmatif ?

— Il a touché un million de dollars pour cette mission, mais en océanos, comme il l'a exigé, ce qui lui a fait dans les cinq cent mille océanos.

— Ce qui porte le change actuel à un océano pour deux dollars.

— Effectivement. Poniang a exigé d'en savoir plus, car il prend ses précautions. Il a déjà engagé des risques avec les cargaisons de ses navires et surtout les trois cents Caucasiens, certainement des conseillers militaires, des spécialistes de certaines armes, car dans les cargaisons il y a des missiles inconnus, des lance-flammes de grande portée.

— Des lance-flammes ? sursauta Lien Rag qui avait horreur de ces engins.

— Poniang ne navigue jamais à bord de ses cargos, mais là il a décidé de le faire pour maîtriser cette livraison. Et il sait qui embarquera à son bord du côté du Brésil.

Lien Rag l'avait déjà deviné, mais il laissait à Lienty le plaisir quelque peu frêlé de le lui annoncer.

— Tu as compris ? Lascasas va rencontrer le nouveau maître de la Panaméricaine, Opérasque, et je ne sais ce qu'il en résultera. Ce sera peut-être une confrontation, toutefois il est à craindre que pour éviter toute brouille, et même une guerre, ils décident d'une confédération de deux Compagnies, autonomes mais liées par le haut dans certaines circonstances.

L'un et l'autre avaient conscience de l'importance de cette rencontre entre ces deux Grands Maîtres, tout aussi dérangés mentalement l'un que l'autre, vivant dans une mégalomanie permanente, mais réussissant à galvaniser leur entourage pour faire des gens de véritables fanatiques.

— Donc, l'entrevue va tomber à l'eau, puisque Lascasas ne trouvera pas un transport pour se rendre là-bas, et parce que malgré ses moyens énormes il n'a pas encore réussi à lancer un réseau ferré qui rejoigne la Panaméricaine.

— Heureusement, fit Lienty, nous voici rassurés en quelque sorte, mais nous l'avons échappé belle. Une confédération n'aurait pas tardé à se retourner contre les pays du Sud, les Patagonie et les Kerguelen.

— Comment se fier aux révélations de ce Poniang qui essaya de sauver ses cargos ?

— Il a fini par m'avouer que son armement ne lui appartenait pas en totalité, qu'il avait un associé et que celui-ci, tu n'en seras pas surpris, c'était Tharbin, le président de la Compagnie du Consortium des Bonzes. Il ne s'agit pas pour Tharbin de récolter des revenus supplémentaires, mais d'obtenir des informations sur l'actualité de l'hémisphère Sud et des secrets qui se chuchotent. Tharbin n'aimerait sûrement pas qu'Opérasque et Lascasas s'unissent. Il sera donc aussi satisfait que nous de ce dénouement.

— Un instant, fit Lien Rag souriant, et si nous laissons Poniang et son cargo effectuer cette mission ? Si nous le libérons, lui et son navire, tout en gardant les autres en quarantaine ?

Lienty continuait de sourire, pensant à une bonne blague.

— Tu aimerais savoir ce qui se passerait lors de cette rencontre et c'est pourquoi tu prendrais ce risque ? Tu espères que peut-être ils se dévoreront tout crus et que le vainqueur ne pourra pas tout gérer comme il le souhaiterait, car ses fidèles ne pourraient s'entendre avec ceux du vaincu ?

— Je n'ai pas l'intention de laisser le cargo de Poniang atteindre cette banquise de l'Atlantique Nord, une fois Lascasas embarqué à son bord.

— Tu songes à le couler depuis le dirigeavion, envoyant par le fond le cargo, mais aussi Poniang, Lascasas et sa suite ?

— Pas tout à fait, je pense arraisonner le cargo, l'obliger à revenir ici et m'emparer de Lascasas, laissant tous les Aiguilleurs de la cordillère des Andes dans le plus grand désarroi. Mais évidemment nous pouvons aussi choisir la solution du bombardement et l'envoyer dans les grands fonds à tout jamais.

— Tu plaisantes ?

— Le *Dragon* va s'en aller lui aussi dans ces régions septentrionales, répondit brièvement Lien Rag. Récupérer une tribu persécutée. Belle occasion, non ? Et quelle coïncidence à ne pas négliger !

CHAPITRE 30

Lorsqu'il rentra à Cooktown pour consulter Vorgine et aussi Liensun qui restait tout de même le président du gouvernement, Lien Rag éprouvait quelque appréhension au sujet de Yeuse. Il avait eu de bonnes nouvelles sur le rétablissement de sa santé et ce n'était pas ce qui le tracassait. Il savait simplement que son amie était une fine mouche, capable de se douter qu'à Punta Arenas il avait connu quelque bonne fortune en compagnie de la charmante Marina Estaban. En repartant, il s'était promis d'oublier cette aventure, mais d'ores et déjà il y repensait et rêvait de revoir la chef de cabinet de Reiner. Il avait été surpris de son regain de vitalité en sa compagnie et en avait retiré une vanité qu'il savait stupide, mais il restait flatté tout de même.

Il n'y avait aucune réserve dans l'accueil que lui fit Yeuse, et il fut profondément ému de la voir en excellente forme et de pouvoir l'étreindre avec tendresse. Au cours du repas qui suivit il lui fit part de ses intentions et elle déposa sa fourchette pour le regarder tranquillement.

— C'est une folie.

— Une occasion unique.

— Tu vas produire une série d'explosions politiques dont tu ne seras pas le maître.

— Je viens prendre conseil auprès de toi, Vorgine et Liensun.

— Vorgine est venue me voir et elle m'a annoncé que Chalazy souhaitait se présenter à la présidence.

— Allons donc.

— Mais il vient de renoncer.

Elle ne jugea pas utile ou du moins urgent de lui expliquer comment Vorgine, avec ses photos et ses films, avait obtenu ce renoncement. Elle ne voulait pas la démolir aux yeux de Lien mais gardait de cette entrevue une impression bizarre, Vorgine étant revenue une deuxième fois lui parler. Non seulement à cause de cette femme, vice-présidente du gouvernement, mais vis-à-vis d'elle-même, car elle avait mis à nu ses regrets et ses fantasmes. Jamais elle n'avait réellement souhaité abandonner la politique et le pouvoir,

jamais elle n'avait souhaité terminer sa vie dans une sorte de retraite mièvre et démoralisante, même en compagnie de Lien. Mais ce qu'elle savait désormais d'elle-même, elle ne pouvait lui en faire part, alors qu'il se préparait à jouer une partie politique complètement inconsciente. Vorgine s'y opposerait, mais Liensun qui avait besoin de l'argent de son père se montrerait plus indifférent, plus laxiste.

— On lui a fait comprendre que la conduite d'une industrie et celle des affaires du pays étaient incompatibles, et qu'il devrait par exemple renoncer à ses ateliers s'il choisissait la présidence.

— Il n'aurait peut-être pas réuni beaucoup de suffrages, dit Lien Rag. Je pense que les deux principaux leaders politiques se seraient opposés à lui, Carminale bien sûr, mais surtout Kerchinian.

Le même jour il rendit visite à Vorgine et sans attendre lui expliqua ce qu'il comptait faire à titre privé, utilisant un baleinier où il avait des parts, et le dirigeavion qui lui appartenait également pour un certain pourcentage.

Curieusement, avant de lui donner son avis, elle lui demanda, avec ce qui pouvait être une grande gêne, si sa compagne Yeuse lui avait parlé des rencontres qu'elles avaient eues. Lien Rag ne voyait pas l'urgence de connaître son avis à ce sujet, alors qu'il projetait une expédition qui allait bouleverser le monde entier.

— Oui, elle m'a parlé de Chalazy, un jour candidat un jour non.

— C'est tout ?

— Que vous aimeriez par la suite occuper un poste de responsabilité, mais ça ne pose pas problème puisque vous avez montré que vous disposiez de fort bonnes capacités.

Elle parut soulagée et comme elle se taisait, agacé et même irrité, il lui demanda ce qu'elle pensait de cette opération contre Lascasas voyageant à bord de ce cargo chinois. Attaque conjuguée avec le *Dragon* et le dirigeavion.

— C'est une affaire privée, puisque vous utilisez ces moyens de transports et d'attaque. Les Kerguelen n'y sont donc pas impliqués et personne ne pourra nous reprocher d'être partie prenante. L'Assemblée, si je lui en faisais part, se montrerait dans le même état d'esprit que moi.

Si Vorgine dirigeait efficacement la politique intérieure, on pouvait dire qu'elle était non seulement nulle, mais de comportement imbécile devant les affaires extérieures. Jamais personne ne croirait que les Kerguelen étaient en dehors du coup, et lorsqu'il essaya de le lui faire comprendre, elle le regarda comme s'il racontait n'importe quoi. Naïve, elle croyait que son attitude

rigide, garante de franc-jeu, était connue des partenaires étrangers, présidents et personnel politique, alors que tout le monde privilégiait la roublardise, la dissimulation et les coups en douce qui faisaient la force d'un pays ou d'une Compagnie.

Il renonça, partit à la recherche de Liensun, apprit qu'il était dans l'île où Mathilda Greva exploitait son immense troupeau de moutons et ses usines à herbe. Il s'y fit conduire malgré l'heure tardive, et débarqua dans la laiterie où Liensun aidait son amie à faire ses comptes. Tous deux le regardèrent comme s'il s'agissait d'un revenant.

— Je ne te savais pas aux Kerguelen, lui dit son fils, peu aimable.

— Je dois t'entretenir sans tarder, rétorqua son père, et j'en suis désolé, voyageuse, mais dans le secret.

Liensun, plutôt réservé, le conduisit dans une petite pièce où se trouvaient un bureau et quelques sièges.

— C'est au président du gouvernement que je m'adresse, annonça alors Lien Rag avec une certaine solennité.

Son fils le regarda éberlué, sans pouvoir réaliser si son père était sérieux ou se moquait de lui.

— Si tu as peur que Chalazy se présente, rassure-toi, c'est cuit. Il a choisi ses véhicules.

— Écoute-moi bien car j'ai besoin de ton aval de président.

— Mais il y a Vorgine...

— Toi seul es représentatif, car élu par les citoyens, elle a été nommée par l'Assemblée, c'est tout à fait différent.

Liensun fut alors forcé de l'écouter, mais visiblement ce qui pour des millions de gens serait l'affaire la plus inquiétante jamais apparue depuis des années, ne lui semblait pas vraiment digne d'être ainsi discutée. Et Lien Rag comprit alors que son fils n'avait pas l'habitude d'être sollicité sur son avis et sur une question quelconque par son père. Il ne cachait pas son embarras et sa hâte d'en finir avec cet aparté.

— Mais ce ne sont pas mes... Les affaires directes de notre archipel. Tu devrais en parler à celui qui s'occupe des affaires étrangères... C'est toujours le même et jusqu'à présent il me paraît avoir fait un travail honnête.

— Tu es toujours président, gronda Lien Rag, et tu dois me dire ce que tu

en penses. Sache une chose, c'est que ça peut tourner vraiment vilain avec une guerre menée par la Caste contre l'archipel, car elle est en mesure de nous envahir et de nous liquider tous.

— Mais ils n'ont pas de bateaux.

— Ils en trouveront. Ils ont bien trouvé dernièrement six cargos pour transporter du matériel militaire et des conseillers en armement sophistiqué. Les Chinois en louent tant qu'on veut.

— Mais alors il ne faut pas prendre ce risque. Laisse ce Lascasas rejoindre, heu... Comment déjà ?

— Opérasque. Ne me dis pas que tu l'as oublié, alors que tu as failli être capturé par lui dans le Chenal Noir.

Liensun s'abrutissait-il dans l'élevage du mouton, animal sans grand caractère et toujours prêt à se soumettre passivement ? Est-ce que cette maîtresse femme, Mathilda Greva à la carrure solide, en avait fait un paltoquet acceptant tout et n'importe quoi ?

— Ce pays pourra-t-il mobiliser des forces suffisantes si jamais les Aiguilleurs se montraient menaçants ? Il faudra défendre plusieurs objectifs, la mer de Ross, Channel Drake, l'archipel.

Liensun ne connaissait rien des forces armées des Kerguelen et Lien Rag avait renoncé à poursuivre la conversation. Il se demandait si son fils n'était pas un drogué.

Il avait préféré partir avant de le frapper, et sans même dire au revoir à celle qu'il traitait de « bergère ».

Il était seul devant la décision à prendre, car Lienty était contre et Yeuse également. D'ailleurs, Yeuse lui avait semblé différente. Il avait craint une accusation d'infidélité, mais sa compagne lui était apparue très éloignée de ces problèmes de couple, les considérant presque comme secondaires.

CHAPITRE 31

Les Roux ne l'avaient pas trompé avec cette histoire de sel nécessaire en grosse quantité, pour quelque cérémonie religieuse qui se tenait dans un endroit secret où l'Homme du Chaud ne se risquait pas, puisqu'il n'y avait aucune ligne de chemin de fer passant non loin. Seuls les Inuits qui utilisaient les traîneaux à chiens, voire quelques traîneaux à moteur bricolés par eux, pouvaient situer cet endroit et le connaître. Césaire pensait qu'il se cachait dans les montagnes centrales du Groenland.

Non seulement il avait vendu ses cent sacs de sel, mais il avait des commandes pour une quantité encore plus importante. On l'avait payé en fourrures de bébé phoque, des ballots énormes qui valaient une petite fortune, mais aussi avec de l'or, et vraiment de l'or pur qui n'avait pas été obtenu à partir de la fonte d'un objet façonné. Il savait que pour le revendre il devrait prendre encore plus de précautions qu'avec la pièce d'un dollar historique, car tout de suite on le soupçonnerait d'avoir découvert un filon de ce métal rare. Dès lors, il serait espionné, traqué, voire enlevé par des chercheurs sans scrupules et torturé pour qu'il avoue le lieu du gisement.

Il se contenta de revendre ses peaux et le fit dans différents comptoirs, afin qu'on ne l'interroge pas sur la quantité trop élevée pour qu'un simple trappeur ait pu en regrouper autant. Il acheta son sel en sacs, renouvela sa location du lococar, et aussi celle de sa ferme auprès du vieillard qui finissait ses jours dans un asile lamentable. Il lui donna quelques billets supplémentaires pour qu'il améliore sa situation, mais, malin, le vieillard lui proposa de revenir avec lui à la ferme pour l'exploiter ensemble. Il fut déçu d'apprendre que Césaire ne faisait rien, ni élevage, ni culture sous serre.

— Mais alors, comme gagnes-tu ce fric, l'artiste ?

— Justement, je suis artiste, exactement écrivain et je gagne ma vie ainsi.

Le vieillard en fut fortement dépité, cracha sur le côté et ne desserra plus la bouche. Césaire se demanda si dans sa frustration, visiblement il cherchait l'occasion de quitter l'asile pour reprendre sa liberté, Joyffert n'était pas capable de se montrer un peu trop curieux. Ces vieux débris, tous accros de ces télévisions soulevant des scandales qui parfois n'existaient même pas, devaient suivre avec passion et méchanceté la traque des Aliens. Pour que ce crétin n'aille pas le soupçonner d'en être un, mieux valait négocier.

— Écoutez, pour l'instant je dois voyager pour vendre mes écrits, mais quand je reviendrai nous pourrions éventuellement envisager une association.

Le vieux, au visage torsadé de rides ahurissantes de profondeur et de replis encrassés, se tapa sur les cuisses d'espoir.

— On élèvera de la volaille, c'est ce qui rapporte le plus. Quarante jours, si on leur fait bouffer du phoque, et hop tuée, plumée et congelée, et en route pour la grande station où l'on encaissera le bénéf. Ça marche, l'artiste ? Vends bien tes bouquins, qu'on ait de quoi tenir six mois avant d'encaisser les premières pépites.

Rassuré sur ce dernier point, il retourna chez lui avec la charge de sel et cacha les billets qui lui restaient, pas loin de dix mille dollars désormais. S'il parvenait à faire patienter le vieux de l'asile, il aurait assez d'argent pour lui acheter carrément son wagon délabré et sa verrière cassée, sinon il irait voir ailleurs, mais encore faudrait-il trouver un endroit où les Roux, très méfiants, pourraient s'approcher sans affronter un trop grand nombre d'Hommes du Chaud.

Comment les Inuits apprirent-ils qu'il vendait du sel ? Toujours est-il qu'ils devinrent aussi ses clients et payèrent en billets ordinaires, eux. Le sel, ils devaient l'obtenir en chauffant de grandes chaudières et il leur coûtait fort cher en huile de phoque. Celui de Césaire était meilleur marché.

Il songeait depuis longtemps à se rendre à Shelling Station pour rencontrer les Marqua, et il décida de mettre son projet à exécution, profitant d'un creux dans son petit négoce tranquille.

CHAPITRE 32

Lorsqu'elle revint à sa raffinerie de pétrole près de l'ancienne mer Caspienne, le délégué du gouverneur, Eliaban, avait été limogé et même arrêté, car durant son absence l'entreprise avait périclité par la faute de ce fonctionnaire trop avide, qui avait cru accélérer la distillation d'huile pour encaisser plus de royalties. Cela avait entraîné une série de pannes sur l'installation, et maintenant celle-ci tournait au plus bas avec une production réduite au cinquième.

Les ramasseurs de pétrole, les ouvriers, les commerçants lui firent une réception fastueuse. Ils couvrirent Ann Suba de fleurs et de cadeaux, et elle fut conduite vers son poste de direction, alors que très fatiguée de ce voyage très long et compliqué depuis la Tcherskicie, elle aspirait au repos. Elle assura qu'elle remettrait la raffinerie en marche comme auparavant, mais qu'elle devait d'abord se reposer.

Le lendemain elle fut impressionnée par l'énormité de la tâche qui l'attendait, et là-dessus elle reçut la visite de Murmose qui, folle de joie suite à la destitution de son bourreau Eliaban, retrouvait une santé assez bonne. Elle avait maigri et était prête à tout pour aider Ann Suba. Il y avait d'énormes commandes à passer, pour un montant si élevé que Murmose faillit s'évanouir. Mais ensuite elle fit face à cette épreuve et dit qu'elle allait solliciter les appuis bancaires et même qu'elle irait trouver le gouverneur Haragan Kan.

— Ce dernier est inquiet, car le président Tharbin doit visiter la province.

— Il annonce toujours sa venue, fit remarquer Ann, mais il ne vient jamais.

Contrairement à ses prédictions pessimistes, tous les signes d'un prochain voyage de Tharbin dans cette province apparurent. Les services publics développèrent une activité qui rompait avec la léthargie habituelle. Les fonctionnaires sillonnèrent le pays pour relever les preuves d'une décadence visible et y remédier en proférant des menaces, puis des promesses et enfin en conseillant au gouverneur Haragan Kan d'ouvrir sa bourse, ce qu'il fit avec la plus extrême répugnance. Il vint en personne inspecter la raffinerie et leva ses bras dodus au ciel lorsque Ann, soutenue par Murmose, lui fit le bilan chiffré des dépenses à envisager.

— Nous pouvons remettre en route deux unités, et remonter la production

à quarante pour cent de ce qu'elle était quand je suis partie en voyage. Le président Tharbin s'en contentera et même sera admiratif, car il n'existe pas pour l'instant d'autre installation industrielle de ce type. Et quand il verra tout cela...

D'un geste elle engloba les centaines de wagons-citernes en attente de remplissage. On avait dû lancer des voies de stationnement provisoires pour les aligner sur une grande distance. Le gouverneur caressait sa barbe, en essayant de prendre un air de profonde concentration sur le sujet, mais lorsque Murmose annonça qu'elle l'invitait pour un festin, son œil s'émoussilla et il devint fébrile.

Le matériel commandé en Panaméricaine commença d'arriver l'avant-veille de la tournée d'inspection du président, et il fallut travailler dur pour tenir parole. Ann Suba ne se coucha pas de deux nuits et surveillait les ouvriers sans relâche. Elle ne cessait cependant de penser à la proposition de l'ingénieur Pavakov sur la création d'ateliers de constructions aéronautiques pour la fabrication d'un nouveau dirigeavion. Elle ne disposait pas de l'exclusivité des droits, mais les partageait avec Liensun Rag et son père, Lien. Ils avaient beau se trouver fort loin dans l'autre hémisphère, elle ne pouvait envisager de passer outre leur accord. Elle les connaissait l'un et l'autre pour leur opiniâtreté et leur combativité. S'ils apprenaient qu'elle entreprenait cette construction, ils trouveraient le moyen de la rejoindre, et de l'attaquer soit en justice soit par tous les moyens, y compris les plus illégaux. Elle craignait surtout Liensun que les scrupules n'étouffaient pas. On disait qu'il s'était acoquiné avec cette Songe qui était la reine des embrouilles.

Murmose ne cessait d'accourir, dans la mesure où son poids, bien qu'elle ait considérablement maigri, l'autorisait à le faire. Elle n'osait harceler Ann de questions, mais elle trépignait, se faisait expliquer par les contremaîtres l'avancement des travaux.

Le président Tharbin commença sa visite par le Nord de la province, du côté de Kazan Station, mais on apprit par la radio, la télévision et la presse écrite réduite à un petit canard entièrement consacré aux louanges du gouverneur, que Tharbin souhaitait surtout visiter Astrakan Station et sa fabrique de lainages, et enfin la raffinerie de la Caspienne.

Ces deux premiers noms apparurent si prestigieux à Murmose qu'elle commença de se tracasser pour la raffinerie qui n'en portait aucun. Le village de ramasseurs d'huile qui s'élevait à côté de sa propre demeure ne pouvait en aucune façon briller comme ces deux-là. Et ce fut le brave Allanabad qui, après des heures passées à éplucher de vieux papiers, découvrit le nom d'une très ancienne ville, Bakou.

— Autrefois c'était le centre pétrolier de la Caspienne, affirmait-il, tandis

que Murmose faisait la moue, trouvant que ce nom manquait de quelque chose. Mais agacée, Ann Suba décida de l'adopter et fit fabriquer une immense enseigne lumineuse avec comme intitulé : raffinerie DE BAKOU STATION.

Le train spécial du président parvint enfin dans la zone pétrolière. Et l'on raconta qu'en humant cette odeur particulière du pétrole et de l'huile transformée, le président Tharbin déclara que c'était le meilleur parfum qu'il ait respiré de tout son voyage. On ne sut comment prendre cette réflexion. Avait-il trouvé déplaisantes les odeurs de la province exhalées par les chameaux, les moutons, la cuisine orientale et les habitudes sans hygiène, ou bien était-ce une façon d'honorer la production de diesel, et cette volonté de créer dans ce pays une industrie importante qui l'enchantait ? Ann Suba pensa qu'il voulait marquer cette réussite économique d'un bon mot.

Si au début, entre l'annonce de cette visite et la venue du président elle n'avait éprouvé aucune inquiétude, il n'en allait pas de même lorsque le train présidentiel s'immobilisa non loin de la raffinerie. Au début, elle était arrivée là comme une clandestine, mais tout en sachant que les services secrets de Tharbin l'avaient tout de suite repérée et savaient où elle vivait. Que le président n'ait jamais tenté de la contacter ou de lui faire des propositions de postes dans la capitale avait fini par la préoccuper. Et maintenant qu'il approchait, debout dans cette draine spéciale, protégé par des vitres épaisses, elle se demandait ce qui allait résulter de la rencontre. Elle apercevait Tharbin avec sa silhouette replète, son visage lunaire. Il avait adopté une tenue blanche, comme celle que portaient les hommes de ce pays. Veste longue et pantalon étroit retenu par une large ceinture verte ou rouge.

Le gouverneur se tenait assis à ses côtés et Murmose, en portant des jumelles à ses yeux, ricana :

— Il est blanc comme un linge, le kan de mes fesses, il a dû se faire savonner par le président et en a perdu son teint marron de vieux brigand des steppes.

Elles attendaient, seules sur l'estrade, devant l'entrée de la raffinerie, Allanabad préférant se perdre dans la foule, mais on pouvait le voir soutenant sa compagne du regard.

Ce qu'ignorait Ann Suba, c'est que dans le temps Tharbin avait connu Murmose et même avait profité de ses prestations spéciales, quand Liensun l'utilisait pour amadouer et faire des Bonzes ses amis. Il lui adressa un regard désolé, la trouvant vraiment décatie, par contre il admira la silhouette encore jeune d'Ann Suba et on put lire dans son regard qu'il se demandait quel âge elle pouvait bien avoir.

— On me parle depuis longtemps de cette merveille des merveilles, qui à partir de cette huile détestable nous donne un carburant de haute qualité. Voyageuse Ann Suba, je suis votre obligé dans la visite de cette installation.

Par chance, les unités nouvelles qui n'avaient pu être essayées, mais avaient à tout hasard été mises en service, fonctionnaient admirablement, et le président pu apprécier la sortie de ce diesel dans de gros tuyaux transparents, en suivit le cheminement vers les grosses citernes de stockage. Il commenta la présence de ces centaines de wagons attendant le remplissage.

— Ils arrivent donc de partout ? Et j'en vois qui sont même de Panaméricaine. Voyageuse Suba, il va falloir que vous me rejoigniez dans la capitale, avec un programme ambitieux de deux autres raffineries à construire dans la plus grande hâte. Vous disposerez de tout le budget nécessaire lorsque votre devis sera connu.

C'est alors que Murmose prit sur elle l'audace d'intervenir.

— Monsieur le président, je suis la propriétaire de toute cette zone pétrolifère et je ne serais que trop heureuse de voir s'implanter deux autres unités comme celle-ci.

— Non, trancha sèchement Tharbin, pas comme celle-ci mais deux fois, trois fois plus importantes. Comment se fait-il que vous soyez la propriétaire de cette partie de l'ancienne Caspienne ? Vous savez, avant de venir, je me suis documenté largement sur cette région, et je vois que le nom de Bakou a été remis à l'honneur, ce qui n'est que mérité. Jadis c'était la capitale du pétrole russe.

En même temps, il couvrait Murmose d'un mépris à peine dissimulé. Que croyait-elle cette prostituée, ou peu s'en fallait, que parce qu'elle avait su lui donner du plaisir il allait se laisser manœuvrer ? Propriétaire de ces champs pétrolifères qui s'étiraient à l'infini, brillants d'huile épaisse ? Il se tourna vers Haragan Kan.

— Voyageur gouverneur, la voyageuse ici présente possède donc des titres de propriété dont vous devez avoir lu la teneur quand vous avez donné l'autorisation d'implanter cette raffinerie.

Éperdu, Haragan Kan ne savait que dire, et ce fut Murmose qui d'une voix humble, redoutant le pire, répondit à sa place.

— En réalité, c'est mon mari le propriétaire, mais il me délègue...

— Il est où, votre mari ?

Ann Suba savait qu'elle mentait, qu'Allanabad n'était que son compagnon,

à moins qu'il n'existe entre eux un contrat de mariage.

— Dans la foule... C'est un homme timide et la venue de votre personne le troublait tant qu'il n'a pas osé se manifester, mais je le vois et je vais l'appeler.

Dès lors elle se mit à pousser des hou-hou ridicules, ce qui commença par sidérer puis par faire rire, et les gosses du premier rang se mirent à répéter eux aussi des hou-hou moqueurs, bientôt suivis par toute la foule. Des femmes voilées qui se tenaient à l'arrière crurent qu'il fallait à nouveau reprendre les you-you de bienvenue, et ce fut la plus belle cacophonie de cette visite. Il fallut l'intervention de policiers armés de bambous pour faire taire les gens en les frappant sans ménagement.

Agacé, Tharbin demanda à Ann Suba de le conduire dans son bureau. Il se retourna vers les autres.

— Entretien privé.

Puis fixant Murmose avec férocité :

— Dites à votre époux que dans le cadre d'un programme de nationalisation, nous allons prendre possession de vos terrains pétrolifères.

CHAPITRE 33

Ce fut Mylord qui d'une voix cachant mal sa satisfaction, lui annonça qu'une des fonderies de l'île de Haï Nan avait explosé, et que la catastrophe avait fait de nombreux morts. N'était-ce pas là-bas que son amie Fleur avait décidé de travailler pour espionner les Kalami ?

— C'est une radio bouddhiste spécialisée dans la propagande anti-hindouiste qui vient de l'annoncer, et vous pensez bien avec les détails les plus horribles.

Affolé, Kurty capta lui-même cette radio qui s'exprimait en anglais et couvrait les Kalami d'insultes. D'après son commentateur, il y aurait eu des centaines de morts déchiquetés ou brûlés par la graisse en ébullition. Beaucoup d'ouvriers avaient basculé dans les chaudières de lard bouillonnant.

— Nous reprenons la route du Sud, annonça-t-il.

Il avait roulé vers les montagnes du Nord, émerveillé de découvrir des réseaux encore intacts. La glace, ici, n'avait presque pas fondu, n'entraînant pas la perte des rails et de tous les ouvrages ferroviaires.

La Machine dès lors fonça sans autres précautions, brûlant les signaux, utilisant tout son savoir-faire électronique pour brouiller les instructions ferroviaires et s'accorder la voie libre de tout obstacle. C'était un des fabuleux programmes mis au point par son père et par tout le système informatique qui agissait sans qu'il ait même besoin d'intervenir. Par moments ils devaient ralentir, à cause de la faiblesse du ballast ou d'un ouvrage quelque peu branlant, mais ils descendaient à plus de cent kilomètres heure de moyenne. Kurty pouvait apercevoir, comme rejetées sur les voies de service, celles de garage, le trafic local, les vieilles locos hors d'âge, les plates-formes bricolées avec un moteur à vapeur, voire celles que des hommes pouvaient faire avancer à l'aide d'un balancier qui au moyen d'un embiellage simple et démultiplié faisait tourner un essieu. Il pouvait capter d'autres radios tout aussi critiques envers les Kalami, mais qui peu à peu changeaient de ton lorsqu'on s'approchait de la côte, et les commentaires observaient plus de sobriété. Pour finir c'étaient de nouveau les flatteries exagérées et le drame de l'île de Haï Nan, à peine évoqué comme un incident sans gravité.

Lorsque Mylord, quelque peu inquiet, lui demanda s'il comptait aller loin de la sorte, il ne daigna pas répondre, mais le porte-parole des ensembles

d'ordinateurs insista :

— Allez-vous affronter les Kalami dans la station de Vinh, au risque d'une attaque par des missiles ?

— Le système anti-missiles est en place, grogna Kurty.

— C'est éminemment dangereux.

Kurty lui coupa la parole, passa sur les informations que donnait la centrale de sécurité. On s'activait ferme pour mettre en place toutes les parades et les hublots se fermaient les uns après les autres. La Locomotive-dieu se transformait en véritable cuirassé qui n'en fonçait pas moins en semant l'effroi sur sa route. Les stations n'avaient que le temps de se prévenir de l'arrivée de ce bolide fou, et le déblayage n'était pas toujours fait à temps. Les occupants de certains wagons, de certaines draisines, n'avaient que le temps de s'enfuir car leur matériel volait en éclats, projeté à des hauteurs ahurissantes.

— Je vous en prie, suppliait Mylord, nous allons semer la mort et nous n'avons rien à reprocher à ces gens-là. C'est plus bas, sur le golfe, que se trouvent vos véritables ennemis.

Et puis une voix criarde s'éleva :

— Ici le commandant en chef de la Sécurité de Vinh. Nous vous ordonnons de stopper à cinquante kilomètres de la station, avant que nous n'envisagions de vous y obliger.

— Allez vous faire voir si vous trouvez, répondit Kurty, mais gare à vous si vous me cherchez des ennuis, je fous le feu à toute votre station et aussi à ce sale vivier.

Le chef de la Sécurité en resta coi. Depuis qu'il était en fonction dans le coin et régnait comme un négrier sur ses esclaves, jamais personne n'avait jusqu'ici pris la liberté de lui résister et encore moins de lui parler de la sorte.

Même Mylord était choqué.

— Vous êtes un présomptueux quand vous parlez de tout ravager, nous avons nos propres limites.

— Ce que j'ai conseillé à ce flic est valable aussi pour vous, Mylord.

Il lui coupa la parole mais cela ne durait que cinq minutes, car le porte-parole disposait d'une priorité pour lancer les avertissements que le système voulait envoyer. Et lorsqu'il put s'exprimer, il le fit avec dignité :

— Jamais votre père ne se serait permis de me répondre aussi grossièrement que vous le fîtes.

Une nouvelle fois il lui coupa le sifflet. Pour obtenir un silence complet il aurait dû engager un processus différent, mais il n'avait pas le temps. Sur ses multiples écrans défilaient une foule d'images. Il ne savait comment la Machine s'était débrouillée, mais elle venait de pirater les caméras installées aux portes de Vinh. Elles surveillaient les réseaux qui affluaient là. Ils étaient déserts sur une profondeur de vingt kilomètres et des relais d'images remontaient encore plus haut, prouvant que des caméras clandestines avaient été installées à l'insu des autorités de ces territoires n'appartenant pas aux Kalami. Kurty pria son service des communications de diffuser cette découverte, afin que les responsables des stations s'insurgent contre cette ingérence. À Vinh on dut capter cette dénonciation car les images en question disparurent les unes après les autres. Ne restèrent que celles enregistrées aux portes de la station.

Une nouvelle fois le commandant de la Sécurité intervint et il le fit d'une voix moins hystérique, dans laquelle Kurty, satisfait, nota quelques accents d'inquiétude.

— Mon nom est Kalud Han, commandant de la Sécurité, et je vous somme de vous arrêter quand vous apercevrez le panneau double de l'interdiction d'avancer sans autorisation. Il y aura même des herse rabattues en travers des réseaux et vous serez bien forcé de vous plier à la consigne.

— Croyez-vous ? ricana Kurty.

— Tout dépassement sera aussitôt sanctionné, mais jamais vous ne prendrez le risque de vouloir fracasser ces herse en gros acier spécial. Personne n'a jamais réussi à simplement les tordre.

— Merci de votre appel, nous en reparlerons peut-être directement dans votre bureau de commandement.

Kalud Han en eut le souffle coupé.

— Dirigeable à cent-quatre-vingt-dix, annonça une voix impersonnelle, passant outre Mylord puisqu'il y avait urgence.

L'écran, aussitôt, transmit l'image et Kurty aperçut une forme oblongue, ressemblant grossièrement à un dirigeable, mais il ne fut pas convaincu.

— Améliorez le zoom, s'il vous plaît.

— Atmosphère trop nébuleuse pour bonne réception.

— Grasse, oui, à cause des fumées des fonderies que nous apercevons déjà, si j'en crois les écrans.

La voie descendait assez fortement vers le golfe et sur-le-champ apparurent les fameuses herses. Kurty en fut quand même impressionné et se demanda si la Locomotive parviendrait à les faire sauter. Il interrogea la centrale de sécurité qui répondit qu'elle étudiait la question. Puis peu après il lui fut expliqué qu'à cent cinquante à l'heure elles voleraient en éclats, mais on signalait le lâcher de plusieurs torpilles monorails. Kurty s'exalta, crut revivre un des affrontements de son père, le pirate qui lui aussi avait dû faire face à ce type de missile. On ne pouvait les faire exploser qu'au laser et quand elles seraient dans l'alignement. Il fallait donc courir le risque de les voir se rapprocher, parfois à quelques dizaines de mètres.

— Anomalie d'infrarouge pour le dirigeable, annonça-t-on, et une nouvelle fois Kurty examina l'écran du zoom qui paraissait un peu plus clair.

Il avait une bizarre impression, se souvenait de photos montrées par Lien Rag, mais lui n'avait jamais vu en réalité de solinas volantes et apparemment il s'agissait de l'une d'elles. Il pouvait voir le frémissement de sa nageoire caudale, mais elle plafonnait au-dessus du brouillard graisseux du golfe.

— Anomalie d'infrarouge, c'est toute l'enveloppe extérieure du corps volant qui diffuse de la chaleur, et non des moteurs qui seraient par ailleurs impossibles à situer.

— Pour la bonne raison qu'il n'en a pas, dit tranquillement Kurty. Ce n'est pas un appareil volant, mais une baleine volante de la race des solinas, celles qui savent filtrer de l'hélium pour en soulager leur masse, au point de pouvoir flotter dans les airs, et toutes sont en général occupées par des Hommes-Jonas.

— Nous avons un logiciel là-dessus, lui dit-on, qui va puiser dans la mémoire de stockage.

— Torpilles visées, annonça ensuite la centrale de sécurité, torpilles touchées.

Impossible d'entendre l'explosion, mais sur les écrans les torpilles perduraient en fumée et il fallait changer de réseau, car le rail où elles couraient était tronçonné sur près de cinquante mètres. La Machine ralentit à l'extrême et un saut de mouton fut installé avec une rapidité incroyable, sans aucune aide extérieure.

— Écoutez, voyageur Kurty, nous vous proposons une entrevue, lança le commandant Kalud Han.

— Après avoir voulu nous faire sauter, et aussi parce que cette solinas

volante dans le ciel vous inquiète, pas vrai ? Vous voici pris entre deux feux.

Il ignorait si les Hommes-Jonas pouvaient réellement menacer Vinh Station et le golfe, mais il adorait terrifier ce bonhomme qui s'agitait là-bas dans son poste de commandement.

CHAPITRE 34

Harold la regardait dormir, la tête dans ses bras appuyés sur son bureau. Il s'était assis en silence et attendait. Elle était épuisée par des heures et des heures d'attente, de commandements, de réflexions, elle n'avait pas mangé, s'était contentée de boire un café extra-fort que le cuisinier préparait spécialement pour la commission d'étude d'Altaï.

Elle dut tout de même pressentir sa présence, car elle releva la tête et eut un petit sourire de connivence.

— Jane Marwell et les autres sont arrivés à Salt Lake et comme promis, Alcibion était sur le quai d'honneur pour les accueillir. Il leur a évité les salamalecs habituels, les a embarqués dans une draisine présidentielle escortée par deux autres gardes armés. Il est décidé à court-circuiter Claudion Hyponias qu'il hait, le mot n'est pas trop fort, car il estime qu'Opérasque aurait dû le nommer à ce poste de secrétaire d'État à la Recherche scientifique. Il ne manque pas de prétention, alors qu'il n'a aucun bagage. Mais cette haine nous est profitable.

— Claudion aura peut-être des échos de l'arrivée de cette délégation venue de NPST. Que répondras-tu si jamais il t'interroge ?

— Je ne sais pas, dit-elle, j'ai le cerveau vide. Je pense qu'il est uniquement préoccupé de ce moment de gloire qu'il prépare pour demain, quand la télévision diffusera dans des millions de foyers la destruction d'Altaï.

Il resta réservé. Hyponias téléphonerait, même s'il ignorait la venue de Jane Marwell et des autres à Salt Lake. Évidemment, le secrétariat de la Recherche scientifique n'était pas dans les environs immédiats de la Présidence, mais Claudion devait avoir des antennes auprès d'Opérasque.

La commission d'Altaï ne se contentait pas de savoir qu'il y avait du combustible nucléaire dans les soutes de ce morceau de Lune, elle continuait ses calculs sur les risques multiples qu'engendrait une disparition de ce bloc lunaire. Le risque d'explosion atomique était effrayant, mais d'autres conséquences pouvaient intervenir. L'équipe voulait aussi prouver que Claudion Hyponias avait agi à la légère et n'avait fait aucune étude de l'impact.

— Nous devons tout faire pour le dégommer, disait Roggery.

— Et nous aurons Esquaille, répondait Louria, blasée.

— Tant mieux, il n’y connaît rien et se gardera de prendre ce genre d’initiatives.

— Pourquoi pas Bourguine, ça ne serait pas plus mal, car lui sait très bien que les Aliens ne viennent pas d’Altaï mais de Flatty, et qu’ils sont innocents des crimes dont on les accuse. S’il disposait d’un poste de cette importance, il parviendrait à faire changer d’avis le Grand Maître Opérasque.

Lorsque Harold lui rapporta des cuisines une assiette de viande froide et de la bière, elle en fut touchée, mais pensa qu’elle ne pourrait rien manger. Cependant, une fois la première bouchée avalée, elle découvrit qu’elle avait faim.

— J’en avais besoin sans le savoir, avoua-t-elle.

Jane Marwell appela de son portable.

— Nous sommes au contrôle d’identité, dans une pièce gardée, et nous sommes filtrés un à un pour être admis dans l’antichambre, ce qui est une première épreuve. Il est question ici d’un voyage imminent de notre président, et j’espère qu’il nous accordera assez de temps pour nous écouter, mais les huissiers et les policiers paraissent penser, eux, que d’une minute à l’autre il peut s’en aller. Ce serait paraît-il pour plusieurs jours, et je ne me vois pas attendre aussi longtemps dans cette station.

— Il partirait sans assister au triomphe de Claudion Hyponias et à l’émission télé sur la destruction d’Altaï ? s’étonna Louria. Ce serait donc un voyage d’une importance énorme.

— Oui, c’est bien l’impression que j’ai, et si Opérasque a l’esprit rempli de cette urgence, je me demande s’il attachera beaucoup d’intérêt à ce que nous pourrions lui dire. Si seulement il nous reçoit. Il paraît qu’on peut accéder à l’antichambre et ne pas être en définitive reçu.

CHAPITRE 35

Dès qu'elle fut seule dans ces compartiments où Christo Jameson l'abandonna, pour essayer de rejoindre son cher amiral Kinnjone, Movane commença d'angoisser à la pensée que dans cette grande station, la plus importante du Groenland avec dans les deux cent mille habitants, la traque aux Aliens devait être menée avec une impitoyable efficacité. Et elle redoutait que, dans cet endroit, ce train résidentiel à plusieurs étages n'intrigue les policiers et qu'ils ne viennent perquisitionner. Durant les premiers jours elle se terra peureusement, mais son naturel reprit le dessus et lorsqu'elle mettait en balance les dangers courus depuis des mois, depuis que partie de chez elle, elle avait connu des situations qui en auraient fait reculer plus d'une, elle en concluait qu'ici elle était presque en sécurité et décida qu'elle sortirait le lendemain pour faire quelques courses. Jameson avait eu la délicatesse de lui laisser une jolie liasse. C'était un garçon charmant, versatile et léger, mais parfois conscient des choses. Son amour pour son métier, son respect affectueux pour l'amiral, lui suffisaient en quelque sorte, pourvu que tout cela soit assorti de rencontres amoureuses. Mais jamais il n'envisagerait de vivre avec une seule femme et ne fonderait de famille.

Elle sortit donc et osa même aller manger dans une cafétéria grouillante de gens trop animés, et le soir elle choisit un restaurant plus calme, mais comprit qu'une femme seule attirait des regards à la fois intéressés et interrogateurs.

Ce qui la préoccupait, c'était de retrouver ses parents. D'après les renseignements qu'avait obtenus Tharbin, ils se cachaient quelque part dans le Groenland, mais ce continent était immense et comment savoir où ils étaient ? Il lui fallait trouver un début de piste et éventuellement d'autres Aliens.

Elle décida d'obtenir du travail et se présenta dans un laboratoire d'analyses médicales, proposa ses diplômes universitaires et on lui accorda un entretien avec l'un des associés biologistes.

Ce dernier la reçut le lendemain, et entre autres questions lui demanda si elle avait déjà pratiqué des analyses de sang. Elle répondit effrontément que oui, mais n'avait jamais examiné que du sang animal.

— Nous voudrions quelqu'un qui sache faire ce type de travail, bien sûr, mais qui puisse aussi prélever le sang sur le patient.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Mais n'est-ce pas la tâche d'une infirmière ?

— Oui, mais nous réduisons nos charges salariales.

— Je ne saurais faire.

— Vous allez, si vous le souhaitez, suivre un stage du soir, de deux heures. Nous vous prenons à l'essai sans salaire, sans contrat, durant huit jours. C'est tout ce que nous pouvons faire. Si vous réussissez à faire une prise de sang correcte, nous vous embauchons.

Ce que voulaient ces biologistes, c'étaient des diplômés capables de faire une tâche subalterne. Elle hésitait, mais à ce moment-là, comme s'il ne se rendait pas compte de ses réticences, son vis-à-vis parlait du grand nombre de clients chaque matin, entre six et dix heures.

— Tout ça à cause de ces gens que l'on recherche.

Elle faillit ne pas relever cette remarque.

— Je veux parler des Aliens, fit l'autre avec un sourire. Ils ont une déficience sanguine qui les conduit le plus souvent à souffrir d'une leucémie spéciale qui permet de les détecter. Le gène manquant les trahit et les clients nous font établir des certificats comme quoi ils possèdent bien ce gène. Mais nous travaillons pour la police lorsqu'elle a des doutes.

Movane en avait le souffle coupé, la gorge prise dans un étau.

— Et vous en détectez ? murmura-t-elle.

Surpris de son ton, il fit signe que oui. Elle toussa comme si elle avait un chat dans la gorge, déclara qu'elle acceptait ses propositions.

— Le stage pour les prises de sang, également ? fit-il, surpris.

— Oui, je veux bien essayer. Si je ne m'y fais pas, tant pis, mais je veux quand même essayer.

CHAPITRE 36

Lorsqu'il se réveilla, Jdriège se retrouva dans cette cabine à l'avant où il avait largement ouvert les hublots sur l'air glacé du large. Ainsi, il n'avait pas souffert de la chaleur et se sentait en excellente forme. Il appréciait de se trouver à bord du baleinier de Farnelle et de Danglov, car ces deux-là connaissaient ses particularités d'Homme du Froid ne pouvant vivre enfermé plus d'une heure ou deux dans une température de dix degrés. Il sortit sur le pont et Farnelle lui apporta du thé qu'il appréciait, même si d'ordinaire à cette heure-là il ne mangeait que de la viande ou de la graisse de phoque, rarement du renne ou de l'ovibos.

Il discutait avec la mère de Gdami lorsqu'il aperçut ces hommes qui, plus loin, se regroupaient autour d'une masse importante, cachée sous une bâche.

— Qu'est-ce-que c'est ?

Gênée, Farnelle hésita avant de dire la vérité.

— Des lance-missiles. Il y en a plusieurs à bord.

— Hier soir ils n'y étaient pas, fit-il, le regard sévère.

— Nous les avons embarqués cette nuit.

— Et les hommes, c'est qui ?

— Les servants. Nous allons dans une région dangereuse à cause des Panaméricains et peut-être même d'autres ennemis venus du Sud. Tu as vu que tes frères que nous allons chercher sont menacés par des Panaméricains ? Nous devons peut-être intervenir pour leur permettre de rejoindre notre bord. Je suis venue te voir pour préparer leur installation. Nous avons d'autres cabines à l'avant, comme la tienne, où nous pourrions les mettre. Ils ne souffriront pas de la chaleur.

— Ils ne pourront manger votre nourriture.

— Nous avons prévu de grandes quantités de viande et de graisse de phoque, suffisamment pour nourrir chaque jour deux cents personnes, durant des semaines, ne t'inquiète pas.

— Je sais que tu connais parfaitement nos habitudes. Mais ce sont ces lance-missiles qui ne me plaisent pas. Vous avez l'apparence de gens chassant

la baleine, pourquoi vous inquiéter ?

— Parce que le *Dragon* est connu des services secrets de la Compagnie Panaméricaine, et que nous prenons des risques en naviguant vers ses possessions. La fameuse banquise où attend cette tribu en danger leur appartient et nous savons qu'une escadre de guerre s'y est installée depuis quelque temps.

Farnelle commençait à avoir quelques craintes. Jdriège se doutait-il que cette opération humanitaire se transformerait peut-être en acte d'hostilité contre le cargo chinois qui transporterait Lascasas ? Ce navire-là naviguait devant eux depuis vingt-quatre heures et avait dû faire escale au Brésil.

CHAPITRE 37

Chaque matin, Lien Rag passait une heure ou deux à l'aéroport où le dirigeavion était en révision, officiellement. Certes, on effectuait les vérifications habituelles, mais ce qui se passait dans le hangar géant qui l'abritait, nul ne pouvait le savoir. Keverny, le commandant de bord, avait renforcé toutes les mesures de sécurité, à l'extérieur comme à l'intérieur, et avait sélectionné une à une les personnes autorisées à pénétrer dans cette zone interdite. Des camions glisseurs apportaient un matériel mystérieux, mais le personnel habituel de l'aéroport n'en savait pas plus, et depuis cette tour de contrôle nouvellement construite, des gardes surveillaient les alentours. Le trafic était normal, avec simplement deux ou trois atterrissages et décollages par jour. De vieux 320 prêts à la réforme assuraient le trafic des marchandises et des voyageurs avec les îles de l'archipel, mais comme les premières étaient prioritaires, les candidats au voyage étaient coincés entre les containers et les sacs.

Dès qu'il arrivait, Lien Rag s'enfermait avec Keverny pour faire le point.

— Nous avons un problème avec les dernières bombes, lui dit ce matin-là le commandant de bord. La trappe habituelle de largage n'est pas assez large et nous devons envisager un autre système, un amarrage sous les ailes. Nous serons fortement alourdis et si nous devons effectuer huit mille kilomètres, nous aurons vingt-quatre heures de vol, avec une dépense de carburant plus élevée de quarante pour cent environ. Moins au retour, si nous sommes délestés.

— Dès aujourd'hui, j'ordonne le plein du baleinier *Madam* et dès qu'il sera prêt, il prendra la route du Nord Atlantique, et nous attendra à mi-chemin, c'est-à-dire...

Ensemble, ils se penchèrent sur une carte ouverte constamment sur une table. D'après les renseignements obtenus, Lien Rag avait dessiné au crayon bleu les contours de la fameuse banquise qui s'étirait vers l'équateur, mais ne l'avait jamais atteint à cause de cette légère remontée du thermomètre.

— En fait, il semblerait que cette couche de glace n'a jamais fortement dépassé le tropique du Cancer et se trouverait à plus de mille kilomètres de la ligne zéro.

— Le cargo de ce capitaine Poniang est-il sous surveillance ?

— Il a été truffé de mini-émetteurs, mais ce n'est pas tout. Des plongeurs ont installé deux diffuseurs d'ultrasons sur sa quille, et les écouteurs du *Dragon* reçoivent parfaitement leurs émissions. Danglov peut, minute après minute, établir la route du *Tzingtao*. Le capitaine Poniang attend un message radio pour obtenir le lieu précis où Lascasas attendra pour embarquer à son bord.

— Et si c'était un leurre ? Je veux dire que méfiant comme il l'est, ce fou furieux a pu imaginer un stratagème pour égarer ses ennemis. Il confie à Poniang le secret de son éventuel embarquement sur son cargo, mais redoutant que cet armateur ne le trahisse, il gagne par un autre moyen la banquise Atlantique où l'attend Opérasque.

— Mon vieux, c'est un coup de poker. Je saute sur l'occasion, si elle échoue tant pis, mais je n'aurais pu m'abstenir. C'était vraiment inespéré.

— Oui, mais Lascasas saura qu'on a tenté de le capturer ou de le détruire, et saura très vite qui a commandité toute l'affaire. Vous ne craignez pas les mesures de rétorsion ?

— Si, mais dès que l'opération commencera, toutes nos possessions seront mises en état d'alerte générale, depuis la mer de Ross en passant par le Channel Drake et enfin cet archipel des Kerguelen.

— Et si la riposte intervenait avant que nous ne soyons de retour ? Vous savez très bien que nos quelques hydravions, plus proches de la réforme que d'une possibilité de vol efficace, ne pourront pas tenir le choc. Je pense surtout à l'aviation de la présidente de la Patagonie orientale, autrement supérieure à la nôtre. Elle est l'alliée occulte de Lascasas et peut être mise dans l'obligation d'intervenir. Déjà, ce réseau circulaire donne des inquiétudes à beaucoup et les gars du Channel redoutent une attaque foudroyante, avec bombardement du canal et effondrement des berges.

— Ceci est du ressort des affaires étrangères des Kerguelen, répondit Lien Rag sèchement. Nous sommes des citoyens ordinaires et notre intervention est une entreprise privée. Nous estimons que Lascasas est une menace pour nos activités et nous prenons les mesures nécessaires pour le combattre.

— Mais Channel Drake est tout de même possession territoriale des Kerguelen, et les policiers qui y travaillent sont bien payés par le gouvernement.

— Toute entreprise menacée a droit à une protection.

Il sentait bien que Keverny n'était pas convaincu comme ne l'étaient ni Yeuse, ni Lienty, ni Vorgine. Seul Liensun, désormais hébété par il ne savait

trop quoi, l'amour ou les stupéfiants, avait paru complètement indifférent. La plus acharnée à le critiquer, se disait-il en retournant en ville, c'était Yeuse, qui en arrivait à mettre en doute son équilibre mental.

— Ce n'est pas parce que ces deux-là, Lascasas et Opérasque, sont de véritables cinglés que tu dois à ton tour commettre une véritable folie. Ce que tu mijotes, Lien, c'est véritablement un acte de démence. Tu vas arraisonner un cargo en plein Atlantique, en utilisant à la fois un de nos baleiniers et le dirigeavion. Et tu voudrais que le monde entier t'applaudisse. Que crois-tu donc ? Même si tu réussis, même si tu t'empares de Lascasas pour le conduire dans un lieu secret et l'y détenir comme otage, il y aura un véritable tremblement de terre. Déjà dans l'état-major de Lascasas, et ils sont toujours prêts à entrer en guerre, ces gens-là, il y aura la réaction d'Opérasque qui sous prétexte de voler au secours de son frère d'armes entrera en action. Et si tu le menaces de liquider son alter ego, il n'en continuera pas moins, espérant en lui-même que tu mettras cette menace à exécution. Dans le fond, tu lui rendras un éminent service.

Lien l'avait écouté avec attention, l'air réfléchi et quand il avait pu prendre la parole, il avait développé une hypothèse qui avait épouvanté son amie.

— Tu as peut-être raison, ma chérie, et d'un coup tu viens de me donner une idée fantastique. Ce n'est pas seulement Lascasas mais aussi Opérasque que je vais essayer de capturer. Ainsi je libérerai le monde de deux dictateurs frappadingues et tout le monde respirera de les savoir dans un hôpital psychiatrique sous bonne surveillance.

Voyant qu'elle blâmait, il éclata de rire.

— C'est une blague. Mais ce serait, si j'en avais les moyens, une excellente chose. Malheureusement, Opérasque a été précédé par l'arrivée de toute une escadre qui ne nous laisse aucune chance de réussir un rapt. Nous nous contenterons d'arraisonner le *Tzingtao*.

— Et si au dernier moment Poniang se défile, s'il t'avait trompé et avait joué la comédie pour mieux t'attirer dans une zone lointaine, inconnue, avec un minimum de forces ? Que pourra faire Keverny à bord du dirigeavion, que pourront Farnelle et Danglov ? Et quelle sera la réaction de Jdriège, y as-tu seulement songé ? Lui, il a embarqué à bord du baleinier pour aller secourir ses frères menacés par les Panaméricains, et le voilà mêlé à une histoire qui ne le concerne nullement. Il est fort possible qu'après cet enlèvement toute la région Atlantique soit mise en alerte, que tu tombes dans un traquenard et que la Caste des Andes te ménage un accueil effroyable. Le dirigeavion, le *Dragon*, seront détruits et toi capturé. Qu'advient-il de Jdriège, dans ce cas ? Et quelle sera la réaction des siens ? Les Roux furieux rompent le contrat de Ross et envahiront les lieux, nous forçant à décamper. Tu perdras

tout, uniquement parce que tu es aussi fou que ces deux Grands Maîtres Aiguilleurs.

Tout en pilotant son glisseur sur coussin d'air, il souriait sans même une pointe d'amertume. Il avait l'habitude de ces réticences, de ces mises en garde, voire de ces accusations de folie furieuse. Lorsqu'il avait entrepris pour lady Diana de creuser ce fameux tunnel Est-Ouest, traversant sous la glace la Panaméricaine Nord, on l'avait cru frappé de démence. Il se souvenait que lorsque découvrant un pétrolier ancien ayant été pris par le bouleversement climatique et qu'il avait fallu le dégager, les trois quarts de son personnel avaient failli se mutiner. De même pour le grand viaduc enjambant le Pacifique. Il était le seul avec le Kid à croire en ce projet, et sans le réchauffement il aurait atteint son but.

Vorgine l'avait prié de venir la voir, et il était certain qu'elle-même, ayant réfléchi aux conséquences de son projet, allait essayer de l'en détourner. Elle pouvait même user de son autorité pour le mettre en résidence surveillée. Pénétrant dans la Présidence, il se dit qu'il pouvait encore s'enfuir.

Elle le reçut aussi cordialement que son tempérament froid le permettait, ne paraissant pas courroucée. Elle lui annonça que Carminale et Kerchinian venaient de se déclarer candidats à la présidence du gouvernement.

— Qu'est-ce qui vous tracasse ? C'est ainsi et tant qu'ils seront en vie, ils seront candidats avec peu de chance d'être élus.

— Mais cette fois ils sont seuls et je crains que Carminale l'emporte malgré le mécontentement général, le chômage, le froid. Certaines difficultés des entreprises peuvent favoriser Kerchinian. Mais l'un ou l'autre ne pourrait se maintenir sans provoquer des troubles importants.

Où Vorgine voulait-elle en venir ? Était-elle candidate, alors que neuf habitants sur dix la détestaient ? Elle avait fait part à Yeuse de son regret de devoir quitter la vice-présidence, car elle aimait le pouvoir et diriger le pays. À la rigueur, avait-elle confié, elle aurait accepté un poste ministériel important. Il faillit pouffer de rire en pensant que la pire des farces à lui faire serait de lui confier le ministère des Affaires étrangères.

— Puisque pour l'instant, il n'y a pas d'autres candidats, ils ont leurs chances, dit-il. C'est cela la démocratie. Ce sera certainement Carminale, mais il aura besoin de bons secrétaires d'État et peut-être se souviendra-t-il que vous avez montré une grande efficacité pour diriger le pays.

Elle haussa les épaules, sans paraître autrement flattée.

— Il me déteste et m'a même un jour menacée de me faire renvoyer par

l'Assemblée. Je sais qu'il a essayé, mais que les députés, effrayés, ne l'ont pas suivi, car ils ne voyaient pas qui pourrait prendre ma place.

Elle observa un silence un peu trop prolongé et il se demanda ce qui pouvait l'embarrasser à ce point. Elle n'allait tout de même pas, après ce préambule tirant des plans sur l'avenir, le mettre en demeure de renoncer à son expédition contre Lascasas et le menacer de le faire arrêter, du moins de le placer en résidence surveillée. Serait-elle hypocrite à ce point, engageant une conversation banale de tour d'horizon sans grand intérêt, pour ensuite lui asséner sa décision ?

Il décida de ne pas la laisser tergiverser plus longtemps.

— Vous avez quelque chose à me dire et vous ne savez comment faire, je vous croyais plus directe, plus portée sur la brutalité de la franchise.

— C'est exact, mais cela vous concerne.

Aurait-il le temps de s'enfuir, de grimper dans le glisseur et de filer à l'aéroport ? Combien de temps faudrait-il à Keverny pour que le dirigeavion soit prêt à prendre l'air ? Le plus loin possible des Kerguelen ?

— Je crois que nous pourrions trouver la personne la plus apte à devenir président du gouvernement. Quelqu'un qui a de grandes connaissances en politique intérieure et extérieure et qui a fait ses preuves durant de longues années, et dans des conditions difficiles souvent extrêmes.

Il sourit avec un brin de fatuité, pensant qu'elle le désignait de la sorte. Il commençait de secouer la tête lorsqu'elle parvint enfin à préciser sa pensée.

— Je pense que voyageuse Yeuse Semper serait la plus qualifiée pour ce poste. Depuis nos entretiens, j'ai d'elle une opinion extrêmement positive, et je m'en suis même voulu de ne pas l'avoir rencontrée plus tôt.

D'abord quelque peu vexé que tous les compliments déversés par Vorgine ne le concernent en rien, il la regardait, complètement ahuri.

— Yeuse... Ma compagne vient de sortir de l'hôpital et...

— Je l'ai revue depuis et je l'ai trouvée en excellente santé. Elle-même m'a dit que jamais elle ne s'était sentie aussi bien.

— Vous l'avez revue... je croyais que vous n'aviez eu qu'une seule rencontre, fit-il assez stupidement, avant de se rendre compte qu'il accusait indirectement Yeuse de cachotteries, alors qu'il n'était pas du genre à surveiller ses relations.

— Oui, je l'ai revue et coïncidence formidable, je ne vous cacherais pas plus longtemps ma satisfaction et même mon enthousiasme. Alors que j'allais essayer de sonder voyageuse Semper sur une éventuelle candidature, elle m'a fait part de ses regrets d'avoir abandonné la présidence de la Patagonie occidentale. Elle m'a expliqué avec passion que depuis vingt ans elle avait toujours exercé une fonction élevée en politique. Elle a dirigé la Panaméricaine, la plus grande Compagnie de tous les temps, avec des millions d'habitants et un potentiel économique, militaire, culturel énorme. Et elle a fait face au réchauffement, a réussi à sauvegarder certains territoires, à épargner des vies et pour finir elle a pris la direction de cette partie de la Patagonie, a su résister aux Aiguilleurs envahisseurs. C'est la plus qualifiée de tous et à côté les Carminales, les Kerchinian sont des petits garçons incapables de diriger cet archipel et ses dépendances.

Il se demandait si Vorgine ne délirait pas. Il allait lui expliquer avec la plus grande patience que Yeuse s'était retirée pour toujours de la vie politique, que depuis des années elle aspirait à passer une fin de vie tranquille en sa compagnie à lui. Qu'ils étaient faits pour vivre ensemble jusqu'à leur mort, qu'ils avaient erré l'un et l'autre chacun de son côté, mais que chacun savait qu'un jour viendrait qui les réunirait dans la tendresse parsemée de quelques éclats amoureux.

— Voilà, je voulais vous en entretenir sur le conseil de voyageuse Yeuse, car elle réfléchit encore avant de vous en parler, mais personnellement c'est la meilleure chance qui s'offre à nous, à vous, aux citoyens des Kerguelen.

— Voyageuse Vorgine, voulez-vous un instant redescendre sur terre et essayer de sortir de ce petit nuage rose qui vous fait envisager un avenir qui ne pourra exister, pour la bonne raison que ma compagne, Yeuse, ne reprendra jamais une fonction politique. Je la connais, savez-vous, cela fait plus de trente ans que nous nous sommes rencontrés et je n'ai jamais rien ignoré de ses sentiments et même de ses pensées secrètes. Lorsqu'elle a quitté la présidence de la Patagonie occidentale, elle n'en pouvait plus de ces responsabilités, de cette fatigue due à la tension permanente, et du jour au lendemain, une fois libérée, elle accourait vers moi pour que je lui fasse mener une vie paisible, sereine, disons exempte de tout gros souci. Vous avez mal compris ce que vous disait Yeuse, ou bien c'est elle qui n'a pas su vous faire comprendre que la vie politique était pour elle un souvenir plus ou moins agréable, mais seulement un souvenir.

Il était si convaincu d'avoir raison, si pénétré de la certitude que jamais Yeuse n'aurait manifesté ce genre de prétentions, qu'il souriait avec pitié envers cette femme peu psychologue, et incapable de comprendre qu'une autre femme au passé prestigieux ait totalement rompu avec ses ambitions. Et puis il vit le petit sourire de Vorgine, un petit sourire indulgent, du genre que

les femmes peuvent arborer lorsque leur amant, leur ami, un voisin, c'est-à-dire un homme déjà adulte fait la démonstration de son caractère enfantin caché. Il se sentit soudain dépouillé de ses convictions.

— Voyageuse Yeuse m'avait mise en garde contre cette idée toute faite que vous portez en vous à son sujet. Elle m'a dit que vous ne vous étiez jamais rendu compte qu'après des mois d'éloignement des affaires, elle commençait de regretter sa décision, et que son séjour à l'hôpital n'avait été que la nécessité de soigner une dépression profonde. Un psychologue l'a donc prise en charge et lui a fait entrevoir la raison de cette crise.

Il se leva si brusquement que son siège bascula en arrière et tomba, tandis qu'il se penchait vers Vorgine, les deux poings posés sur le bureau, bras tendus, le visage déformé par une colère rageuse.

— Vous racontez n'importe quoi. Vous êtes en train d'exposer vos propres fantasmes. Vous voyez Yeuse à la tête du gouvernement et vous avec un poste important de ministre. Pourquoi pas les Affaires étrangères, où vous brilleriez certainement par vos absences et votre effroi devant les représentants des autres pays ?

Elle essaya d'oublier l'insulte pour murmurer :

— Vous devriez aller trouver voyageuse Semper. Elle vous confirmera tout ce que je viens de vous annoncer. Je regrette seulement que vous le preniez avec un tel machisme, un tel mépris de ce qu'une femme comme votre compagne peut désirer le plus au monde.

CHAPITRE 38

Durant toute la journée, Fleur put observer cette forme fuselée que nappaient les brumes grasses s'élevant des trains-fonderies. Parfois elle disparaissait, mais il suffisait d'une petite déchirure de ces nuées détestables pour qu'elle reconnaisse parfaitement la silhouette d'une énorme baleine solinas. Elle en avait déjà vu et la dernière, habitée par les Hommes-Jonas, avait transporté sa mère Jael du Sud jusqu'au Nord, traversant ce qu'on appelait alors la Ceinture de Feu, à grande profondeur dans l'océan. Elle l'avait aperçue dans la mer d'Okhotsk, cette étendue d'eau derrière les îles Kouriles, à l'est de la Sibérie. Cette solinas s'était approchée de la *Salamandre* et sa mère en avait débarqué après une traversée en partie sous-marine de plus de quinze mille kilomètres. La Ceinture de Feu qui ravageait la zone équatoriale interdisait alors toute relation entre les deux hémisphères, et seul le Chenal Noir, tant qu'il resta navigable avant de geler entièrement, permettait un passage plus que dangereux.

D'autres ouvrières apercevaient cette forme fuselée, et ne comprenaient pas qu'il s'agissait d'une de ces solinas que les harponneurs capturaient dans le vivier gigantesque, qu'ils hissaient sur un plan incliné à l'intérieur du train de dépeçage où des tronçonneuses débitaient l'animal, avant que les quartiers ne soient à leur tour découpés manuellement par les ouvrières. Ce qu'avait fait Fleur un moment avant d'être postée aux fonderies. Moins de travail, certes, une meilleure alimentation, un salaire également plus élevé, mais des risques multipliés. Le gras était responsable de tous les accidents et les vapeurs empoisonnaient les poumons de cette matière que les malades ne parvenaient plus à cracher.

Fleur veillait à porter des masques efficaces qui filtraient vraiment l'air, mais ils coûtaient très cher à la boutique des fonderies et s'usaient très vite. Grâce à son argent personnel emporté en venant s'embaucher, elle pouvait les renouveler, mais elle commençait à attirer l'attention de la gérante, qui s'étonnait qu'une ouvrière, même de la fonderie, puisse disposer d'autant d'argent. Il lui faudrait faire attention, peut-être les faire acheter par une autre ouvrière, mais dans ce milieu détestable il n'y avait aucune amitié possible, aucune solidarité. La jalousie, la méfiance, régnaient en maîtresses constantes et sa vigilance ne se relâchait jamais, car les autres se doutaient qu'elle disposait d'un argent personnel.

Les contremaîtresses commencèrent de hurler contre celles qui s'attardaient à lever la tête vers le ciel. Au-dessus des cuves où bouillonnait le

gras, il n'y avait pas de toit pour que les fumées puissent s'évacuer le plus rapidement possible.

Dans ce monde infernal, chacun attendait avec impatience que le vent se lève et le plus efficace était celui du nord. Il emportait ces fumées au loin et pendant tout le temps où il soufflait, c'était une véritable bénédiction que de pouvoir respirer à pleins poumons. Mais cet air était glacial d'avoir caressé l'Everest, et si l'on n'y prenait pas garde, on attrapait vite une pneumonie dès qu'on s'écartait de la chaleur des chaudières.

Fleur profitait pleinement des heures de repos supplémentaires que ce travail lui accordait et parvenait à dormir, alors que les autres perdaient cette occasion de récupérer leurs forces en bavardages, en promenades dans les endroits autorisés, toujours dans l'espoir de rencontrer des garçons cantonnés dans un autre secteur.

Lorsqu'elle était réveillée, elle écoutait avec attention ce qui se disait, mais les différents idiomes utilisés par ces filles n'étaient pas toujours compréhensibles. À tout moment elle espérait entendre des informations sur les événements de cette concession, mais en général ces sottes surexcitées ne parlaient que des garçons, et se rappelaient les aventures qu'elles avaient eues avant de venir s'embaucher dans ces fonderies. Toutes le regrettaient.

Le soir où la solinas apparut, elle espéra en vain que ses compagnes en parleraient, mais comme d'habitude ce fut toujours le même type de conversation stupide qui les tint jusqu'à une heure avancée, jusqu'à ce que la gardienne vienne les obliger à dormir.

Le lendemain, la solinas s'était juste un peu déplacée vers le Nord et Fleur nota une certaine nervosité chez les contremaîtres et les cadres. La légende des Hommes-Jonas se rappelait peut-être à eux, et ils connaissaient éventuellement la lutte que ces êtres singuliers avaient menée jadis contre la Guilde des Harponneurs, dans l'Antarctique. Lutte qu'ils avaient fini par remporter, quand des gens comme Kurts le pirate, le père de Kurty, le Kid et Lien Rag avaient déclaré la guerre à ces gens-là. Leur chef, qui se faisait appeler El Caudillo, avait même mis à mort le fils de Lien Rag, le messie des Roux, Jdrien. Et son père adoptif, le Kid, ivre de vengeance, n'avait eu de cesse d'abattre cet assassin. Il y était parvenu et le cadavre de ce Caudillo avait certainement été dévoré par les requins.

Et puis dans le milieu de cette journée qui s'annonçait tout aussi banalement fatigante, des sirènes retentirent et les nouvelles ouvrières ne surent ce que cela signifiait. On leur ordonna de quitter le travail, de retourner dans leur train de nuit et de ne plus sortir dans l'île.

Les contremaîtresses les bousculèrent, en frappèrent même quelques-unes

qui traînaient, et on les obligea à courir pour se réfugier dans les wagons d'habitation. Là, les gardiennes ordonnèrent que chacune se couche dans son châlit et n'en bouge plus.

Tout d'abord saisies et observant les consignes de silence, les jeunes filles, au bout d'une heure, commencèrent de chuchoter, celles des couchettes supérieures se penchant à moitié dans le vide pour parler avec celles du bas. Les gardiennes n'apparurent pas, et lorsque l'heure du repas du soir approcha, la crainte de ne pas avoir à manger les agita et elles commencèrent de protester.

Et puis deux, trois s'enhardirent et allèrent ouvrir les portes de communication avec les compartiments où se tenaient les gardiennes, mais elles constatèrent qu'ils étaient vides.

— Et le riz alors, il ne va pas venir, se désolaient celles qui restaient encore couchées.

Fleur sauta sur le plancher et alla voir. Depuis le compartiment voisin, elle accéda au-dehors et resta saisie.

Elle recula même, impressionnée, revint à l'intérieur avant de comprendre ce qui venait de la surprendre si profondément. Le bruit infernal des brûleurs sous les chaudières avait cessé. Or depuis son arrivée dans l'île d'Haï Nan, ces brûleurs ne s'étaient jamais arrêtés de ronfler, et même les issues fermées, il restait toujours ce bourdonnement de l'air.

— Ils ont stoppé les fonderies, dit une voix dans son dos. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Fleur osa ressortir à l'air libre et dans le ciel dégagé des fumées grasses, elle essaya de repérer la solinas volante, mais dut aller plus loin, presque jusqu'aux remparts, pour l'apercevoir à l'aplomb des fonderies du nord de l'île, là où les ouvriers étaient des hommes.

Et puis venant de la côte et certainement de Vinh Station, elle surprenait de sourdes détonations. Mais Haï Nan était à près de cent kilomètres de cette cité.

CHAPITRE 39

Il avait prévu que se faire accepter par les Marqua demanderait quelque patience, mais le couple se montra carrément hostile à tout contact et il ne sut que faire. Il décida tout de même de rester dans Shelling Station et de prendre une couchette dans le petit traintel qui proposait des quarts de compartiments pour dormir. En s'inscrivant, il donna pour raison de son séjour qu'il avait depuis longtemps envie de déguster des coquillages frais et non congelés, et ce fut suffisant pour le faire accepter.

Devant un grand assemblage d'huîtres énormes, de moules, de praires et de gros escargots, il entretint une conversation avec la patronne du lieu qui finalement s'assit en face de lui pour partager sa bière fortement alcoolisée. Elle était veuve et n'avait guère de clients ces temps-ci.

— À cause de ces Aliens, les gens ont peur d'être pris pour l'un d'eux et c'est vrai que la police ferroviaire a fait quelques visites maladroites chez moi, faisant fuir mes habitués.

Il ne savait comment amener la conversation sur les Marqua, de crainte que cette curiosité ne trahisse la véritable raison de son étape ce soir-là.

— Les ramasseurs de coquillages se lèvent dans la nuit pour ratisser les fonds, et le soir ils venaient juste boire une bière ou deux, puis ensuite rentraient se coucher. Depuis que j'achète cette bière plus alcoolisée, j'avais du monde, mais les Aliens le font fuir.

Pour dire quelque chose, il dit qu'il serait bien acquéreur de cette bière si elle voulait bien lui donner le nom du brasseur.

— Ce sont des nouveaux venus, enfin ils sont là depuis bientôt un an et ils fabriquent cette bière qui plaît beaucoup. Ils en vendent même jusqu'à Disko Station, c'est dire.

— Il n'y a rien d'indiqué sur la bouteille isotherme.

— C'est vrai, juste Bière de Shelling, ce qui est quand même flatteur. Du coup, on vend aussi davantage de coquillages.

Elle finit par dire que c'étaient les Marqua qui élaboraient cette boisson.

— Ils sont bien équipés, veillent à la propreté. Ils ont eu la visite des

services du district qui n'ont rien relevé de suspect.

— Demain, j'irai en acheter quelques containers.

— Ils en vendent dans des tonneaux isothermes également. C'est moins cher.

Elle décida de fermer quand il se leva pour aller se coucher, et en lui souhaitant le bonsoir lui confia, sans oser le regarder dans les yeux, qu'elle couchait juste à côté de lui. Il sourit, alla dans son quart de compartiment, se demandant si vraiment il avait envie d'elle. Elle n'était pas très jolie avec des formes massives, mais elle l'avait pour ainsi dire invité. Sous prétexte de prendre une douche, il entra dans son compartiment, un complet, comme s'il se trompait. Elle l'y attendait d'ailleurs dans une nuisette quelque peu ridicule pour ses grosses cuisses un brin celluliteuses. Mais il tomba sur un tempérament volcanique, et un retard d'affection tel qu'il ne regretta pas les deux heures qu'il passa en sa compagnie avant de rejoindre sa couchette.

Il retourna chez les Marqua qui le regardèrent de travers, même lorsqu'il dit qu'il venait seulement acheter de la Shelling Beer, un tonneau.

— Je comprends que vous m'ayez pris pour un provocateur ou une sorte de flic déguisé, mais je m'appelle Césaire Sangole. Je suis noir de peau, mais je suis bien originaire de Flatty. Croyez-vous qu'un flic ou un provocateur vous dirait cela ? Ils croient tous que les étrangers comme nous viennent d'Altaï. Je suis le petit-cousin de ce restaurateur du train Isatis qui vous a rencontrés lorsque vous étiez à la recherche d'un endroit pour vous cacher. Je dois vous annoncer que lui, sa femme et sa petite fille ont été arrêtés ainsi que le docteur qui soignait la petite. Je me suis proposé pour des transfusions et lui apporter le gène manquant, et au bout de quelques pintes de sang elle allait beaucoup mieux. Moi-même j'ai été soigné par des amis terriens, dans l'hémisphère Sud, qui m'ont permis de m'en sortir alors que tous mes compagnons sont morts.

Il hésita un peu à continuer puis se lança :

— Et pour vous prouver que je ne suis pas un usurpateur d'identité, je reconnais appartenir, mais contre mon gré, au groupe des Eugénistes, alors que vous devez être des Naturalistes. Mais je n'ai jamais adopté leur doctrine. Depuis longtemps, je voulais rencontrer des compatriotes, bien que ce ne soit pas le terme exact pour désigner les Flattyens ou les Guardians, comme vous voulez. Je suis installé dans une ferme isolée où je vends du sel aux Roux et aux Inuits. Je m'en tire bien, mais la solitude me pèse le plus souvent, et me souvenant de ce que Pat Sangole m'avait dit, j'ai toujours pensé venir. Je ne veux pas insister. Donnez-moi mon tonneau et je rentrerai chez moi sans tarder. Si vous avez envie de me voir, je vais vous laisser les indications qui

vous permettront de le faire, mais ce n'est pas très facile. Il ne faut surtout pas louper l'embranchement où l'aiguillage fonctionne plus ou moins bien. Ensuite les rails sont un peu enfouis et il faudra que je les dégage pour faciliter le roulement.

Il y eut un silence. Lou Marqua regarda sa femme, Gina, qui fit un signe bref de la tête.

— Je vais vous le vendre, ce tonneau, mais venez avec moi dans la brasserie, que je vous fasse goûter celle que je suis en train de préparer ces temps-ci. J'ai besoin de l'appréciation d'un amateur pour savoir si le produit vaut la peine d'être brassé.

Il fit signe à Césaire de le suivre et au moment de passer la porte, il mit sa main sur son épaule.

— Ça va bien, mon ami. Je crois qu'on peut s'entendre vous et nous, après ce que vous nous avez dit.

CHAPITRE 40

Le retour de Christo Jameson, s'il enchantait le vieil amiral Kinnjone, ne fit pas la joie des autres officiers supérieurs, et surtout pas celle du vice-amiral Sommer, qui savait que le garçon serait un allié de poids du vieux patron dans les réunions d'état-major.

Le capitaine de vaisseau comparut cependant devant le conseil de discipline, pour retard dans son retour de permission et éventuellement désertion. Il expliqua dans quelles circonstances il avait dû se porter au secours d'une jeune femme appartenant à l'ambassade du Consortium des Bonzes à Salt Lake Station, accusée d'être une Alien.

— Vous n'avez pas à contrecarrer les décisions du gouvernement.

— Cette traque est une ignominie, s'insurgea Christo, et je n'allais pas la laisser aux mains de ces policiers d'une brutalité inouïe.

— Je vous rappelle que cette recherche des extraterrestres, lui dit le président de séance, fut lancée par le précédent président Fortalès.

— Oui, mais les consignes d'Opérasque sont plus contraignantes, voire inhumaines. Il a été décidé que les policiers pouvaient abattre les suspects récalcitrants et je ne peux admettre un tel ordre.

Finalement, il fut condamné à un mois d'arrêts de rigueur, ce qui lui interdisait d'assister aux réunions d'état-major, tout ce que souhaitait le vice-amiral Sommer. Sur les conseils de Kinnjone, il fit appel, et celui-ci devant être examiné par l'amirauté, suspendait la sentence d'autant de jours que nécessaire.

Il expliqua à Kinnjone comment il avait réussi à ruser avec les forces de sécurité pour rejoindre la III^e Flotte, alors qu'il y avait des contrôles sur tout le réseau y conduisant.

— Depuis Disko Station j'ai voyagé carrément comme un traîne-wagon, sautant d'un train de marchandises à l'autre. Dans une station dont j'ignore même le nom, il y eut une énorme rafle pour ramasser tous les clochards ferroviaires du coin, alors je me suis défait de la vieille combinaison que je portais par-dessus ma Simmons, et carrément je suis passé entre les flics et les gardes, exhibant mes galons. Mais tout de suite après j'ai réenfilé la vieille guenille puante pour repartir. Je n'avais qu'une destination, le Sud, et j'ai

finaleme nt traversé toute la banquise de Baffin sans ennui. J'ai évité Salt Lake Station, et dans un dépôt de la marine j'ai rencontré un vieux copain à moi qui possède un lococar superbe. Il m'a caché dans une soute et nous avons franchi des barrages nombreux, avant que je n'embarque à bord d'un train ravitailleur d'escadre. Voilà, c'est tout.

Kinnjone était ravi de toutes les astuces utilisées par son cher Christo. Il lui demanda ce qu'était devenue sa protégée.

— Je l'ai laissée à Disko Station, dans la résidence d'un copain. Je pense qu'elle saura se débrouiller.

— Jolie ?

— Splendide.

— Veinard, va.

Puis Kinnjone l'entraîna dans son petit bureau, proche de son compartiment privé, pour lui raconter ce qu'il avait appris sur la présence d'une escadre dans la banquise Atlantique.

— Une banquise qui s'est formée assez rapidement au cours du dernier refroidissement, et qui n'a pas tardé à être exploitée. D'après le message codé intercepté par notre radio Saluti, Opérasque va arriver tout en bas de cette banquise où l'escadre l'aurait précédé pour organiser son séjour et sa sécurité.

— Que vient-il faire dans cette zone lointaine et encore sauvage ?

— Rencontrer Lascasas.

Christo Jameson considéra le vieil amiral comme si d'un coup il était devenu gâteux.

— Allons donc, Lascasas est toujours terré dans la cordillère des Andes, et ce n'est pas ces quelques lanchas aperçues dans le golfe de Californie qui vont lui permettre de remonter de son trou jusqu'à nous, dans les jours à venir.

— Et pourtant Opérasque attendra Lascasas entre le tropique du Cancer et l'équateur, et celui-ci arrivera certainement à bord d'un bateau, un véritable bateau. Tu n'ignores pas qu'un trafic maritime intense existe dans le Sud, depuis les pays asiatiques jusqu'à l'ancienne Amérique du Sud. De nombreux cargos, des voiliers, des jonques, naviguent entre les banquises en formation pour faire du commerce, du trafic ou carrément des actes de piraterie. Il est assez facile, quand on a de l'argent, de louer les services d'un de ces navires. Et crois-moi, d'après ce que j'ai appris, Lascasas dispose d'une masse d'argent importante, grâce à ses dollars estampillés d'un aigle à deux têtes.

Voyant que Jameson restait incrédule, il lui fit lire le message dans sa traduction.

— Il y en a d'autres, mais qui ne font que confirmer que l'escadre est sur place et organise le lieu de l'entrevue. Il y a des engins de travaux publics qui creusent le rivage abrupt de la banquise pour créer un port artificiel. On installe des rails, on a fait venir un train de luxe, tout cela dans le plus grand secret. Le seul tort d'Opérasque, c'est d'avoir confié les transmissions radio et le railphone à la marine et surtout au patron de cette escadre, l'amiral Randwell.

— Hé, c'est le cousin du vice-amiral Sommer.

— Je sais.

— Réunissez votre état-major pour expliquer que ce qui se prépare est inacceptable pour la marine et pour beaucoup d'habitants de la Panaméricaine.

— Sommer a la majorité. Lorsque j'ai voulu rouler vers Salt Lake Station, au moment du coup d'État, je n'ai pas obtenu l'accord des officiers supérieurs manœuvrés par lui. Il a aussi introduit dans l'état-major le capitaine de vaisseau Harnovre, le présentant comme ton remplaçant.

— Il n'a jamais suivi les cours de l'école supérieure pour être apte à devenir officier d'état-major, protesta Jameson, ulcéré.

— Le règlement dit que si un officier général décide que tel officier supérieur a la qualité d'être admis à l'état-major, il peut assister aux réunions et aux décisions, à condition d'envisager dans les trois mois de suivre le stage de formation. Sommer était dans son droit, mais lorsque j'ai refusé d'admettre cet Harnovre il a dû obéir, et depuis il me combat secrètement.

— Sir, fit Jameson avec un sourire complice, je vous connais assez, depuis que vous me faisiez sauter sur vos genoux, pour savoir que vous n'allez pas en rester là, et que vous avez déjà votre plan pour empêcher, ou du moins gâcher cette réunion au sommet des deux plus grands voyous de la Caste des Aiguilleurs.

Kinnjone hocha la tête.

— Toi et moi nous allons faire un tour au-dehors. Équipe-toi bien, il fait presque moins trente, n'oublie pas ta radio. Nous bavarderons en faisant quelques pas. L'air frais nous fera du bien.

— Nous glacera, oui, mais d'accord.

Il comprit que Kinnjone se méfiait désormais de tout et craignait que des micros n'aient été cachés dans son domaine privé.

Ce ne fut qu'à bonne distance que l'amiral commença à expliquer ses intentions.

— La III^e Flotte a reçu la mission de faire des observations sur les conditions actuelles de vie, et non de survie, dans l'ancienne Panaméricaine Nord. C'est-à-dire que depuis le Pacifique jusqu'à l'Atlantique, et du parallèle 50 Nord jusqu'au tropique du Cancer, je suis seul juge des mouvements de la Flotte et des escadres. Nous avons créé un certain nombre de réseaux qui sont devenus exploitables, et grâce auxquels les réfugiés peuvent tenter de rentrer dans les zones où ils habitaient avant le réchauffement. Ils ont quelque chance d'y réussir s'ils ont l'esprit pionnier et s'ils renoncent à retrouver intact leur wagon d'habitation, leurs voisins et leur travail d'autrefois. Je me rends compte que nous avons négligé le versant Est de cet immense territoire, et j'ai décidé que nous allons commencer la construction d'un réseau qui aura pour objectif la côte Est, vers ce qu'on appelait jadis la Floride. Je le répète, nous n'avons que trop oublié cette région et il est temps de nous en occuper.

Jameson sourit. Kinnjone espérait qu'une banquise en formation pourrait relier la côte Est à cette grande étendue de glace qui recouvrait l'Atlantique Nord. Une langue de banquise suffisamment épaisse pour supporter le passage d'une petite escadre d'avisos, par exemple.

— Nous laisserons ici le gros de la Flotte, les unités de fort tonnage sous le commandement du vice-amiral Sommer, qui n'a pas son pareil pour diriger ces mastodontes, et nous nous contenterons d'une escadre d'avisos et peut-être une autre de contre-torpilleurs pour filer vers le Sud-Est.

— Vous prévoyez une réunion d'état-major ? Je pourrai y assister puisque l'appel de ma condamnation auprès de l'amirauté suspend mes arrêts de rigueur.

— Ce sera une simple communication à cet état-major, car les termes de ma mission, du moins de la III^e Flotte, sont suffisamment clairs pour qu'il n'y ait pas de malentendu. Dans le domaine circonscrit que je t'ai cité, je suis maître des décisions en ce qui concerne la création des réseaux et l'exploration des conditions d'installation d'une communauté de colons. Tu vas t'occuper de toutes les poseuses de rails utilisant les résines bactériennes. Nous aurons besoin de grosses quantités de batteries microbiennes. Nous ne nous amuserons pas à créer des réseaux à voies multiples. Juste deux voies en cas de pépin, pas plus.

— À vos ordres sir, fit joyeusement Jameson.

CHAPITRE 41

Lorsque Harold lui proposa d'aller se reposer quelques instants dans sa cabine, acceptant, lui, de rester à attendre les nouvelles de la délégation conduite par Jane Marwell, elle entra dans une violente colère.

— Il y aura bientôt une heure que la délégation est dans cette foutue antichambre, à attendre la bonne volonté de ce cinglé et tu crois que je peux aller ronfler ? Tu as entendu ce que disait la Marwell, tu peux passer le sas de la réception, être admis dans cette antichambre, mais ce n'est pas encore gagné. L'huissier peut introduire tes voisins et ne pas avoir un regard pour toi et t'annoncer, au bout de deux ou trois heures, que pris par ses occupations le président ne peut te recevoir aujourd'hui et te prie de poser à nouveau ta candidature pour un autre jour. Et dans notre cas, sachant que ce salaud d'Opérasque doit partir de toute urgence, je vois mal notre équipe introduite auprès de lui. Jane nous a dit que dans l'antichambre il y a de très hauts personnages, le secrétaire d'État à l'amirauté, un conseiller en sécurité du territoire. Ce sont eux qui seront admis, pas une pauvre scientifique coincée dans son fauteuil électrique.

— Ne sois pas aussi pessimiste. C'est déjà une chance que la délégation soit si proche du Grand Maître, et une autre chance que les huissiers aient accepté de laisser Jane se servir de son téléphone portable.

Les huissiers, lorsqu'elle l'avait utilisé la première fois, l'avaient saisi et des experts de la police l'avaient examiné, ouvert, étudié à la loupe avant de le rendre à Jane Marwell. Depuis, elle avait pu appeler deux fois sans provoquer un esclandre.

Là-dessus, Jane signala que le secrétaire d'État à l'amirauté venait d'être introduit auprès du Grand Maître. Un huissier assez sympathique lui avait dit que ce ministre était réputé pour délivrer des messages très brefs, imités de ceux qu'échangeaient les unités de la flotte terrestre. Ancien amiral, il avait gardé les habitudes de son commandement.

— Effectivement, on vient de faire rentrer le haut fonctionnaire de la sécurité, mais il y en a encore quelques autres.

Alcibion, qui les avait conduits jusqu'à la Présidence, paraissait avoir disparu depuis et Louria Finister se demandait si vraiment cet individu bizarre disposait d'une réelle influence auprès d'Opérasque.

— Je pense qu'il n'a été que trop heureux de renouer avec Cristella Marlone, car il a toujours désiré se la faire. Lorsque j'ai téléphoné, comme elle m'avait demandé de le faire quinze minutes après son arrivée chez elle, je suis certaine d'avoir interrompu une activité sexuelle ou quelque chose d'approchant. Il m'a répondu en poussant des grands soupirs de bien-être, si tu vois ce que ça peut signifier. S'il est parvenu à ses fins, peut-être qu'il n'a plus aucune raison de lui complaire en nous rendant service.

Telle qu'il la connaissait, elle allait soigneusement éplucher les motivations des acteurs de cette affaire, ceux qui y participaient réellement, ceux qui avaient aidé à sa réalisation, puis elle parlerait des circonstances favorables ou non qui entouraient cet envoi d'une délégation.

Il ne se trompait pas, car après Alcibion elle mit Cristella en scène.

— C'est une drôle de femme. Je la croyais amoureuse de ton père et je suis certaine qu'elle a, sans hésiter, gratifié Alcibion d'une faveur particulière, pour ne pas être grossière. Peut-être aurait-elle dû le faire attendre, le forcer à agir en notre faveur et lui dire que si la délégation obtenait de voir le président, il pourrait revenir toucher sa juste récompense. C'est une nymphomane qui prend sur-le-champ ce qui lui est offert, car elle craint de ne pas avoir pareille chance plus tard.

— Tu te fais des idées, et les soupirs d'Alcibion que tu prenais pour des manifestations voluptueuses, n'étaient peut-être que des soupirs de lassitude de devoir nous aider. Tu accuses Cristella sans avoir de preuves flagrantes, et puis qu'importe, elle est libre, non ? Elle peut s'envoyer tout le quai si elle veut, et puis ?

Ça ne la calmait pas pour autant, et peu après se posa la question de savoir si Jane Marwell était bien la personne qui convenait à la tête de la délégation.

— Tu la connais, c'est une peste quand elle veut, et elle ne m'a jamais fait de cadeau. Je me demande si elle s'implique vraiment dans ce drame ou si elle en profite pour avoir enfin le rôle de sa vie. Rencontrer le président, c'est déjà laisser dans la mémoire de celui-ci le souvenir d'un nom, d'un visage et peut-être a-t-elle des ambitions que nous ignorons. Et puis ce n'est pas tout, elle peut être agressive, déplaisante et si Opérasque commence par se montrer sceptique, elle peut très bien lui répliquer vertement et l'amener à rompre la discussion, et à la mettre carrément à la porte.

Harold la laissa dire, décidé à ne plus la contrarier comme il l'avait fait au sujet de Cristella. Elle avait besoin de parler, d'exprimer toutes les craintes que son angoisse créait à partir de pas grand-chose. Jane Marwell était souvent critique de l'action de Louriya, mais ce n'était quand même pas une peste, et elle n'avait jamais manifesté une ambition démesurée.

Jane Marwell appela :

— Alcibion vient de nous rejoindre et vous ne savez pas ? Il sortait directement du bureau du président. Il est venu nous dire de patienter, qu'Opérasque avait dû se prêter à un examen médical car il allait voyager dans un pays inconnu. Je crois que nous sommes enfin sur la bonne voie. Maintenant ce type, cet Alcibion, fait le siège de Bertilda Amarilla. C'est assez drôle quand on connaît ses réticences farouches devant toute approche masculine.

Une jeune fille très mignonne, mais issue d'une famille ultra-conservatrice et pétrie de religiosité. Jane Marwell disait juste, en parlant de réticences effarouchées. Combien de garçons avaient essayé d'engager simplement la conversation et s'étaient vu écartés sans la moindre gentillesse. Mais c'était une bonne astrophysicienne qui avait un bel avenir.

Jane Marwell riait sous cape et racontait que la jeune fille ne savait que faire, sachant l'importance de cette attente, alors qu'Alcibion, assis à côté d'elle, la serrait de près et lui chuchotait on ne savait trop quoi dans l'oreille.

— J'ai l'impression qu'il va même la lui lécher, tant sa bouche est proche, commentait Jane Marwell, très intéressée.

Louria levait les yeux au ciel, trouvait que c'était une communication absurde et indécente, que seul importait le moment où Alcibion ferait entrer la délégation chez le président.

— Il faut, poursuivait Jane, qu'elle se fasse violence, pourvu qu'elle n'aille pas le gifler, ce qui ficherait tout en l'air. Le petit salaud en profite, connaissant notre situation de quémandeurs inquiets. Tiens, il met la main sur son genou gauche et même un peu plus haut.

— Il n'a pas eu son content chez Cristella, ce porc, lâcha Louria, ce qui était une appréciation sévère, inattendue chez elle, plutôt indulgente pour les égarements amoureux.

Elle rencontra le regard de reproche de Harold et haussa les épaules.

— Je raccroche pour ne pas épuiser ma batterie, déclara Jane Marwell, et Harold ne sut que penser de l'expression de Louria, à la fois déçue et soulagée de ne plus entendre le récit des tentatives de séduction d'Alcibion.

— Jane est vraiment pleine de sang-froid, remarqua-t-il, capable de s'amuser d'une scène semblable au moment le plus critique. Je l'admire, car elle est certainement prête à affronter Opérasque avec le plus grand calme. Je pense que c'était la meilleure pour diriger la délégation.

— C'est charmant pour moi, quand je pense à tout ce que cette femme a pu m'envoyer comme critiques, le plus souvent sans fondement.

Il s'efforça de sourire. Quoi qu'il fasse, et quoi que fassent les autres, elle ne supporterait plus rien, étant à la limite de l'explosion.

— Alcibion vient de se lever brusquement pour aller voir dans le bureau d'Opérasque. Les huissiers le laissent aller et venir sans intervenir. C'est Bertilda qui est soulagée, mais rouge de confusion, sans oser nous regarder. Ah, voilà Alcibion, il nous fait signe, nous allons pouvoir entrer chez le grand président.

CHAPITRE 42

Souriante, Yeuse regarda tranquillement Lien Rag avant de répondre :

— C’est exact, je songe être candidate à la présidence du gouvernement des Kerguelen.

Il avait essayé de se carrer dans un fauteuil, bien décidé à y rester, mais ce fut plus fort que lui, il en jaillit pour se précipiter vers elle, mais fit demi-tour et commença d’arpenter le salon de long en large. Tout d’abord, il garda les mains dans son dos, sachant que dans ces moments-là il avait tendance à faire de grands gestes qui le transformaient en une sorte de marionnette détraquée.

— Tu sors de l’hôpital, tu es convalescente. Je reconnais que tu dois t’ennuyer de rester ainsi toute la journée et de ne pouvoir m’accompagner à Ross ou à Channel Drake...

— Ou à Punta Arenas.

— Oui, à Punta Arenas, reprit-il, sans saisir tout de suite l’allusion. Alors, il s’immobilisa, n’osant se retourner pour voir le visage de Yeuse à cet instant. Comment se serait-elle doutée que là-bas, dans la capitale de la Patagonie occidentale, il avait connu des heures exquises en compagnie de Marina Estaban ?

— Dès que tu iras mieux, tu pourras reprendre tes allées et venues à ta guise, mais tu ne peux envisager sérieusement de postuler à une nouvelle charge politique. Tu n’étais que trop heureuse d’abandonner la précédente. Depuis que Lady Diana, inexplicablement d’ailleurs, t’a proposé de lui succéder, tu n’as pas arrêté, et malheureusement tu es tombée sur les moments les plus cruciaux de notre histoire, avec le réchauffement et la montée en puissance de la Caste des Aiguilleurs. Mais soyons justes, je reconnais que tu t’en es bien sortie et que tu as conduit les affaires de la Panaméricaine, puis celles de la Patagonie avec un grand courage et une grande intégrité.

— Je te remercie de la bonté de ton appréciation.

Il se retourna pour observer ce visage paisible, suite à cette ironique répartie.

— Je suis sincère.

— Oui, oui, mais aussi condescendant.

— Tu te trompes, je t'ai toujours admirée. Mais souviens-toi de ton épuisement lorsque tu as passé le pouvoir à Reiner.

— Il y eut des élections démocratiques pour le désigner. Je n'ai fait que le soutenir, mais en aucune façon il n'était mon dauphin, car j'ai le sentiment trop ancré en moi de la légalité des opérations électorales pour les influencer. J'étais déjà démissionnaire quand il a été élu.

— Oui, bien sûr. Mais tu étais fatiguée et même écoeurée du pouvoir.

— Juste une faiblesse momentanée. Mais la privation de politique est bien pire pour moi, puisqu'elle m'a conduite à l'hôpital, au service psychothérapeutique. Je faisais une dépression en croyant que j'avais une maladie physiologique. Ce n'était pas du tout le cas, c'était dans ma tête, c'était un manque comme cela peut arriver à un drogué.

Il essaya de rejoindre son fauteuil, mais ne s'assit que du bout des fesses, prêt à rebondir.

— Mais si nous essayions d'examiner la situation politique de l'archipel, au lieu d'ergoter sur ce que j'ai pu ressentir jadis et ce que je veux faire maintenant ? Je ne suis pas bonne pour vieillir au foyer, même en ta compagnie. Maintenant, passons aux choses sérieuses. La situation des Kerguelen est assez complexe pour que nous y consacrons quelques minutes.

— Tu t'ennuies auprès de moi ? fit-il, catastrophé.

— Je n'ai rien dit de tel et j'ai eu tort de l'exprimer de toute façon. Je t'en prie, parlons de l'avenir. Carminale et Kerchinian sont sur les rangs. Si une tierce personne n'intervient pas dans le débat, nous aurons sûrement Carminale et son incapacité à gouverner. Avec lui nous aurons des réceptions, des inaugurations, de belles déclarations, mais pas plus. Il n'aura même pas une Vorgine pour régler les problèmes internes, car il la déteste.

— Et je partage son sentiment. Elle t'a monté le coup pour te soutirer la promesse d'une place ministérielle.

— Tu peux me répéter ça ? Tu peux prétendre que durant vingt-cinq ans de gouvernements divers, quelqu'un a pu me monter le coup, comme tu dis ?

— C'est façon de parler. Elle est habile et a su te faire miroiter que tu étais la seule à pouvoir l'emporter, alors que tu n'es même pas une Kerguelenaise.

— Tu te trompes. Vorgine a fait le nécessaire et j'ai la nationalité de ce pays.

Il était déjà debout, indigné.

— Sans me le dire ? Tu demandes la nationalité de ce pays que j'ai créé de toutes pièces sans me le dire, alors que je suis l'un des pères fondateurs de cette communauté soudée, et qu'en quelques années nous avons acquis un statut que bien d'autres promoteurs nous envient. Tu me blesses profondément, car c'est moi qui ai conçu le processus pour acquérir cette nationalité.

— C'est vrai, et je te trouve d'une grande générosité, car ce fut extrêmement facile. Maintenant, je voudrais savoir si pour toutes les circonstances de ma vie je serai contrainte de t'en parler, de te demander ton autorisation. Tu dois comprendre que c'est pour échapper à ce genre de tutelle que j'ai décidé de me présenter à la présidence du gouvernement.

— Liensun ne démissionnera pas, je le lui demanderai, et la situation restera ainsi provisoirement, le temps qu'une solution apparaisse.

— Liensun démissionnera car sa compagne le désire plus que tout au monde.

— La bergère ? fit-il avec dédain.

— La plus grande éleveuse de moutons de l'archipel, une femme de grand mérite que cette Mathilda Greva. Elle va avoir un bébé et tu seras grand-père, mais elle ne veut pas d'un mari président. Ils vont se marier prochainement. Je l'ai rencontrée à plusieurs reprises. Liensun a accepté de retarder sa démission, le temps que je devienne Kerguelenaise et que le sondage que j'avais demandé soit terminé.

Il ne savait par quoi commencer pour exprimer sa stupéfaction, son mécontentement, et il choisit malheureusement le sondage, demandant si elle avait eu quelques voix.

— Je dois approcher les quarante pour cent, Carminale les vingt-sept, Kerchinian les vingt-deux, ce qui n'est pas si mal pour un début, mais as-tu entendu ce que je disais ? Tu vas être grand-père.

— Je le suis déjà avec Jdriège.

— Oui, mais Jdriège n'accepte pas de le reconnaître, car dans son peuple la notion est totalement inconnue. Je ne critique pas qu'il en soit ainsi, d'autant plus que par deux fois il t'a sauvé la vie, mais il reste sur une grande réserve vis-à-vis de sa famille paternelle. Peut-être auras-tu de plus grandes satisfactions sentimentales avec le petit être qui va naître dans cinq mois.

— Yeuse, pourquoi veux-tu me faire ça, te présenter, prendre la place que

j'occupais ? Est-ce dans un esprit de compétition pour prouver que tu peux faire mieux que moi ?

— Non, je veux au contraire poursuivre et renforcer ce que tu as entrepris, lorsque le réchauffement est devenu tel que tu as dû avec tes amis te réfugier dans ces régions australes. Les gens te regrettent, tu sais, et je pense qu'ils seront heureux que ta compagne te succède.

— Si je comprends bien, tu utilises mon capital de ferveur populaire pour te hisser à ma place ?

— Pourquoi pas, puisque tu as renoncé pour te lancer dans d'autres aventures, et c'est tout en ton honneur.

— Yeuse, si tu persistes dans ton intention, je quitterai définitivement les Kerguelen pour rejoindre Lienty à Channel Drake, et tu ne me reverras plus.

— C'est tout ce que tu as trouvé ? Jouer sur nos fibres sentimentales ? Je t'aime, Lien Rag et je t'ai toujours aimé. Je suis heureuse de vivre aussi proche de toi, mais je veux garder mon libre arbitre. Il me plaît de briguer ce poste de présidente dans la mesure où j'ai quelques idées à mettre en pratique et je ne pense pas que Carminale, car si ce n'est pas moi ce sera lui, pourrait être utile au pays que tu as créé. Si tu t'en vas, j'en serai malheureuse, mais ce n'est pas ainsi que tu peux me faire renoncer.

Il se dirigea vers la porte et sortit, remonta dans son glisseur, et ne sachant où aller décida de retourner à l'aéroport.

CHAPITRE 43

Elle réussit à vaincre sa répugnance pour les prélèvements sanguins, mais les premiers cobayes, des patients confiants, furent quelque peu surpris et sortirent avec un hématome au creux de leur bras. Toutefois le lendemain elle réussit beaucoup mieux à localiser les veines, et lorsqu'elle arriva au laboratoire d'analyses elle fut confrontée à une demi-douzaine de personnes qui souhaitaient ardemment obtenir un certificat sur la normalité de leur sang. Il n'y avait pas un seul Alien dans ces demandeurs, et elle sut qu'elle devrait prendre son mal en patience.

Pendant deux semaines elle travailla sans salaire et sans promesse d'embauche, mais un jour un des associés lui dit qu'il préparait ce contrat et qu'au début du mois, dans trois jours, elle entreprendrait sa semaine de salariée. Et ce fut le même jour que la police conduisit aux labos une douzaine de suspects, accusés d'être des extraterrestres.

— Movane, pouvez-vous en prendre trois ? lui demanda un biologiste.

Elle se dirigea vers l'un des compartiments où elle opérerait, et quand le suspect se présenta il était menotté, relié par une chaîne à un policier de la Sécurité ferroviaire des Aiguilleurs.

— Détachez-le, dit-elle, je ne peux opérer ainsi.

De mauvaise grâce, le policier s'exécuta, lui fit remarquer qu'ils prenaient de gros risques, car ce type-là pouvait être un dangereux terroriste. L'accusé haussa les épaules, protesta d'une voix lasse qu'il était un sans travail qui avait tenté de voler de la nourriture dans un centre commercial.

Elle fit la prise de sang, ainsi qu'aux deux autres, un homme et une femme à l'air effrayé. La police profitait de ce décret de traque aux Aliens pour arrêter les pauvres gens, les rôdeurs, les clochards ferroviaires. Il y avait un détournement de la légalité sans précédent et même les gens du laboratoire commençaient de trouver que c'était exagéré. Mais comme les prestations d'analyse étaient fort peu payées par les autorités, c'était peut-être le seul motif de la protestation.

Évidemment, les analyses de sang furent sans résultats et les pseudo-terroristes durent être tous relâchés une fois de plus.

— Mais nous avons déjà eu des Aliens, affirma l'un des associés.

Movane habitait toujours l'appartement de ce copain de Christo Jameson, mais redoutait à tout moment que l'officier de marine n'arrive un beau jour. Elle pensait qu'une fois son salaire perçu elle se mettrait en quête d'un autre endroit, mais regretterait celui-là.

On était très content d'elle et elle accomplissait son travail avec un certain plaisir, mais songeait plus que jamais à ses parents. Elle avait essayé de contacter Josela Hern, l'ambassadrice du Consortium, mais celle-ci n'était jamais accessible et elle ne pouvait pas non plus alerter Tharbin sur sa situation. Ne restait donc que cette solution qui tiendrait du miracle si elle se réalisait, retrouver Lou et Gina Marqua.

Elle se méfiait surtout des contrôles sur les quais, dans les magasins, dans les endroits de loisirs, et essayait de les éviter au maximum. Avec l'argent que lui avait laissé Christo elle s'habilla de façon très élégante, ayant remarqué que les policiers n'arrêtaient pas les gens bien vêtus.

Cet argent de Jameson l'avait un peu tracassée. C'était comme s'il l'avait considérée comme une prostituée en lui laissant ainsi quelques billets, mais elle n'oubliait pas qu'il avait risqué sa vie, sa situation, pour la sauver et la cacher jusqu'à ce qu'ils atteignent Disko Station. Elle n'avait pas apprécié le séjour chez ses parents et espérait qu'ils n'avaient pas eu des regrets de ne pas l'avoir dénoncée.

Il y avait un mois qu'elle travaillait dans ce laboratoire lorsqu'elle eut par hasard affaire à son premier Alien, une jeune femme qui dès qu'elle fut enfermée avec elle ne lui cacha pas ses craintes. Tremblante, Movane fit le prélèvement, puis sans hésiter recommença sur elle-même, malgré la difficulté.

— Mais que faites-vous ? s'étonna cette personne.

— Je vous aide, mais aidez-moi en retour à planter l'aiguille ici, dans cette veine apparente de mon bras... très en biais.

CHAPITRE 44

Les fameuses herse ne présentèrent aucune difficulté devant la force que déployait la masse de la Locomotive-dieu lancée à cent cinquante à l'heure, avec ses quinze mille tonnes. Là-bas, dans son poste de commandement, le responsable de la sécurité n'en crut pas ses écrans. Pulvérisées, ces grilles d'acier aux dents menaçantes ! Juste quelques tronçons épars sur les réseaux ! Et aussi sur le sommet en forme de crâne de la fameuse Locomotive, tel un trophée saisi à l'ennemi, une des herse était coincée.

Kalud Han n'osa se tourner vers ses collaborateurs et ceux-ci évitèrent de relever la tête. Le silence fut total, excepté le bourdonnement de tous ces appareils. Et comble de malchance, la silhouette fuselée de ce dirigeable inconnu flottait sur plusieurs écrans, et les ruines fumantes de la fonderie déchiquetée par l'explosion restaient également visibles. Les catastrophes paraissaient soudain s'amonceler et Kalud Han ne disposait pas de la riposte. On avait essayé d'entrer en contact avec ce dirigeable qui, d'après certains, n'en était pas un, mais personne n'avait daigné se manifester. Voilà que l'on murmurait que cette forme fuselée ressemblait à une baleine. Comme si une baleine pouvait flotter ainsi dans les airs ! Dans ce cas, toutes celles du vivier n'avaient qu'à prendre l'air pour quitter le golfe du Tonkin.

— Oui, avait-il entendu dire, il s'agit d'une de ces solinas spécialement dressées par les Hommes-Jonas pour justement voler comme un dirigeable.

Les Hommes-Jonas ? Qu'était-ce encore cette absurdité ? Il était décidé à envoyer des missiles de sommations si jamais cet appareil volant ne daignait pas répondre, mais en attendant c'était ce mastodonte qui fonçait vers Vinh comme un bolide.

À bord de la Machine lancée vers la station, Kurty exultait, émerveillé par l'arsenal dont disposait cette masse énorme, les parades que les calculateurs trouvaient à chaque seconde. Des torpilles monorails avaient accouru en troupes serrées, et sur plusieurs réseaux à la fois car les bogies s'étaient allongés de chaque côté de la Locomotive pour mieux assurer sa stabilité. Aucun de ces engins de destruction n'avait approché à moins de cent mètres. La détection était sans faille, et quand les lasers ne pouvaient opérer faute d'alignement, c'étaient des contre-torpilles qui fusaient de multiples sabords. Évidemment, les rails fortement endommagés obligeaient à de multiples changements de voies, à des manipulations de bogies mais les opérations ne prenaient que quelques secondes, le temps que le saut de mouton ou le nouvel

aiguillage soit en place. Et puis les calculateurs de l'ordinateur de la sécurité imaginèrent une autre méthode pour se débarrasser de ces bombes sur rail. Ils établirent le schéma de ces engins dotés d'un équipement électronique simpliste et les détournèrent, inversèrent leur moteur linéaire et sur ses écrans, les yeux exorbités, le commandant Kalud Han vit ses merveilleux monorails ralentir, s'immobiliser une ou deux secondes avant de repartir en arrière à toute vitesse.

— Détruisez-les, hurla-t-il, détruisez-les avant qu'ils ne fassent sauter les unités qui les ont lancés, faites un barrage, n'importe quoi !

À cause de quelques minutes perdues en stupeur, refusant d'admettre l'in vraisemblable, la réaction ne fut pas à la hauteur et les premières draisines blindées commencèrent de sauter dans une folie de bruits, de fumées, de cris et de matériaux projetés vers le ciel et retombant sur les trains de commandement, notamment la tour de contrôle qui surplombait les réseaux et les sas d'entrée dans la ville. Le système électromagnétique de protection fut détruit et les murs, les vieux murs en terre et en pierres, qui encerclaient la station de remparts de dix mètres de haut, commencèrent de s'effondrer, entraînant les guetteurs et leur armement lourd.

Dans le poste de commandement, en haut de la tour de contrôle mobile, tous les gens présents se levèrent d'un bond, abandonnant leur poste, leur écran, leurs consoles pour se préparer à fuir. La tour oscillait sur ses bogies et menaçait de s'effondrer. La centaine de torpilles envoyées dans les dernières minutes étaient revenues semer la mort et la destruction.

La mort dans l'âme, Kalud Han dut se précipiter vers les manœuvres de cette tour mobile, élevée sur une plateforme lourde et roulant sur six voies. Il la fit reculer aussi vite que possible, mais sa vitesse était limitée à quelques kilomètres à l'heure et il avait l'impression de ne pas s'éloigner du désastre en cours.

— Commandant, si on demandait une trêve ? lança d'une voix aiguë son adjoint direct, le capitaine Manchy, en s'approchant.

— Jamais, nous... nous nous replions vers la station intérieure... Nous résisterons jusqu'au bout.

— C'est de la folie, commandant. Le maître de cette locomotive gigantesque et d'une puissance inouïe désire certainement quelque chose, pas forcément notre mort ni la destruction de la station. Demandez-lui ses conditions, le temps d'opérer juste ce repli. Si ses demandes vous paraissent irrecevables, vous serez à temps de reprendre le combat, mais sincèrement je ne vois pas comment l'empêcher de poursuivre son avance et d'arrêter le carnage.

— Nous ne pouvons faire pareille chose, ce serait une lâcheté, un abandon et... Nous sommes en présence d'un monstre qui veut réellement nous détruire.

— Non, commandant, ce monstre, comme vous dites, s'est contenté de détruire pour commencer nos propres torpilles monorails, puis il nous les a renvoyées. Ce sont elles qui ont provoqué ces énormes dégâts, ce ne sont pas les tirs éventuels de cette machine colossale.

Effaré, Kalud Han découvrait que son capitaine, qu'il avait toujours considéré comme un intrus dans son commandement, disait vrai. La Locomotive n'avait pas envoyé un seul obus, un seul missile, rien. Et lui avait pris la responsabilité de vouloir la faire sauter avec ses torpilles, tout juste bonnes pour pulvériser une petite locomotive de rien du tout ou une draisine, mais qui s'avéraient dangereuses pour eux. Le retour de ces dizaines de bombes sur rails avaient provoqué la catastrophe et il allait devoir rendre des comptes à ce maître principal-chef que les Kalami avaient installé au sommet de la province du Golfe. En l'absence des Indiens, c'était à lui que Kalud Han devrait des comptes, et à l'avance il en tremblait d'effroi. Jusque-là il avait contenu les petits trains misérables des seigneurs de la guerre de l'arrière-pays qui pensaient pouvoir piller en toute tranquillité la zone côtière, il avait sanctionné des actes de brigandage, surveillé étroitement les gens venus solliciter du travail. Il avait fait escorter par des draisines blindées les trains chargés de viande de baleine qui allaient la distribuer jusque sur les hauts plateaux. Un travail facile et qui n'avait jamais donné lieu à de véritables batailles rangées, tout juste à des escarmouches.

Et peut-être parce qu'il pensait au terrible maître principal-chef Sinclair, celui-ci se manifesta dans les haut-parleurs et en lettres capitales rouges sur tous les écrans. Cet Aiguilleur avait les moyens de pirater tout le système pour imposer ses diktats.

— Kalud Han, que se passe-t-il chez vous ? Depuis Haï Nan nous apercevons des lueurs, des fumées et il semble que vous soyez en présence d'une situation assez grave.

Le commandant se souvenait soudain et gémissait dans son for intérieur. Sinclair n'était pas dans sa station provinciale, là-bas, sur la péninsule de Luichow, mais sur l'île d'Haï Nan, venu se rendre compte des dégâts occasionnés par l'explosion de cette fonderie. Peut-être aussi pour apercevoir cet étrange dirigeable qui depuis la veille planait au-dessus du golfe transformé en vivier géant.

— Nous sommes attaqués, maître principal-chef, attaqués par cette locomotive diabolique dont je vous avais signalé la présence dans la région, dans un rapport récent.

— Ah oui, celle que les gens des îles, superstitieux en diable, appellent la Locomotive-dieu, s'imaginant qu'elle avait été arrachée du fond de la mer pour venir se faire adorer de ses fidèles. Une stupidité, un engin quelconque transformé grâce à du carton-pâte ou du plastique, en un objet de terreur. Vos compatriotes aiment bien déguiser leurs locomotives en dragons ou en animaux fabuleux, et c'est ce qui vous terrorise ?

— Maître principal-chef, nous devons battre en retraite vers le centre de la station, avoua le commandant. Le central des portes d'accès Ouest et Nord est complètement détruit et cette monstruosité nous talonne. Je vous fais transmettre les dernières images de cette... cette horreur d'acier ou de titane, peut-être de tungstène, impossible à détruire.

— Vous avez bu ? Devenez-vous fou ? Passez-moi le capitaine Manchy.

Dans son amnésie momentanée qui l'isolait du passé et même du présent, Kalud Han avait oublié que son adjoint était aussi maître Aiguilleur et lui avait été imposé.

— Le commandant dit vrai, répondit Manchy, nous reculons sans avoir quitté la tour de contrôle. La locomotive en question apparaît comme invincible.

— Vous avez lancé des torpilles, cria Sinclair.

— Oui, maître principal-chef, je reconnais que c'est une erreur.

— Mais que veut donc ce Kurty ? demanda Sinclair perplexe.

— Qui est ce Kurty, voyageur maître principal-chef ?

— Le maître de cette machine, dit son patron. J'ai essayé de vous rassurer en minimisant cette mécanique. Jusque-là elle roulait sur les réseaux de l'EEC sans autorisation, passant outre les interdictions, mais à part ces actes d'indiscipline, graves je le répète, pas d'attentats contre le matériel et les hommes. Jamais d'opération agressive. De la légitime défense. Vous n'auriez jamais dû envoyer ces torpilles, mais parlementer. Peut-être Kurty réclame-t-il le passage pour accéder aux réseaux récents de la banquise et disparaître vers l'Est.

— C'est moi le seul coupable, sanglotait presque Kalud Han. Je... Oui, j'ai donné l'ordre d'envoyer les torpilles. Elles étaient détruites au fur et à mesure, mais en même temps détruisaient le réseau, et cette machine infernale a alors décidé de nous les retourner, et avant que nous puissions réagir elles avaient tout saccagé.

— Kalud, vous êtes destitué et le capitaine Manchy vous remplace.

Dans un sursaut de résistance, Kalud Han fit remarquer qu'il ne dépendait que de la direction générale de l'Ecuadorian Eastern Company et ne devait des comptes qu'à la famille Kalami.

— Ici, c'est moi qui suis leur délégué et j'ai le droit de vous renvoyer dans les rangs. Maintenant c'est Manchy qui va exécuter mes ordres et demander à ce Kurty une trêve pour négocier.

Kurty, ivre de puissance, faillit négliger cette demande d'armistice, le temps d'une rencontre formelle, mais le système général enregistra cette offre et aussitôt la Machine ralentit et finit par s'arrêter. Comme l'expliqua d'une voix onctueuse Mylord, le système général était conditionné depuis sa création pour respecter toute tentative de négociation.

— Nous ne pouvons passer outre sans déclencher un arrêt automatique et brutal. Ainsi en avait décidé votre père.

CHAPITRE 45

Lorsque Jane Marwell rappela une demi-heure plus tard, Louria et aussi Harold estimèrent qu'en un si court laps de temps Opérasque n'avait pu approfondir ce que la délégation lui apportait comme éléments déterminants pour une suspension de la destruction d'Altaï. Jane se contenta de dire qu'elle ne pouvait parler pour l'instant. Elle ne put le faire qu'une fois sortie de la Présidence et il semblait que les formalités dans ce sens soient aussi difficiles que dans l'autre. Enfin elle précisa que le président les avait écoutés exposer leurs arguments sans intervenir, mais qu'il ne cessait de regarder l'heure à sa montre. Par deux fois un autre gradé Aiguilleur avait osé lui rappeler qu'il devait embarquer au plus vite à cause des conditions météorologiques dans le Sud.

— Il nous a enfin parlé pour nous dire qu'il emportait le dossier et l'étudierait le même jour, au cours de son voyage, et qu'il enverrait ensuite sa décision en temps voulu. Je me suis permis de lui rappeler que nous ne disposions que de vingt heures avant de commencer la destruction, délai donné par Claudion Hyponias. Le président ignorait qu'il nous avait donné cet ultimatum et je lui ai aussi remis en mémoire l'émission de télévision. Et là il est tombé des nues : quelle émission de télévision ? Alcibion qui assistait à l'entretien ouvrait de grands yeux, scandalisé que je sois aussi ardente à rafraîchir la mémoire présidentielle.

Elle eut un petit gloussement que Louria trouva tout à fait inconvenant, étant donné les transes dans lesquelles tous les scientifiques du train-observatoire vivaient.

— Le président ne savait pas qu'Hyponias avait organisé une séance de télévision et soudain il est devenu impressionnant de colère. Il a saisi son téléphone et a demandé qu'on le mette immédiatement en rapport avec le secrétaire d'État à la Recherche scientifique.

Mais on n'avait pu joindre Hyponias qui avait quitté Salt Lake Station pour une inspection de différents centres de recherches. Et bouillant de fureur, le président avait dû les quitter pour embarquer dans son train spécial qui attendait juste en face de celui de la Présidence.

— D'ailleurs, quand nous avons réussi à nous libérer de toutes les formalités de sortie compliquées, car on vous fouille une seconde fois pour savoir si vous n'emportez rien, du genre documents secrets, quand nous

sommes sortis le train s'éloignait avec le président et nous sommes restés immobiles sur le quai, sans même oser nous regarder. Opérasque a le dossier et peut y puiser toutes les raisons de suspendre la décision d'Hyponias, mais songera-t-il à le faire ? Le pire c'est qu'Alcibion fait partie de son mystérieux voyage dans le Sud, d'après ce que nous avons compris et que nous ne savons s'il relancera le président sur notre rapport.

Louria avait branché les haut-parleurs et la tête dans ses mains, fermait les yeux, tandis que son visage exprimait une immense lassitude.

— Nous voudrions savoir ce que nous devons faire maintenant. Rentrer à NPST ou bien attendre dans la capitale un éventuel retour du président, ou quelques informations qui traîneraient ?

Comme Louria ne paraissait pas avoir entendu et que le temps s'écoulait, Harold lui rappela la question de Jane Marwell.

— Oui, rentrez, lança-t-elle d'une voix morne, rentrez que nous soyons tous ensemble pour commencer cette opération catastrophe.

Elle se tourna ensuite vers Harold, lorsque la conversation fut terminée.

— Tu comprends la tactique d'Hyponias ? Il s'arrange pour lancer cette destruction d'Altaï, mais se doute qu'il y aura des réticences, voire des résistances. Déjà peut-être au sein de son staff du secrétariat d'État, où tous les scientifiques qui en font partie ne sont quand même pas des crétins absolus. Et comme il ne veut pas rendre de comptes au président, il disparaît. Il dit vaguement qu'il fait une tournée des centres de recherches, mais si par exemple on considère qu'un petit laboratoire d'analyses géologiques est un centre de recherches, même s'il est perdu quelque part dans les montagnes de l'Alaska, c'est par centaines que ces endroits existent. Possible que sur la demande d'Opérasque on contacte ces centres les uns après les autres, toutefois on en oubliera certainement car il n'existe pas une seule liste mais des listes par disciplines. Hyponias aura de bonnes raisons de rester introuvable jusqu'à l'émission de télévision.

— Oui, fit Harold, abondant dans son sens, et comme il savait que le président devait s'absenter pour une mystérieuse raison, il a décidé de faire une sorte de coup de force. Je pense que le président, pour des raisons de sécurité, ne sera plus en contact avec la Présidence, et que durant vingt-quatre, quarante-huit heures et même plus, Hyponias aura les mains libres. Il va se distinguer à la télévision, parader et en moins de quelques heures devenir le personnage le plus célèbre de la Panaméricaine. Et mis devant le fait accompli, que pourra faire le président, sinon rattraper le temps perdu et donner son accord, même s'il est fou furieux contre Hyponias ? Ce dernier risque de le payer cher un jour, mais pas tout de suite, car je suppose que de

ce voyage étrange d'Opérasque ramènera encore plus de soucis et de questions à régler. Et si vraiment la destruction d'Altaï n'a pas provoqué la catastrophe nucléaire que nous redoutons, la gloire de notre confrère sera énorme.

— Il y aura un cataclysme, déclara Louria, comme si elle n'avait plus que cette certitude à laquelle s'accrocher.

Harold la regarda en silence, réservant son sentiment. Un combustible nucléaire pouvait tout simplement laisser échapper sa dangerosité sans exploser forcément, et cette radioactivité resterait peut-être très éloignée de l'atmosphère terrestre. Il ne voulait pas contrarier Louria, mais Claudion Hyponias pouvait réussir avec une chance sur deux, peut-être plus.

C'est alors que le professeur Esquaille appela Louria sur un site assez rare qui n'était pas inscrit sur les écrans du moment, et que Harold dut activer sans que Louria, complètement effondrée, daigne s'en occuper.

— Louria Finister, je voulais vous appeler plus tôt, mais j'étais trop... disons trop surveillé pour le faire.

— Ici Harold Kowning, je vous passe Louria.

En même temps que la voix, les paroles s'inscrivaient sur l'écran et Harold put suivre la conversation. Esquaille s'affolait car il venait de rencontrer le professeur Bourguine, et ils avaient échangé quelques impressions sur le sujet qui les préoccupait, la destruction d'Altaï. Il fallait comprendre que dans son ignorance crasse, Esquaille avait eu besoin du talent de Bourguine pour comprendre qu'un danger effroyable menaçait la planète.

— Nous ne comprenons pas comment voyageur secrétaire d'État a pu se laisser entraîner à donner des ordres aussi...

Là-dessus la voix acide de Bourguine intervint, faisant fi de toute précaution oratoire :

— Des ordres aussi contestables, dignes d'un dément. Oui, voyageuse Finister, je me suis rendu compte que c'était une erreur monumentale, mais trop tard, car Claudion Hyponias ne m'en a parlé que sur le marchepied de sa draisine spéciale. Maintenant, personne n'est capable de le retrouver. Nous avons rendez-vous demain matin à l'observatoire de 87°7 Station où nous savons qu'une équipe de télévision est déjà en place pour la grande première. Celle-ci sera annoncée seulement ce soir. Il fallait bien attendre que voyageur président soit suffisamment éloigné de SLS pour que les télévisions, la presse et tous les médias se déchaînent sur la grande émission de demain, avec juste une indication : la fin des terroristes aliens.

Louria ne paraissait pas autrement enchantée de cette soudaine adhésion à ses propres terreurs. Elle devait penser qu'il était trop tard.

— Professeur Esquaille, et vous professeur Bourguine, lança Harold sans prévenir son amie, pourquoi assister à cette émission ? Si vous souhaitez que le projet soit suspendu, je dis bien suspendu et non abandonné, pourquoi ne feriez-vous pas le voyage jusque chez nous, que nous évaluions ensemble ce que nous pouvons faire ? Vous pourrez ensuite, si vous le voulez, rejoindre 87°7 Station.

La réponse de Bourguine fut immédiate, positive. Esquaille, lui, hésita avant de donner son accord.

CHAPITRE 46

Le lendemain de son entrevue orageuse avec Yeuse, Lien Rag ne parvint pas à se mettre en rapport avec son fils Liensun. Au centre d'élevage des ovins, on lui répondit que voyageur Rag et voyageuse Greva avaient embarqué pour se rendre dans un îlot où la société d'élevage comptait installer de futurs centres de culture d'herbe et d'aliments pour le bétail.

Il ne parvint pas à obtenir la fréquence de ce petit bateau sur lequel le couple avait embarqué. Keverny lui avait dit que le dirigeavion était prêt à prendre l'air et il ne comptait pas s'attarder davantage. Il avait souhaité une dernière tentative auprès de son fils, pour lui demander d'ajourner sa démission de la présidence, mais tant pis. Il était résigné à laisser faire les événements, mais ne croyait pas que Yeuse avait ses chances. Et un peu plus tard, alors que l'appareil était remorqué vers la piste d'envol, Keverny lui demanda si c'était vrai que Yeuse Semper se présenterait aux élections.

— D'où sortez-vous ça ?

— Des mécanos l'ont entendu dire dans les bars de la ville, et il semble que les gens soient assez satisfaits, car à Punta Arenas elle a fait du bon travail, semble-t-il, avant de s'en aller. Nous avons besoin de quelqu'un de capable... Sans vouloir vous déplaire au sujet de votre fils.

Lien Rag s'en moquait et depuis le poste de pilotage il préférait regarder l'horizon, à l'Est, penser qu'il allait faire escale à Channel Drake avant de voler vers le Nord, à la poursuite de ce cargo chinois, le *Tzingtao*.

— Hé, qu'est-ce que ça veut dire ces gros glisseurs qui bloquent la piste ? Vous les voyez ?

Lien Rag les voyait et même apercevait les policiers qui en sautaient pour se rapprocher de l'appareil.

— Je crois que nous avons un problème, fit Keverny, placide. On va en savoir la raison.

— Impossible de décoller en dirigeable ?

— Nous allons faire les pleins grâce aux glisseurs citernes qui attendent là-bas. J'aurais dû m'étonner, car en général ils avancent parallèlement à nous quand nous gagnons la piste, et cette fois ils sont restés à l'arrêt.

Le directeur de l'aéroport demanda avec un profond respect à parler au voyageur Lien Rag.

— Je vous écoute, dit ce dernier.

— Je viens de recevoir un ordre signé de voyageuse Vorgine, me prévenant qu'elle a décidé d'interdire momentanément l'envol du dirigeavion. C'est la raison pour laquelle ces policiers se sont déployés, mais sachez, voyageur Rag, que je ne suis pour rien dans cette affaire.

Ce qui fit ricaner le chef pilote.

— Pour rien, alors que les glisseurs citernes auraient dû nous rejoindre ou nous attendre sur la piste depuis pas mal de temps ?

Lien Rag haussa les épaules.

— La vice-présidente va arriver dans un instant et vous propose de la rencontrer dans le salon d'honneur.

— Je n'en vois pas l'intérêt, dit Lien Rag. Elle n'a aucune raison valable d'empêcher un appareil privé de prendre l'air, c'est tout.

Il quitta le poste de copilote, passa dans la partie habitable de l'appareil et alla au bar se faire servir une vodka citronnée. Les vergers des Kerguelen commençaient de proposer une timide production d'agrumes qui valaient très cher, mais dans un avenir de deux à trois ans les prix seraient convenables.

Keverny le rejoignit.

— Voyageuse Vorgine est dans le salon d'honneur et il y a un glisseur en bas de l'appareil. Je fais mettre l'escalier de coupée en place ?

Lien Rag dégustait sa vodka.

— Buvez quelque chose.

— Si je bois, c'est que nous ne décollons pas ?

— Buvez un machin sans alcool.

Il reposa son verre vide.

— Faites descendre l'escalier.

Lorsqu'il entra dans le salon d'honneur, il fut surpris de voir Vorgine dans une combinaison assez féminine, car dans son bureau elle portait des vêtements classiques, n'ayant pas besoin de se protéger du froid.

— Je vous remercie d'accepter de me rencontrer.

— C'est sur les conseils de voyageuse Semper que vous m'immobilisez au sol ?

— Pas du tout, fit-elle sèchement, mais j'ai réfléchi et j'ai pris conseil de notre secrétaire aux Affaires étrangères. Votre projet d'arraisonner ce cargo sur lequel serait le Grand Maître Lascasas est trop dangereux pour les Kerguelen. Vous avez beau prétendre qu'il s'agit d'une initiative privée, vous ne serez pas crédible puisque ancien président de cet État. On confondra avec mauvaise foi les deux qualités et nous aurons à supporter les conséquences redoutables de cet enlèvement. Nous sommes à la veille d'un changement politique important et nous souhaitons reprendre de bonnes relations avec la Patagonie orientale, car notre industrie a besoin de matières premières et pas seulement les ateliers Chalazy.

— Qu'allez-vous faire ? Nous retenir contre notre gré ? Je vais déposer une plainte pour abus de pouvoir, séquestration et vous savez bien que je gagnerai, et que vous verrez votre notoriété s'effondrer un peu plus. Aucun nouveau président ne pourra plus vous offrir un poste ministériel. Surtout pas si ce nouveau président, c'est moi. Je me porte candidat, et lors du procès je ferai remarquer au tribunal que c'est pour faire pression sur ma décision que vous avez pris ces mesures illégales.

CHAPITRE 47

Dès qu'elle avait eu accès au laboratoire, Movane avait analysé son sang sans trouver trace de son origine extraterrestre. C'est-à-dire que le fameux gène manquant, elle l'avait dans son organisme, et elle ne comprenait pas pour quelle raison. La jeune femme à qui elle venait de signer son certificat de normalité terrienne, ainsi appelait-on ce document, ne sut comment la remercier. Elle se nommait Elina Pollier.

— Vous ne viendriez pas ce soir chez moi, pour un petit dîner ? Je suis seule avec ma petite fille de trois ans. Son père a disparu et je n'ai pas d'amis. Je travaille à la manutention des petits colis, à la station de marchandises.

— Vous ne connaissez donc pas des gens qui comme vous ont quelques raisons de s'inquiéter pour ce certificat ?

La jeune femme la regarda avec tristesse et Movane dut la rassurer :

— Je ne cherche pas à coincer d'autres personnes, après vous avoir donné ce certificat qui porte les caractéristiques de mon propre sang. Je pense à votre solitude.

— J'en connais, mais depuis que cette chasse a commencé nous évitons de nous rencontrer. Le plus fort c'est que je crois qu'un de mes petits-cousins se trouve dans cette province. Je l'ai appris par hasard, mais je ne tiens pas à le rencontrer. Il n'habite pas cette station, d'ailleurs, mais vit dans une ferme isolée.

Sans insister, Movane accepta son invitation et arriva chez Elina avec une pâtisserie et un cadeau pour l'enfant.

— Faut-il un certificat pour elle aussi ? Je n'ai pas osé vous le demander, mais jusqu'ici on n'a pas parlé d'enfants arrêtés, si ?

— Je ne sais pas, avoua Movane.

Elles dînèrent. Elina raconta sa vie et Movane se jugea assez sévèrement pour ne pas oser avouer qu'elle-même appartenait à cette diaspora de Flatty.

— Ce cousin s'appellerait Césaire Sangole, et c'est vraiment par hasard que j'ai entendu parler de lui par un vieux docteur que j'ai rencontré il y a quelques mois, juste avant la traque. Depuis, il a disparu, mais il venait à

Disko donner des cours de secourisme. Comme je ne sais que faire le soir, j'y allais en confiant ma fille à une amie. Mais il n'y a plus d'amie possible et plus de cours. Le docteur s'appelait Ravalin. Ce Sangole travaillait à bord d'un Isatis, le train circulaire du pôle, mais le docteur m'a dit qu'il avait acheté une ferme quelque part sur le Groenland. Il espérait s'y réfugier quand il se sentirait menacé. C'est tout ce que je sais.

— Vous n'avez jamais entendu parler des Marqua, mes parents ? se décida à demander Movane, gênée.

— Vous vous appelez Marqua, je croyais que c'était Brown.

— C'est le nom que j'ai donné au labo.

Elina la regarda, stupéfaite, et même se leva.

— Mais alors...

— Oui, je suis comme vous, mais je ne sais pourquoi je dispose de ce fameux gène dont l'absence nous accuse.

Dès lors ce fut elle qui parla et raconta sa vie, y compris son séjour dans ce centre alien du côté du Gouffre aux Garous, puis l'expédition vers la navette spatiale du désert de Gobi.

Elle évita de faire allusion à Tharbin et à son rôle pour lui faire dire où se trouvait la navette. Elle n'était pas très fière de cette tromperie. Depuis, d'ailleurs, elle répugnait à utiliser son don de télépathe et aurait souhaité ne jamais le posséder. Cependant elle savait qu'en cas de danger elle serait peut-être amenée à le faire. Lorsqu'elle fuyait avec Jameson, à plusieurs reprises elle avait su éventer un barrage, une patrouille de policiers.

Ce fut vers la fin du repas que la jeune femme osa aborder ce qui, depuis les confidences de Movane, la tracassait. Elle commença par évoquer ce docteur Ravalin en vantant son courage et son abnégation.

— Ce n'étaient pas des cours de secourisme qu'il nous donnait. Nous étions tous des Aliens comme vous, et il nous racontait qu'il soignait une petite fille auquel ce Césaire Sangole, justement, donnait de son sang. Au bout d'un certain nombre de transfusions, la gosse avait été déclarée hors de danger, alors qu'elle allait mourir de cette leucémie qui nous menace tous. Il nous disait qu'un laboratoire essayait, à partir du sang de ce Césaire, de fabriquer la molécule nous permettant enfin d'avoir un sang régénéré. Mais ce labo était tenu par des Terriens et seul un des nôtres travaillait clandestinement à cette recherche. Le docteur Ravalin disparu, je n'en sais pas plus sur ce laboratoire. Le docteur nous incitait à trouver un Terrien, une Terrienne en qui nous puissions avoir confiance pour les convaincre de nous

donner leur sang. C'était vraiment trop aléatoire et trop utopique, mais le brave docteur croyait en la bonté des hommes, qu'ils soient issus de Flatty ou de la Terre. Je ne sais pas s'il avait raison.

— Il faut un certificat pour la petite. Dès que j'aurai le sang d'une personne adéquate, je ferai le certificat. Il me faut ce prélèvement car nous conservons les échantillons correspondant à chaque certificat et la police vient vérifier régulièrement qu'il n'y a pas tricherie. Ces flics pensent que nous pourrions vendre les certificats et cela doit arriver, mais ils n'imaginent pas qu'on puisse aussi le faire par solidarité ou parce qu'un Alien, en l'occurrence une Alienne se trouve dans ce labo. D'abord le certificat et ensuite on verra comment organiser une série de transfusions, non seulement pour la petite mais aussi pour vous. Je suis volontaire puisque mon sang est doté de ce gène, mais pourrai-je assumer la fourniture de sang à toutes les deux ? Si Sangole a donné le sien, c'est qu'il savait qu'il était du même type que celui des Terriens. Il faudrait donc le retrouver.

Dès le lendemain elle put obtenir l'échantillon qu'elle souhaitait, appartenant à un groupe très large, ce qui ne prêterait pas à soupçons et serait compatible avec les caractéristiques du certificat de la mère. C'est-à-dire les caractéristiques de son sang à elle.

Elle rédigea le certificat et le soir même fit un saut chez Elina Pollier, mais trouva la porte de son compartiment verrouillée. Un voisin bourru lui dit que la voisine était partie le matin même avec sa petite fille, et qu'elle n'était pas revenue. Il croyait qu'elle conduisait la gosse à la garderie, mais n'en savait pas plus. Movane retourna chez elle, consternée, certaine qu'Elina se méfiait d'elle malgré le certificat et celui promis pour la petite. Elle avait accroché le milieu alien et voilà que cette approche disparaissait. Elle se demanda si elle était aussi en sécurité qu'elle le pensait avec les analyses normales de son sang.

Chez elle, elle commença de paniquer et ne cessa de surveiller les quais depuis ses fenêtres, certaine qu'Elina avait flairé une menace et préféré disparaître. Peut-être avait-elle obtenu d'autres renseignements sur ce cousin qui portait un nom qu'elle avait mal retenu. Sangole, oui, mais le prénom ?

CHAPITRE 48

Un certain capitaine Manchy venait d'envoyer un message proposant une trêve, reconnaissant que l'envoi des torpilles monorails sans un avertissement préalable, était une erreur. Il terminait en se déclarant prêt à écouter le voyageur Kurty.

— Comment peuvent-ils savoir mon nom ? s'étonna Kurty, agacé. Il faut croire que leur service de renseignements fonctionne bien.

À sa demande, il eut sous les yeux tous les schémas des réseaux qui couvraient la région, mais l'intéressait plus particulièrement celui de cette digue de glace qui reliait Vinh Station à Haï Nan. Un six voies longeait la côte Est de cette île pour rejoindre la presqu'île de Luichow, et Kurty s'étonnait que ce réseau fût sans interruption jusqu'au continent. Mylord lui fit remarquer que la langue de glace enjambait comme un pont le passage avec la presqu'île.

— C'est l'entrée de la nasse du vivier. Les baleines passent en dessous, sans gêner le trafic. Des filets les bloquent au retour.

— L'EEC dispose donc d'ingénieurs capables de réaliser un ouvrage aussi audacieux ?

— Les Kalami certainement pas, mais la Caste des Aiguilleurs, oui. Et d'après les dernières émissions captées dans ce secteur, c'est le maître principal-chef Sinclair, le gouverneur de cette province nommé par la famille Kalami.

Kurty, tout en gardant un œil sur les deux écrans où la baleine solinas flottait dans les nuées grasses de Haï Nan, étudiait les schémas et réfléchissait.

— Envoyez ce message : « Moi, Kurty, maître à bord de cette locomotive, ne désire pas discuter avec des subalternes, mais uniquement avec le maître principal-chef Sinclair, gouverneur de la province. Si dans un délai d'une demi-heure je n'ai pas satisfaction, je continue ma progression vers le centre de la station. »

— Accordez leur une heure, gémit Mylord.

— Ce long séjour dans l'eau tiède de Palauan vous a ramolli la volonté, répliqua Kurty. Trente minutes, pas une de plus.

Le message fut transmis et le capitaine Manchy, ulcéré, essaya de discuter, mais Kurty ordonna alors d'avancer avec lenteur et dès lors ce fut le black-out complet sur les échanges radio.

— Ils doivent disposer d'un autre système de communication, proposa Mylord qui ne consentait pas à se taire.

Cette digue qui supportait les rails jusqu'à Haï Nan se présentait comme un bourrelet de la banquise, mais n'en était pas moins artificielle. Comment l'EEC faisait-elle pour garder le haut du golfe, c'est-à-dire le vivier, libre de glaces ?

À la vingtième minute, il y eut un appel de Vinh et quelqu'un qui n'était pas le capitaine précéda annonça que le maître principal-chef Sinclair était à l'écoute.

La première idée de Kurty avait été de demander l'ouverture immédiate du vivier, mais en y réfléchissant cette ouverture devrait être faite côté détroit de Luichow et interromprait le passage avec le continent chinois. Or il désirait aller là-bas, après avoir retrouvé Fleur dans l'île aux fonderies. Il ne pouvait parler d'elle sans risquer de la désigner comme otage éventuel dans les discussions.

— Je veux accéder à l'île de Haï Nan, déclara-t-il sans préambules oiseux, je veux me rendre compte de la pollution que ces vapeurs grasses occasionnent sur toute la région. À cent kilomètres à la ronde les retombées sont intolérables. Les trains, les rails, la glace, les quelques constructions en dur, sont tous recouverts d'une pellicule de graisse de baleine.

Sinclair, qui s'attendait à tout et surtout à payer une sorte de rançon, en resta coi. Il avait assimilé cette locomotive géante et son propriétaire à une attaque de seigneur de la guerre disposant d'un moyen colossal d'intimidation, et ne songeait pas un seul instant à une revendication écologique.

— Nous disposons d'un potentiel de chasse et de fonderies qui nous permet de fournir du baleinium à une bonne partie du monde. Dans ces périodes de grands froids nos fabrications sont accueillies avec reconnaissance par toutes les populations, et les inconvénients sont minimes par rapport à la grandeur des services que nous rendons.

— Grandeur en dollars estampillés, je suppose, grandeur en millions qui entrent dans les caisses de l'EEC et aussi dans celles de votre grand chef de gang, Lascasas ?

— Je ne vous permets pas...

— Je vous remercie de votre intervention, mais nous en resterons là et je vais entrer dans Vinh Station. Et ensuite je gagnerai l'île en détruisant systématiquement tout ce qui se présentera comme obstacle. Je n'ai pas du tout apprécié votre discours dont l'hypocrisie me donne envie de vous fesser.

Il relança les moteurs de la Locomotive qui avança à vingt à l'heure.

— La baleine solinas nous survole, déclara Mylord, certainement curieuse de savoir ce qui se passe ici.

Ce fut le capitaine Manchy qui, d'une voix réticente, annonça que le maître principal-chef Sinclair acceptait de bon cœur les demandes du voyageur Kurty, et que l'accès de l'île d'Haï Nan était ouvert.

— Je veux l'entendre de sa bouche, insista Kurty. Il a peur de perdre la face, ce gouverneur de pacotille.

— Tss-tss, désapprouva Mylord, ce ne sont pas des paroles d'honorables négociateurs, et celui qui l'emporte doit se montrer généreux pour l'adversaire.

— On la ferme ! dit Kurty en lui coupant la parole pour les cinq minutes réglementaires.

En même temps il accroissait la vitesse et ouvrait les sabords avant, découvrant les ogives des missiles.

Sinclair dut recevoir l'image effrayante de ces préparatifs, car il piailla dans son micro :

— Vous avez le passage, que voulez-vous d'autre ? Le réseau est totalement ouvert.

C'est alors qu'une idée qu'il trouva géniale secoua de rire Kurty.

— Je veux qu'à notre arrivée dans l'île, les ouvrières des fonderies nous fassent une haie d'honneur. Que pas une ne manque sinon nous nous fâchons.

Interloqué, Sinclair se demanda s'il avait comme interlocuteur quelqu'un de sensé.

— Les ouvriers aussi ?

— Non, les ouvrières seulement. Et je veux qu'elles jettent des pétales de fleurs sur les rails à notre passage.

— Nous voici dans l'extravagance la plus folle qui soit, s'indigna Mylord qui revenait à la vie et que Kurty renvoya aussitôt dans la léthargie des cinq

minutes.

— Des fleurs ? Mais il n'y a pas de fleurs par ici.

— Eh bien alors des petits bouts de papier déchirés menu, menu, qu'elles lanceront en criant leur joie.

Il devait y avoir quelque part, dans l'extraordinaire complexité de la Locomotive, un service peu sollicité, peut-être oublié, chargé des questions humoristiques, car un petit rire ravi se propagea dans le poste de pilotage.

CHAPITRE 49

Excepté Harold et Louria, nul ne savait comment Roggery et son équipe réussirent cet exploit, mais les premières images piratées à l'intérieur des installations de l'observatoire de 87°7 scintillèrent dans NPST, quelques heures avant le début de l'émission annoncée depuis la fin de la matinée par tous les médias. Une annonce gigantesque qui utilisait le moindre support et s'il y avait dans toute la Compagnie une seule personne à ignorer que ce soir-là, dès huit heures trente, en direct, le repaire des terroristes aliens, Altaï, serait détruit, cette personne était à la fois sourde, aveugle et isolée.

Bourguine et Esquaille avaient fait le détour par le train-observatoire et avaient eu accès aux archives anciennes signalant la présence de combustible nucléaire dans les soutes d'Altaï. Si Esquaille se forçait pour apparaître intéressé, Bourguine, lui, ne cachait pas son inquiétude. Puis il demanda si des études avaient été faites sur les risques purement scientifiques touchant à la mécanique céleste.

— Opérasque, dit-il, sera sensible au danger que représente ce combustible atomique, mais si l'équilibre spatial se trouve menacé, il ne pourra donner son aval.

— Pour l'instant nous n'avons aucune nouvelle de lui, fit remarquer Harold qui les pilotait dans le train. Il constatait que si Esquaille était assez indifférent et même pressé de rejoindre 87°7 Station, Bourguine, lui, examinait avec attention chaque chose, admirait sans le cacher, avait parfois un sourire amer en découvrant les équipements extraordinaires de ce train-observatoire. Il devait se souvenir de son petit poste d'astrophysicien, du temps où il devait travailler et vivre dans un igloo.

— Nous devons partir sans attendre, s'énervait Esquaille.

— Hélas, oui, fit Bourguine, et si à huit heures trente le président Opérasque n'est pas intervenu, c'est qu'il donne son aval à la destruction de ce morceau de Lune et à la diffusion en direct. Nous ne sommes que des fonctionnaires au service de la Compagnie, et nous ne pouvons désobéir à Claudion Hyponias. Nous avons déjà enfreint notre devoir de réserve en venant vous rendre visite et en exprimant nos craintes.

Louria s'était abstenue de participer à la visite, et se trouvait dans un grand compartiment aux murs couverts d'écrans installés par les différents services.

On voyait les équipes de télévision de 87°7 s'affairer déjà et il y avait encore de longues heures d'attente.

Elle resta là, le temps nécessaire. Harold lui apporta un plateau repas, de quoi boire, lui communiqua les messages reçus, mais le président restait toujours silencieux et le garçon pensait que son train allait atteindre le point au-delà duquel les communications seraient interrompues, afin qu'on ne localise pas ce convoi spécial au nom de la sécurité.

Lorsque Claudion arriva à 87°7, Louria ferma les yeux et resta ainsi de longues minutes, avant d'accepter de voir Hyponias en compagnie de Bourguine, Esquaille et d'autres scientifiques prendre place en un demi-cercle. Plusieurs caméras les filmaient sous tous les angles.

Les vingt heures trente approchaient et les différentes chaînes associées ne diffusaient qu'une seule émission. Il y eut un présentateur qui avait dû demander son texte à l'un des scientifiques présents, car l'image d'Altaï apparut avec des commentaires quelque peu emphatiques.

— Ça, c'est la littérature d'Esquaille, dit Harold. Bourguine a dû refuser de se prêter à cette présentation présomptueuse.

Le journaliste ou animateur, on ne savait jamais vraiment s'il s'agissait d'un professionnel de l'information ou d'un batteur d'estrade, car depuis des années la confusion s'accroissait, parlait des terroristes aliens, du repaire, le mot revenait dans chaque phrase, des travaux qui allaient permettre la destruction de ce nid des forces du Mal. À sa façon de prononcer Mal, on sentait la lettre capitale.

— Voyageur Claudion Hyponias ? Quelques mots pour nos téléspectateurs qui ce soir sont des millions devant leur téléviseur. On peut même dire que tous les Panaméricains patriotes attendent impatiemment la fin de leur cauchemar.

Un gros plan montra Claudion essayant de contenir sa jubilation. Ce soir-là il atteignait enfin le sommet de son narcissisme et il regardait sur son écran l'image qu'il donnait, la modifiait en vain pour la rendre plus digne d'un grand savant. Mais c'était celle d'un arriviste forcené.

— Oui, nous atteignons ce soir un moment mémorable dans notre lutte contre les agressions cruelles du froid. Nous avons connu des siècles de stabilité qui, grâce à une température moyenne supportable, nous ont permis d'atteindre un haut niveau de civilisation. Puis est venu le réchauffement dont les responsables n'étaient autres que les Rénovateurs du soleil, ces ignobles criminels.

Il savait que c'était complètement faux, mais il devait à tout prix gorger de haine son exposé.

— Et brutalement nous avons basculé dans une descente infernale vers le froid absolu, le froid de la fin du monde, à cause de quelques forcenés disséminés sur notre Terre et particulièrement chez nous, dans notre Compagnie, car ces monstres savaient que c'était là que les forces du Bien pouvaient les menacer et les abattre.

Harold disposait d'une oreillette enfoncée dans son pavillon droit et on lui annonça qu'un e-mail venait d'arriver, signé Opérasque. Il réussit à garder son calme, alla chercher l'impression de la réponse d'Opérasque qui décidait d'un moratoire de vingt-huit jours.

— Maintenant, le train-observatoire de NPST va procéder à la mise en route de notre riposte, et nous offrir le spectacle de cette lutte finale, en commençant par la destruction d'Altaï, disait Hyponias.

La diffusion de cette destruction passait évidemment par le train-observatoire, où depuis deux jours une équipe avait installé son matériel dans l'immense espace des télescopes et des lasers. Ils attendaient, interloqués, que les astrophysiciens apparaissent et prennent leur service, mais nul ne se présentait et Hyponias achevait son discours. Le chef d'équipe prévint 87°7 d'un léger retard technique, quelques minutes, mais en lui-même il redoutait déjà une catastrophe sans précédent.

L'arrivée d'Harold le soulagea, mais le garçon lui présenta l'e-mail.

— Vous le diffusez sur tous les émetteurs. Le président en est l'auteur.

— C'est un faux, hurla cet homme, sachant que ces scientifiques étaient réticents.

— Voici la confirmation, dit Harold, sortant un autre message. Et aussi l'enregistrement de la voix d'Opérasque.

Dans une autre partie du train, essayant de ne pas s'évanouir, Louria fixait le téléviseur le plus proche. Ses collaborateurs allaient devoir s'exécuter et Roggery, la mort dans l'âme, se dirigeait déjà vers la sortie. Et puis sur tous les téléviseurs particuliers ou officiels le message du président apparut. Et ensuite la confirmation orale. Le pseudo-journaliste-présentateur en bégaya lorsqu'il dut annoncer que le président avait une communication importante à faire.

Un caméraman astucieux, moins courtisan que les autres, eut l'idée de superposer le gros plan du visage de Claudion Hyponias, juste en dessous de l'image du président annonçant le moratoire de vingt-huit jours. De plus un

texte en lettres capitales défilait lentement tout en bas.

Le président se tut, disparut de l'écran, et ne resta que le gros plan de Claudion Hyponias, image parfaite de l'homme écrasé, trahi. Derrière lui on apercevait Bourguine en train d'applaudir, tandis qu'Esquaille faisait semblant de ramasser quelque chose au sol.

Autour de Louria, après une minute de silence incrédule, la joie éclatait bruyamment et une partie du personnel y participa un peu partout dans le train-observatoire. Mais une autre fraction aussi importante se renfroga et pensa que cette Louria Finister l'avait emporté, mais que le problème des terroristes aliens restait menaçant.

Louria, assise, incapable de se lever, aperçut, en finale sur l'écran, Hyponias qui s'éloignait là-bas, dans le 87°7, gagnait une porte, disparaissait. Elle eut alors le sentiment profond que cette fois c'était bien fini entre eux, et en ressentit comme une nostalgie.

CHAPITRE 50

Ce matin-là, Movane dut faire face seule, en l'absence d'un biologiste, à une douzaine de personnes venues faire analyser leur sang. Les autorités de Disko Station n'accréditaient plus que deux laboratoires, afin de mieux les surveiller et empêcher les certificats de faveur ou monnayés. Seulement des hommes, une collègue prenant les femmes. Elle travaillait sans regarder ses patients.

Le cinquième était un Noir souriant, une force de la nature. Elle fit le prélèvement, lui demanda son nom.

— Sangole Césaire... J'habite une petite ferme, secteur de Moose Station, mais je n'en ai pas vu beaucoup jusque-là[1].

Elle était si pressée dans son travail qu'elle faillit l'ignorer. Lorsqu'elle réalisa et leva les yeux vers lui, Césaire crut comprendre que quelque chose n'allait pas.

— Vous êtes bien un Sangole ?

Il se demanda s'il aurait le temps de fuir.

— Ne craignez rien. Elina Pollier, votre petite-cousine vous recherche. Une amie à moi. Vous, elle et moi sommes...

Elle réunit les trois doigts centraux de la main pour expliquer ce qu'elle ne pouvait prononcer par prudence à voix haute.

— Le résultat et le certificat, ce soir. Nous nous reverrons, n'est-ce pas ? murmura-t-elle à son oreille qu'elle trouva mignonne, rose à l'intérieur, et petite.

CHAPITRE 51

Yeuse sortait de la maison lorsque le dirigeavion passa au-dessus à très basse altitude, comme si Lien Rag venait la narguer. Vorgine lui avait téléphoné qu'elle avait décidé, après consultation de son ministre des Affaires étrangères et de Carminale, président de l'État, de retenir Lien Rag en lui laissant en quelque sorte le temps de réfléchir sur la dangerosité de son projet. Visiblement, son ami était passé outre et se dirigeait vers Channel Drake d'où il repartirait pour rejoindre ce cargo chinois où se trouverait Lascasas.

Elle avait rendez-vous avec Chalazy. Elle voulait discuter des conditions de son maintien, du moins de celui de ses ateliers sur le territoire des Kerguelen. Elle accepterait la reprise des relations avec Léonora Cabana, si elle était élue présidente du gouvernement, et favoriserait au maximum les différentes industries. Elle estimait que la mer de Ross et Channel Drake abusaient des services de l'État sans vraiment en payer le prix, et elle comptait augmenter les recettes de ces prestations en matériel, police et protection militaire.

Chalazy, non seulement savait qu'elle était candidate, mais il venait d'apprendre que son ami Lien Rag l'était aussi. Par tact il n'osa en parler à cette femme qui lui paraissait apte à faire une bonne dirigeante. Elle ne s'occuperait certainement que du gouvernement, alors que Lien Rag était partagé entre différentes entreprises. Ce qui le remplissait d'amertume, puisqu'on lui avait reproché de vouloir diriger deux affaires, ses ateliers et le pays, et sans enthousiasme il avait renoncé à se présenter.

Chalazy était prêt à renouer avec la Patagonie Est et la perspective d'une aide du gouvernement l'intéressait. Elle envisageait de visiter les laboratoires de la Chimical Company où de l'ordre sévère avait été fait pour empêcher toute fabrication clandestine de produits interdits. Mais Vorgine la pria de la rejoindre de toute urgence.

Yeuse la trouva inquiète et pâle.

— Oui, j'ai dû le laisser partir car il m'a menacée d'un procès, et surtout de nuire à sa candidature à la présidence. Oui, il m'a annoncé qu'il était décidé à se présenter. Ça, personne ne me l'aurait pardonné. Et je l'ai laissé aller vers sa folie.

Yeuse resta d'abord assommée, puis réalisa que cette candidature d'un

ancien président et de son ami tout à la fois, allait troubler les esprits et que ni l'un ni l'autre n'en sortiraient indemnes. Ils seraient certainement battus tous les deux, car les électeurs y verraient plus une dispute de couple qu'une véritable émulation politique.

— C'est dramatique, disait Vorgine, voyant s'échapper tous ses espoirs de garder au moins un secrétariat d'État.

Là-dessus, Yeuse éclata de rire, la choquant profondément.

— Lien nous a bien eues, dit-elle. Je ne pense pas qu'il aille au bout de ses intentions. Il voulait seulement prendre la fuite.

FIN

Imprimé par BUSSIÈRE CROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher) en décembre 2003

FLEUVE NOIR

12, avenue d'Italie 75627 Paris Cedex 13 Tél. : 01-44-16-05-00

— N° d'imp. : 37717. – Dépôt légal : janvier 2004.

Imprimé en France

[1] *Moose* : orignal ou élan.